This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉLANGES
TIRÉS D'UNE GRANDE BIBLIOTHEQUE.

P

Digitized by Google

Digitized by Google

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

SUITE DE LA HUITIEME PARTIE.

Livres de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comtesse d'Artois, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

840.9
M526
v.15

Digitized by Google

Ref-Stacks
Nijhoff
3-3-50
70495
6-27-50 MFP

AVERTISSEMENT.

Plusieurs de nos Souscripteurs & des Lecteurs des Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque *, paroissant embarrassés de savoir ce que contiennent les Volumes de ce Recueil qui ont déjà été publiés, & particuliérement ceux de* la Lecture des Livres François*, pour lesquels il a été ouvert une souscription au mois de Juillet dernier, en voici une note exacte.*

MÉLANGES tirés d'une grande Bibliotheque.

PREMIER VOLUME. A.

BIBLIOTHEQUE Historique à l'usage des Dames, suivie d'un extrait de la Conquête de Constantinople, par Geoffroi de Villehardouin, & de celui de la Vie de S. Louis, par le Sire de Joinville.

II. VOL. B.

MANUEL des Châteaux, ou Lettres contenant des conseils pour former une Bibliotheque Romanesque, pour diriger une Comédie de société, & pour diversifier les plaisirs d'un sallon.

III. VOL. C.

PRÉCIS d'une Histoire générale de la vie privée des François, dans tous les temps & dans toutes les Provinces de la Monarchie.

IV. VOL. D.

Tome premier de la Lecture des Livres François, considérée comme amusement. Premiere Partie.

LIVRES des treizieme, quatorzieme & quinzieme siecles.

Digitized by Google

V. VOL. E.

Tome II de la Lecture des Livres François.
Seconde Partie.

Suite des Livres du quinzieme siecle.

VI. VOL. F.

Tome III de la Lecture des Livres François.
Troisieme Partie.

Fin des Ouvrages du quinzieme siecle.

VII. VOL. G.

Tome IV de la Lecture des Livres François.
Quatrieme Partie.

POÉSIES du seizieme siecle.

VIII. VOL. H.

Tome V de la Lecture des Livres François.
Cinquieme Partie.

ROMANS du seizieme siecle.
Section I.
Section II.

IX. VOL. I.

Tome VI de la Lecture des Livres François.
Sixieme Partie.

LIVRES de Théologie & de Jurisprudence du seizieme siecle.

X. VOL. K.

Tome VII de la Lecture des Livres François.
Premiere suite de la cinquieme Partie.

ROMANS du seizieme siecle.
Section III.
Section IV.

Digitized by Google

XI. VOL. L.

Tome VIII de la Lecture des Livres François.
Septieme Partie.

Grandes Affaires & Plaidoyers du seizieme siecle.

XII. VOL. M.

Tome IX de la Lecture des Livres François.
Seconde suite de la cinquieme Partie.

ROMANS du seizieme siecle.
Section V.
Section VI.

XIII. VOL. N.

Tome X de la Lecture des Livres François.
Huitieme Partie.

LIVRES de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XIV. VOL. O.

Tome XI de la Lecture des Livres François.
Troisieme suite de la cinquieme Partie.

ROMANS du seizieme siecle.
Section VII.
Section VIII.

XV. VOL. P.

Tome XII de la Lecture des Livres François.
Suite de la huitieme Partie.

LIVRES de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

Fin de l'Avertissement.

Digitized by Google

DE

Digitized by Google

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

LIVRES de Philoſophie, de Sciences & Arts, compoſés & imprimés au ſeizieme ſiecle.

NOUS avons vu dans notre Volume précédent, quels ſont ceux des anciens Philoſophes qui ont été traduits en notre Langue au ſeizieme ſiecle ; ils ſont en aſſez grand nombre pour que nos ancêtres aient pu, il y a deux cents ans, ſe flatter de poſſéder les mêmes connoiſſances que les Grecs & les Romains : ainſi dès lors on pouvoit entreprendre de nouvelles découvertes philoſophiques ; mais la gloire en étoit réſervée au ſiecle ſuivant ; & pendant le ſeizieme, on a tout au plus préparé la voie:

Digitized by Google

Nous allons distinguer successivement toutes les branches du grand arbre de la Science philosophique, suivant la méthode admirable inventée & publiée au commencement du dix-septieme siecle, par l'illustre Chancelier d'Angleterre François Bacon. Nous allons voir dans quel ordre le Philosophe doit apprendre & enseigner toutes les parties de la Philosophie, & les principes de toutes les Sciences qui ont pour source & pour base, non la mémoire & l'imagination, mais la raison même.

La méthode de Bacon, bien connue & bien développée, nous servira de fil pour nous conduire dans le labyrinthe des Sciences que nous allons parcourir. Quoique nous ne nous proposions que de donner des notions & des notices fort légeres, nous ne perdrons pas cependant un seul instant de vue cet enchaînement des Sciences les unes aux autres, en voyant quelles ressources les Livres imprimés au seizieme siecle fournissoient aux personnes qui vouloient s'instruire. Nous parlerons de tous les objets sur lesquels on écrivoit, ou l'on auroit pu écrire dès lors; nous les présenterons tous dans l'ordre le plus méthodique; nous mettrons nos Lecteurs au fait de ce que l'on savoit & de ce qu'on ignoroit encore il y a deux cents ans.

Digitized by Google

En classant les connoissances humaines, il faut nécessairement donner la premiere place aux plus générales, à celles dont l'objet est le plus étendu : ce sont elles que l'on peut regarder comme fondamentales ; les autres n'en sont que le développement. Les premieres forment le tronc du grand arbre philosophique, dont les autres ne sont que des branches plus ou moins considérables & étendues. En soutenant cette comparaison, on peut dire que cet arbre a deux grosses racines : l'une, la science intellectuelle, que l'on appelle communément & en général métaphysique : elle s'exerce,

1°. Sur l'existence & la nature des êtres en général.

2°. Sur Dieu, le premier de tous les êtres.

3°. Sur les esprits du second ordre.

4°. Sur l'ame de l'homme, sa nature & ses différentes opérations.

La seconde racine du grand arbre philosophique est la Physique : la nature matérielle toute entiere est son objet. On la distingue en Physique générale & particuliere ; d'elle dérivent la vaste science de l'Histoire Naturelle, celles de la Médecine, de la Mécanique, & la foule immense des Arts.

Digitized by Google

Ontologie, ou Science des êtres.

On appelle *Ontologie* la connoissance de l'être en général. Peut-on nier toute existence ? c'est ce qu'ont osé faire les Pyrrhoniens. Le Pyrrhonisme positif est regardé comme la plus haute de toutes les extravagances ; & l'on a beau chercher à le mitiger, il est toujours déraisonnable, & plus dangereux qu'utile. Il faut convenir de la réalité des êtres : mais comment doit-on les distinguer ? quelles sont leur nature, leur substance, leurs modes, leurs attributs, leurs accidens ? Tout ce qu'on savoit là-dessus au seizieme siecle, & le peu qui a été écrit alors en François sur cette matiere, est fondé sur la doctrine d'Aristote, & se trouve dispersé dans quelques Livres de Philosophie générale, dont ces questions occupent à peine les premiers feuillets. Il n'y a eu alors aucun Livre consacré tout entier à la discussion de ce grand objet ; on n'écrivit pas même pour combattre le matérialisme, autrement qu'en lui opposant les Ouvrages de Platon & d'Aristote, & sur-tout le dogme supérieur & décisif du Christianisme. Dans les dix-septieme & dix-huitieme siecles, on a beaucoup plus approfondi la science de l'Ontologie. Descartes, Newton, Leibnitz, Wolf, & l'Abbé de Condillac, sont les

Digitized by Google

plus grands Maîtres sur cette matiere.

Le second objet de la science intellectuelle, est Dieu, le premier de tous les êtres : nous devons croire qu'il a donné l'existence à tous les autres. On appelle Théologie naturelle, la connoissance de Dieu par les lumieres de la raison. Les anciens Philosophes Païens nous ont mis sur la voie de cette science par des raisonnemens dont nous avons touché quelque chose dans notre précédent Volume. La révélation a confirmé & mis hors de doute & de question l'existence de l'Etre suprême ; elle a été plus loin, & nous a enseigné la maniere dont Dieu veut être honoré & servi : mais il reste toujours à la Philosophie la gloire de pouvoir établir jusqu'à un certain point l'importante vérité de l'existence de Dieu, & d'examiner quels sont les attributs de la Divinité. La Théologie révélée est la premiere de toutes les Sciences, puisqu'elle nous a été enseignée par Dieu même ; nous la respectons comme divine : mais parmi les Sciences humaines, il existe une Théologie naturelle, dont nous ne devons nier ni l'existence ni l'importance. La Religion naturelle en est la suite & le résultat. La Religion naturelle & la révélée se confir- Théologie & Religion naturelles.

Digitized by Google

ment l'une l'autre, & ne peuvent se contredire. Dieu a accordé à l'homme la raison, pour lui faire connoître ce qui est vraiment bon & juste : il a daigné ensuite ajouter lui-même de nouveaux dogmes aux principes résultans de l'usage de cette raison : mais ceux-ci ne détruisent ni n'alterent les premiers ; &, tout considéré, Dieu ne nous prescrit rien que ce que la bonne & saine Philosophie nous conseille.

Théologie naturelle, par Raymond Sebonde.

Je ne connois que deux Ouvrages imprimés en François au seizieme siecle, qui traitent de la Théologie ou Religion naturelle : l'un est le Livre écrit en Latin dès le quinzieme siecle par Raymond Sebonde ou Sebeïde, Espagnol de Barcelone, qui mourut Professeur de Théologie & de Philosophie à Toulouse en 1432.

Cet Ouvrage est divisé en trois cent trente Chapitres ; nous en avons une Traduction en François, faite par le célebre Michel Montagne, Auteur des *Essais*. Ce fut par l'ordre de son pere qu'il entreprit ce long & pénible travail. Cette Théologie naturelle fut imprimée pour la premiere fois à Paris en 1581 ; au commencement du siecle suivant il y en eut deux autres éditions.

Digitized by Google

Un Chartreux, nommé Pierre Dorland, trouvant excellent & très-utile, mais trop long, le grand Ouvrage de Sebonde, l'a abrégé & réduit en six Dialogues, qui ont été imprimés en Latin, tantôt sous le titre de *Viola animæ*, tantôt sous celui de *Dialogi creaturarum*. Cet abrégé a aussi été traduit en François sous le titre de *Théologie naturelle*. C'est Jean Martin qui en a été le Traducteur, & qui le fit imprimer en 1551, suivant, dit-il, l'ordre de la Reine Eléonor d'Autriche, veuve de François I.

On reproche à Raymond Sebonde d'avoir mis dans son Ouvrage trop de subtilités, d'avoir eu quelques idées singulieres, & d'avoir voulu prouver par la raison les mysteres de la Foi. Ces reproches sont assez bien fondés; & quoique Michel Montagne ait fait des efforts pour le justifier, il faut convenir que ce n'est point là la Théologie naturelle dans le sens que nous l'entendrions aujourd'hui. Les Livres qui ont été écrits dans le dernier siecle sur le même sujet, sont bien différens. Descartes, Mallebranche, Leibnitz, Clarke, & Derham Auteur de la Théologie & de l'Astronomie Physiques, s'y prennent bien autrement pour prouver,

Digitized by Google

par des raiſons philoſophiques, l'exiſtence de Dieu & la néceſſité de lui rendre hommage. Le Livre de Sebonde ne feroit pas fortune dans ce ſiecle; c'eſt même vainement que j'ai voulu en tirer quelques traits ſinguliers d'après la Traduction de Montagne, que j'ai ſous les yeux: je n'ai trouvé par-tout qu'obſcurité, à travers laquelle j'ai apperçu plus de Théologie ſcholaſtique que de Philoſophie raiſonnable & inſtructive.

Les trois Vérités, par Pierre Charron.

Le ſecond Ouvrage imprimé en François au ſeizieme ſiecle, & dans lequel il eſt queſtion de l'exiſtence de Dieu, prouvée philoſophiquement, de la Théologie & de la Religion naturelle, ce ſont les Œuvres de Pierre Charron, contenant ſon Traité *de la Sageſſe*, & celui *des trois Vérités*. Ce qu'il en dit eſt bien plus clair & plus lumineux que tout ce que contient le gros & immenſe Ouvrage de Raymond Sebonde. Tout le premier Livre des trois Vérités eſt employé à combattre les Athées, & à prouver la néceſſité d'admettre une Religion quelconque. Toutes les raiſons que l'on trouve dans les écrits des anciens Philoſophes, pour établir l'exiſtence d'un Etre ſuprême, & les meilleures preuves qui aient été données par les moder-

Digitized by Google

nes, s'y trouvent exposées avec une grande simplicité, mais avec force, & sans que l'Auteur ait eu besoin de recourir à des subtilités, ni à des recherches scientifiques, auxquelles ceux qui ont traité la même matiere, se sont livrés assez inutilement.

La nécessité d'un culte est aussi clairement & aussi simplement établie dans ce Livre, que l'existence de Dieu. On y attaque également les Déistes & les Athées; Charron appelle les Déistes, Epicuriens, parce qu'un des dogmes d'Epicure étoit que Dieu, ou les Dieux, tranquilles dans le Ciel, ne s'embarrassoient point de ce que faisoient les hommes, qui, de leur côté, ne devoient pas se tourmenter pour leur rendre un culte inutile.

Il réfute d'avance Spinosa, qui cependant n'a écrit qu'un peu plus tard que lui; mais il n'est pas étonnant que le systême de ce Juif Athée ait été connu avant ses écrits, puisqu'il avoit puisé sa doctrine dans les Ouvrages des anciens Philosophes, qui confondoient Dieu & la Nature physique & matérielle.

Voici une des dernieres phrases de Charron, que je trouve digne d'être copiée : » Après tout, il y a bien plus de

Digitized by Google

» profit & de contentement en la Re-
» ligion qu'en l'Athéisme : car quel bien
» & quel profit peut-il revenir, de croire
» que Dieu n'est point, ou bien, s'il y
» en a un, qu'il ne se soucie point de
» nous? l'Athéisme est une stérilité, une
» absence, un rien. La Religion apporte
» infini bien, l'esprit s'ennoblit, s'enri-
» chit, se joignant à l'Etre Suprême,
» logeant en soi-même une portion de
» la Divinité, qui est l'infinité du bien,
» & recevant par cette créance une in-
» fluence & une participation de la chose
» qu'il croit «.

Un peu plus haut, Charron dit : » Ainsi
» qu'ont beau éclairer les astres, si le soleil
» n'est présent, c'est toujours cheminer de
» nuit; aussi les sens naturels & facultés de
» l'ame ont beau être en leur vigueur, faire
» leurs fonctions, & être doués de belles
» qualités, l'homme ne sera point tiré du
» rang des bêtes, si la Religion & la lumiere
» divine n'éclairent son horizon «.

Charron met au nombre des preuves de la Religion, l'existence des Démons, les prodiges opérés par eux, les prédictions & les présages qu'il croit venir d'eux. Cette opinion est, pour ainsi dire, un tribut que ce Philosophe Théologien,

Digitized by Google

& homme de beaucoup d'esprit, rendoit aux préjugés de son siecle, dans lequel on n'osoit pas douter, non seulement de l'existence des Démons, mais même de leur pouvoir, pour opérer une infinité de prodiges. On croyoit qu'on pouvoit les évoquer & partager leur puissance, en étudiant l'Art de la Magie. Aussi dans ce siecle, dans lequel je n'ai pu compter qu'à peine deux Ouvrages sur l'existence des Etres, sur celle de Dieu, sur la Théologie & la Religion naturelles, il en a paru une infinité, & j'en possede plus de soixante, écrits en François, sur la Magie & les différentes sortes de divinations qui en dépendent. Je vais faire connoître ce qu'ils contiennent de plus curieux, après avoir indiqué en peu de mots les opinions bien ou mal fondées qui en font la base, & qui dépendent de la science intellectuelle; puisqu'ils supposent l'existence d'un ordre d'Esprits, bons ou mauvais, d'une nature supérieure à l'homme, mais toujours inférieure à Dieu, & intermédiaires entre l'Etre Suprême & nous.

C'est de cet ordre d'Esprits que les plus grands Philosophes de l'antiquité ont fait leurs Dieux, soumis aux ordres du Des- Des Esprits.

Digitized by Google

tin, Dieu principal, créateur & tout-puissant. En les divisant en plusieurs classes, on trouve les Génies qui ont soin d'inspirer & de gouverner des villes & des sociétés entieres, ou même certains hommes en particulier : ce sont eux qu'on appelle Démons, & que l'on croit pouvoir évoquer, appeler à son secours, écarter ou même dompter en vertu de l'Art magique. On distingue la Magie en Théurgique & Goétique. Par la Théurgie, on évoque les Genies bienfaisans; & par la Goétie, on soumet les Génies malfaisans. Non seulement les Païens, & sur-tout les Perses & les Indiens, conformément à la doctrine de Zoroastre, admettoient ces deux genres de Magie, & usoient des évocations qui leur appartiennent, mais les Juifs même ont adopté cette opinion, & réduit en regles la science de la cabale. Les Rabbins ont trouvé si difficile d'imaginer que la Providence influât immédiatement sur chaque événement particulier, & sur la conduite de chaque individu, qu'ils se sont crus autorisés à reconnoître des intelligences intermédiaires, & ils ont pensé que les hommes pouvoient se les assujettir par la force

Digitized by Google

du nom de Dieu. Les premiers Chrétiens même n'ont point été révoltés de cette idée ; & la doctrine des Anges gardiens, & des Démons tentateurs, en est une preuve. La fausse opinion de l'Astrologie judiciaire ne peut être fondée que sur la croyance des Esprits subalternes qui gouvernent les astres & les planetes ; car d'ailleurs il est évident que ces corps matériels ne peuvent avoir par eux-mêmes aucune influence sur le caractere & le sort des hommes. La divination par les pressentimens, par les songes, par les augures, ne peut être aussi fondée que sur l'existence de ces Esprits, Génies, ou Démons, comme on voudra les appeler. Nous verrons comment cette doctrine s'est établie, en parcourant les Livres qui en traitent. Nous en détacherons les traits les plus singuliers.

Nous n'excepterons de notre examen, du moins pour ce moment-ci, que les Ouvrages qui traitent de la Magie naturelle ; celle-là n'a pour base que des connoissances purement physiques ; nous la réservons pour un autre de nos Volumes. Nous allons suivre l'ordre alphabétique dans l'examen d'un assez grand

Digitized by Google

nombre d'Auteurs qui ont écrit en François, au seizieme siecle, sur la Magie, les diverses sortes de divinations, & les intelligences intermédiaires entre Dieu & l'homme.

Agrippa. Henri Corneille Agrippa naquit en 1486 à Cologne, d'une famille noble, dont le vrai nom étoit Nettesheim. Ses ancêtres étoient attachés à la Maison d'Autriche; il suivit leurs traces, & fut de bonne heure Secrétaire de l'Empereur Maximilien I. Il avoit fait de bonnes études, & avoit de grandes dispositions naturelles pour les Sciences & les Lettres. Cependant l'envie de faire la guerre, seule occupation que l'on crût alors convenable à un Gentilhomme, lui fit, à plusieurs reprises, quitter la plume pour l'épée; il suivit la Cour & les armées, fut chargé d'expéditions & de négociations, & se lia avec les Savans les plus distingués en Allemagne, en France, en Angleterre, en Italie, & dans les Pays-Bas. Il paroît que son caractere étoit ardent & inquiet; il vouloit se distinguer dans tous les genres, être honoré par-tout; &, pour s'assurer la gloire de savoir plus que personne, & d'avoir fait ce que personne n'avoit osé tenter avant lui, il publia d'abord (en 1530)

son Livre *de la vanité & de l'incertitude des Sciences* : Ouvrage paradoxal, dans lequel, s'élevant au dessus de toute espece de connoissances humaines, il juge en Maître du mérite de chaque Science, prétend que toutes sont vaines, fausses ou inutiles, souvent même dangereuses. Cependant il établit en passant les principes de presque toutes, & particuliérement de celles qui tiennent à la Magie. On juge bien qu'un pareil Livre fit du bruit ; il étoit écrit en Latin, Langue qui étoit si commune en Allemagne au seizieme siecle, que l'on n'eut pas besoin de le traduire en Allemand : mais il le fut en François en 1582, par Louis Turquet de Lyon. Si cet Ouvrage, qui suppose une grande érudition, fit honneur à son Auteur, il lui occasionna aussi beaucoup d'affaires. La Faculté de Théologie de Louvain condamna un grand nombre de propositions tirées de ce Livre. L'Empereur Charles-Quint, étant informé de cette censure, voulut obliger Agrippa à se rétracter ; mais il éluda cette cérémonie humiliante, en voyageant de différens côtés. Ayant voulu faire sa cour à Marguerite d'Autriche, Gouvernante des Pays-Bas, il composa un autre Ouvrage, dans lequel il prétend

Digitized by Google

prouver la supériorité du sexe féminin sur le nôtre. Ce Livre a aussi été traduit en François en 1578, par Louis Vivant, Angevin ; mais le grand Ouvrage d'Agrippa, celui qui a fait le plus de bruit dans le monde, c'est sa *Philosophie occulte.* Il paroît qu'il travailla pendant la plus grande partie de sa vie à ce chef-d'œuvre ; & que dès 1510 il en avoit montré le premier Livre au savant Abbé Tritheme, qui y applaudit, mais en lui conseillant de ne le communiquer qu'à des gens incapables d'en abuser. Plus de vingt ans après, il en fit imprimer deux Livres, avec approbation des Docteurs, qui n'y reconnurent que les principes alors généralement reçus. D'ailleurs la Science occulte y étoit expliquée assez obscurément, pour que les Censeurs n'en sentissent point les conséquences : mais le troisieme Livre fit ouvrir les yeux. On comprit clairement qu'Agrippa professoit la Magie noire : on le condamna ; il se défendit : mais il eut beau faire, la réputation de Magicien lui resta. Nous n'osons assurer qu'il en fût fâché ; car il ambitionnoit excessivement la réputation d'homme tout-à-fait extraordinaire & singulier. Cependant ces tracasseries rendirent la fin de sa vie errante & malheureuse.

Agrippa,

Digitized by Google

Agrippa, n'ayant plus rien à ménager, professa publiquement la Magie. Il donna dans l'Université de Dole des leçons sur le Livre *de Verbo mirifico*, Ouvrage vraiment inintelligible, & il expliqua à Turin la doctrine du prétendu Hermès Trismegiste. Malgré cela, il soutenoit qu'il étoit Chrétien, & même bon Catholique. Il fut choisi par le Cardinal de Sainte-Croix, pour l'accompagner au Concile de Pise en qualité de Théologien. Dans son Livre de la *vanité des Sciences*, il traita Luther d'Héréſiarque, écrivit contre lui, & adressa sa diatribe au Cardinal Campege, Légat du Pape en Allemagne. Cela n'empêcha pas ce Légat & les Inquisiteurs de condamner quelque temps après Agrippa, comme Magicien, ou du moins fauteur de la Magie. L'Archevêque Electeur de Cologne, à qui il avoit dédié la premiere édition de sa Philosophie occulte en deux Livres, fut obligé de l'abandonner, lorsque le troisieme eut paru. Il se retira à Metz, alors ville Impériale; il y fut reçu Bourgeois, & élu aussi-tôt Syndic & Avocat de cette ville : mais il en fut chassé, dit-on, pour avoir protégé une Sorciere que l'on vouloit brûler. Il passa en France; &, comme ses connoissances étoient fort

Digitized by Google

variées, ce fut en qualité de Médecin qu'il s'attacha à Louise de Savoie, mere de François I. On ne croyoit pas dans ce temps-là, qu'on pût être bon Médecin sans être Astrologue, & l'on pense bien qu'Agrippa prétendoit plus qu'aucun autre à l'honneur de prédire l'avenir. Malheureusement pour notre Philosophe, peu de temps après qu'il fut entré au service de Louise de Savoie, le Connétable de Bourbon se révolta, & passa au service de Charles-Quint. La mere de François I consulta son Médecin sur les suites de cet événement. Agrippa eut la mal-adresse de dire que le Connétable se combleroit de gloire, & prendroit Rome. Il n'en fallut pas davantage pour le perdre dans l'esprit de sa Maîtresse. On le chassa honteusement; il erra quelque temps, & enfin mourut misérable dans l'Hôpital de Grenoble en 1535, n'étant âgé que de quarante-neuf ans.

Voilà tout ce que la vie d'Agrippa fournit de faits certains & probables; le reste consiste dans des imputations ridicules, qui prirent faveur parmi les gens mal instruits & amateurs des prodiges. Telles que sont ces anecdotes, nous allons les rapporter.

Digitized by Google

Agrippa étoit, dit-on, si grand Sorcier, que pendant qu'il étoit à Metz, un de ses Ecoliers, étant mort subitement, étranglé par le Diable, il obligea le Démon d'entrer dans son corps, & de le faire promener par toute la ville durant quelque temps, afin que tout le monde le vît ; ensuite le Diable quitta ce corps, qui tomba aussi-tôt, comme si l'Ecolier avoit été frappé d'une attaque d'apoplexie.

On prétend qu'Agrippa n'étoit jamais embarrassé de payer dans les auberges. Il trouvoit toujours dans sa poche une piece de monnoie du pays, qui étoit reçue pour bonne, & passoit pour telle jusqu'à ce que le Voyageur fût bien éloigné ; alors on reconnoissoit qu'il n'avoit donné que du papier, des coquilles, ou autre matiere vile.

La plus forte & la plus ridicule des imputations faites à Agrippa, est celle d'un grand chien noir, qui portoit un collier chargé de caracteres, qu'on supposoit être son Démon familier. Le Médecin Wier, qui avoit été Disciple d'Agrippa, mais qui a écrit contre lui, rapporte qu'il avoit souvent vu ce chien, & qu'ordinairement il se couchoit entre

Digitized by Google

eux deux ſur un tas de papiers. On ſuppoſe que lorſqu'Agrippa mourut, ce chien étoit encore auprès de lui, & qu'il le chaſſa, en diſant : *Va, malheureuſe bête, c'eſt toi qui m'as perdu.* L'animal diabolique obéit auſſi-tôt, & courut ſe jeter dans la riviere.

Traits remarquables tirés de l'Ouvrage de la vanité & de l'incertitude des Sciences, *par Henri-Corneille Agrippa.*

De la vanité des Sciences, par Agrippa.

AGRIPPA prétend que la haute opinion que nous avons des Sciences, eſt fondée ſur les paroles que le ſerpent tentateur adreſſa à nos premiers parens, lorſqu'ils étoient encore dans le Paradis terreſtre. *Si vous mangez du fruit de l'arbre de ſcience, rien ne vous ſera caché, & vous deviendrez égaux à Dieu.* Ils ſuivirent le conſeil du ſerpent, & en furent punis ; preuve inconteſtable que Dieu condamne les ſciences humaines, qui tendent à favoriſer les vices. C'eſt ce qu'Agrippa entreprend de prouver, par une longue énumération de toutes ces ſciences, & des abus qui en réſultent.

Quand on eſt parvenu à un certain degré de ſciences & de connoiſſances, on en ſent la vanité & la futilité. Valere Ma-

Digitized by Google

xime dit que Cicéron même, sur la fin de sa vie, se dégoûta de l'Eloquence & de la Philosophie.

La preuve que les plus forts argumens & la meilleure Logique sont insuffisans pour convaincre, c'est que les Prêtres, dit toujours Agrippa, après avoir employé les meilleures raisons pour éclairer les Incrédules & les Hérétiques, finissent par les faire brûler.

La Grammaire paroît à Agrippa une Science aussi vaine que les autres. A cette occasion, il nous apprend que c'est une Dame, nommée Nicostrate, qui inventa les Lettres Latines dont on se sert encore; qu'une autre, appelée Galfila, fut l'inventrice des Lettres Gétiques. Il dit que du temps de Marcomir & de Pharamond, un nommé Gastald imagina l'Alphabet à l'usage des Francs, dont il écrivit l'Histoire, qui est aujourd'hui perdue. On sait quelle est la Langue que parloit Adam; c'est une espece de Chaldaïque, qu'on appelle Araméen: nous connoissons encore l'Alphabet & la Grammaire de cette Langue; elle est assez différente de l'Hébreu d'aujourd'hui, qui ne remonte pas plus haut que le temps d'Esdras.

La Grammaire a occasionné des dispu-

tes bien inutiles, & souvent funestes; puisqu'elle a été la source d'un grand nombre d'héréfies, qui ne sont fondées que sur un seul mot de l'Ecriture Sainte ou des anciens Canons, bien ou mal entendu. Quelquefois il n'a fallu qu'une virgule mal placée, pour jeter dans une erreur sur la Foi.

Une preuve de l'inutilité d'une étude sérieuse de la Grammaire, c'est que ceux qui s'y sont particuliérement appliqués ne sont pas ceux qui écrivent le mieux; & qu'au contraire les personnes qui se sont contentées d'une espece de routine, fondée sur l'usage du monde, ont un meilleur style. On en peut donner pour exemple les Dames Auteurs.

La Poésie est la science du mensonge, par conséquent elle est très-dangereuse. Combien d'erreurs Homere n'a-t-il pas consacrées dans son Iliade & dans son Odyssée? C'est d'après lui que Pénélope a été décorée de l'épithete de chaste; cependant Lycophron nous dit que cette Reine ne fut point cruelle à ses Amans; qu'à la vérité elle n'en épousa aucun, mais qu'elle vécut très-librement avec tous jusqu'au retour d'Ulysse. Le Poëte Ennius est le premier Auteur qui ait attaqué la réputation de la vertueuse Didon;

Digitized by Google

cependant cette Reine fut fidelle à la mémoire de son mari, & ne connut ni n'aima jamais le Troyen Enée. Virgile, dans l'Enéide, a enchéri sur l'erreur d'Ennius; mais c'est toujours injustement que la gloire de Didon a été flétrie. Souvent les Historiens ne sont pas des guides plus sûrs que les Poëtes : c'est à un mauvais Historien du huitieme ou neuvieme siecle, nommé Hunibald, que l'on doit la chimere, qui fait descendre les François des Troyens (opinion qui étoit encore assez généralement reçue au seizieme siecle): Un autre vieux Historien Allemand, qui a pris le nom de Vittikind, a voulu faire croire que les Saxons descendoient des Macédoniens, soldats d'Alexandre. Hérodote est connu pour un fort grand menteur; d'autant plus qu'il a souvent copié un autre Historien Grec, appelé Théopompe, dont l'Ouvrage est rempli des fables les plus absurdes, entre lesquelles on lit que, lors du déluge universel, le mont Athos voguoit sur les eaux comme un grand bateau, & que cette montagne sauva quelques hommes qui s'étoient réfugiés sur son sommet, de même que l'Arche, dans l'Ecriture Sainte, servit d'asile à Noé & à sa famille.

Digitized by Google

Il résulte de grands inconvéniens de l'Eloquence. Que de Républiques ont été troublées par les artifices de la Rhétorique ! Le sage & austere Caton le Censeur étoit ennemi juré des Orateurs. Les Lacédémoniens chasserent de leur ville un de leurs compatriotes, parce qu'il s'étoit vanté de parler pendant tout un jour sur quelque matiere que ce fût. Ces sages Disciples de Licurgue prétendoient au contraire qu'il n'y avoit aucune proposition que l'on ne pût bien prouver en trois phrases.

La Dialectique & la Logique sont en elles-mêmes de très-belles sciences, mais les trois quarts du temps elles dégénerent en sophismes & faux raisonnemens.

Les Mathématiques même sont sujettes à erreur, parce que si les premieres propositions dont on part sont fausses, toutes les autres qui en dérivent le sont également. Les combinaisons les mieux faites sur les jeux de hasard, manquent souvent, & quand cela arrive, ceux qui s'y sont trop fiés perdent leur fortune.

La Musique est un art qui se prête à tout, exprime tous les sentimens, prend tous les caracteres, mais n'en a aucun qui lui soit particulier. L'art de

Digitized by Google

la Danse & celui de la Comédie sont dans le même cas, ainsi que ceux de la Peinture, de la Sculpture, & de l'Architecture. Les regles de la Méchanique & de la Physique ne s'établissent bien, qu'en tâtonnant, & tous les jours fournissent de nouvelles expériences qui détruisent les anciens principes de ces sciences; preuve que la base n'en est pas bien solide.

Que peut-on former en Astronomie que des conjectures & des systêmes ? A plus forte raison en Astrologie; quoi de plus étrange que les horoscopes, & l'idée où l'on est, que la situation des astres, au moment de la naissance d'un enfant, peut influer sur son caractere ! Un Astrologue, à qui l'on représentoit qu'un homme de qui il avoit auguré très-favorablement, avoit au contraire très-mal tourné, répondit que ce n'étoit pas la faute de son art, mais que sans doute les mauvaises inclinations de ce jeune homme avoient prévalu sur les influences des astres. Que peut-on répliquer à de pareils raisonnemens ?

Les premiers qui aient écrit sur la Géomancie, ont été, chez les Arabes, un

Digitized by Google

nommé Hali ; & , parmi les Chrétiens ; Gerard de Crémone, Italien.

Quelles ſciences incertaines que la phyſionomie , ou l'art de deviner par les traits du viſage, ou par les lignes tracées ſur le front ; & la Chiromancie, par celles tracées dans la main ! L'art des Aruſpices , des Augures , celui de l'Orinocritie ou divination par les ſonges , ſont également fautifs.

Enfin , la Magie ſe ſubdiviſe en Magie naturelle, qui ne conſiſte que dans la connoiſſance des vertus des métaux , des minéraux , des plantes , & des animaux ; en Magie mathématique, réſultante de la force des nombres & des points ; & en Magie noire ou Négromancie : celle-ci eſt terrible , & très-efficace ſi elle eſt réelle. On prétend que les Auteurs de cette eſpece de Magie ſont deux Anges ; ſavoir, Raziel, qui a été Précepteur ou Inſtituteur d'Adam dans les Sciences ſublimes ; & Raphaël , qui a conduit le jeune Tobie dans ſes voyages.

La Cabale des Juifs eſt fondée ſur une prétendue ſcience, que l'on dit avoir été poſſédée par le Roi Salomon, au moyen de laquelle on opere toute ſorte de pro-

Digitized by Google

diges, ou pour mieux dire de prestiges.

Agrippa prétend, avec assez de raison, que tout est erreur, ou du moins doute en Métaphysique. Il ne trouve rien d'assuré dans tout ce que l'on a dit sur la nature, la spiritualité, & l'immortalité de l'ame. Quant à la morale, il la fait dépendre de la différence des climats, des habitudes, & des mœurs. La politique s'accommode également aux préjugés généralement reçus. Les premieres notions de cette science semblent favorables à la Démocratie; mais la réflexion fait sentir l'avantage de l'Aristocratie, & même de la Monarchie.

Le culte des images, les Temples, les cérémonies, les sacrifices, ont été la suite de préjugés & d'opinions qui ont été généralement reçus; cependant on a reconnu que ces usages n'étoient pas pour cela plus solidement fondés.

Qu'est-ce que le Monachisme, sinon le plus ridicule des préjugés, moins fondé sur les dogmes de la Religion Chrétienne, que sur les opinions des Philosophes Païens, Stoïques, & Cyniques?

Agrippa a jugé à propos de mettre au nombre des arts, celui des jeunes personnes qui tirent parti de leurs appas, & celui des vieilles qui trafiquent de

Digitized by Google

ceux des autres. Les deux chapitres qu'Agrippa a consacrés à ces réflexions, contiennent des observations trop singulieres pour qu'elles n'aient pas scandalisé les Censeurs de son Livre : aussi ces deux articles ont-ils été supprimés dans quelques éditions, & on ne les trouve que dans celles qui sont regardées comme completes. En général, Agrippa croit que l'art de la coquetterie est aussi vain & aussi illusoire que les autres, puisqu'en pareille matiere, qui croit prendre est souvent pris, qui croit tromper est souvent trompé.

L'art que les gens de tous états mettent dans leur conduite, est encore traité par Agrippa, de science, mais vaine & illusoire comme les autres : le Philosophe critique passe toutes les conditions en revue, & en fait une espece de Satire ; gens de Cour, Politiques, Commerçans, Financiers, Agriculteurs, Paysans, enfin Militaires, rien ne lui échappe. En se moquant des Héros, des Conquérans, & des Nobles, il fait d'assez bonnes réflexions. Enfin, il parle de l'Art de la Médecine ; il fait l'Histoire de cette Science, & distingue assez bien les trois especes de Médecine ; la rationnelle,

Digitized by Google

fondée sur le raisonnement ; l'empirique ou expérimentale, établie uniquement sur l'expérience; & enfin, la méthodique, qui est le résultat de l'une & de l'autre, & la meilleure de toutes: malgré cela, il n'est pas difficile de prouver que la Médecine est un Art conjectural, incertain, & souvent vain.

L'on voit que dans plusieurs articles Agrippa parle contre des Sciences dont il faisoit lui-même profession; mais il y a apparence qu'il ne donnoit toutes ses critiques que comme des jeux d'esprit. Pour accorder cependant quelque chose à la Médecine, Agrippa convient qu'elle peut prolonger la vie; mais il assure qu'on est bien malheureux quand on ne peut vivre sans un Médecin, conséquemment à cet axiome: *Qui medicè vivit, miserè vivit.*

Il fait l'honneur à l'Art de la Cuisine de le ranger parmi les Sciences; mais c'est pour en dire beaucoup de mal, & pour conclure qu'elle est aussi vaine & aussi incertaine que les autres, puisqu'après tout, on a beau se donner de la peine pour faire de bons ragoûts, ils ne peuvent plaire à tout le monde; encore ne peut-on pas examiner sérieu-

Digitized by Google

ſement pourquoi ils ne plaiſent pas; car il ne faut pas diſputer des goûts.

On comprend aiſément tout ce que la Chimie fournit à l'eſprit cauſtique & ſatirique de notre Auteur; encore ménage-t-il cet Art, parce qu'il prétendoit y être habile.

Je trouve dans le Chapitre du Droit & de la Juriſprudence, une belle définition de l'équité. L'Auteur attribue cette définition à Ariſtote. » L'équité, dit-» il, corrige les loix juſtes en elles-mêmes; » mais qui, étant trop générales & faites » pour un peuple entier, deviennent » quelquefois injuſtes dans les cas par-» ticuliers «.

Enfin, Agrippa a oſé ſe moquer de la vanité & de l'incertitude de la Théologie ſcholaſtique des Prédicateurs, des Inquiſiteurs, & des Moines; mais c'eſt en ménageant le dogme, ou du moins ne paroiſſant pas l'attaquer ouvertement: auſſi n'eſt-ce point pour ce Livre-là qu'Agrippa a eſſuyé des perſécutions. Ce qui prouve bien que ſon Ouvrage n'eſt qu'une raillerie & une ironie perpétuelle, c'eſt que le dernier Chapitre contient l'éloge de l'âne, le plus vil & le plus ſtupide des animaux.

Digitized by Google

De l'excellence du Sexe féminin, par Agrippa.

Ce goût pour la raillerie suffiroit pour rendre suspect de n'être pas écrit de bonne foi, le second des Ouvrages d'Agrippa, qui roule sur l'excellence du Sexe féminin, & sa prééminence sur le nôtre; mais d'ailleurs il en donne des raisons assez ridicules, pour confirmer ce soupçon. Il établit d'abord, que, comme la femme est le dernier ouvrage de Dieu, qu'elle n'a été faite que quelque temps après les sept jours de la création, elle doit être le chef-d'œuvre de la main du Seigneur. Il trouve ensuite dans la Genese un passage, à vrai dire, assez remarquable; c'est que les fils de Dieu (c'est-à-dire les Anges) trouverent les filles des hommes si belles, qu'ils désirerent de s'unir à elles, & les prirent pour épouses. Agrippa croit en pouvoir conclure, que les belles personnes ont encore quelquefois commerce avec les Anges, mais que les laides ne peuvent en avoir qu'avec le Diable.

Il rassemble un grand nombre de traits d'Histoire, qui tendent tous à prouver que la plupart des hommes étant naturellement barbares, cruels & méchans, les femmes les ont souvent empêchés de commettre beaucoup de crimes; qu'elles les appaisent, les adoucissent, & domptent les plus

Digitized by Google

féroces. Il accumule un grand nombre de preuves physiques, morales, philosophiques & même théologiques de cette vérité : quelques-unes n'ont pas l'air d'être alléguées de trop bonne foi. Par exemple : les plus mauvaises femmes, dit-il, ont un genre d'utilité, car elles exercent la patience de leurs maris, & leur donnent lieu de mériter, & de se faire honneur; témoins la femme de Job & celle de Socrate.

Le Livre dont nous venons de citer quelques traits, est terminé par un Chapitre sur le Mariage, dans lequel l'Auteur ne paroît pas éloigné de croire que ce Sacrement pourroit être dissous pour cause d'adultere de part ou d'autre.

Philosophie occulte d'Agrippa.

Le *Traité de la Philosophie occulte* est l'Ouvrage auquel Agrippa doit sa plus grande réputation. Il a été traduit en François par Gabriel de Collange, Valet-de-chambre du Roi Charles IX. En 1566, ce malheureux Traducteur fut enveloppé dans le massacre de la Saint-Barthelemi. Ce n'est pas tant de sa Traduction qui ne contient que deux Livres, ni d'une plus moderne qui en contient trois, que je tirerai ce que je vais dire, que d'une manuscrite que je possede : elle est du seizieme siecle. Tout y est traduit fidélement sans

Digitized by Google

ſans retranchement ni altération, & on y a même ajouté un quatrieme Livre. Dans le premier, Agrippa prétend expoſer tous les principes de la Magie & des différentes ſortes de divinations ; il remonte pour cet effet juſqu'aux quatre élémens, qu'il prétend avoir chacun des qualités particulieres, qu'ils tranſmettent aux différens corps dans la compoſition deſquels ils entrent : mais il s'agit de ſéparer ces élémens, & de les tirer des différens corps, pour opérer des prodiges & des merveilles. De plus, Dieu a communiqué à chacune des ſept planetes des vertus particulieres, & a voulu qu'elles euſſent des influences ſur tout ce qui ſe paſſe dans le monde ſublunaire. Il eſt poſſible d'attirer & de déterminer ces influences ſur telles ou telles parties de la terre, ou ſur tels individus. Dieu a écrit en caracteres difficiles à connoître, mais dont on peut trouver l'alphabet ſur le viſage des hommes, ſur leur front, ou dans leurs mains, quelles ſont leurs inclinations, & même ce qui doit leur arriver dans le cours de leur vie. On peut auſſi trouver dans des ſignes paſſagers, tels que les augures, des indications aſſez certaines des événemens qui ſe préparent dans le monde. Les quatre

élémens fourniſſent autant de genres de divination ; & quand on peut attirer fortement leurs influences, on opere les prodiges les plus terribles, tel que celui de faire revivre les morts, au moins pour un temps ; d'entrer ſoi même, & de faire entrer les autres en fureur. La divination par les ſonges part des mêmes principes. Après une longue digreſſion ſur les paſſions, Agrippa aſſure, qu'au moyen des influences céleſtes on peut les exciter, ou les contenir & les diriger. Il termine ſon premier Livre en parlant de la vertu de certains noms myſtérieux, de certains vers magiques qui étoient connus des Anciens, & opéroient des effets terribles. Il donne l'alphabet de cette Langue divine ou diabolique, & en trace les caracteres : mais ce n'eſt pas encore dans ce Livre-ci qu'il apprend la maniere de s'en ſervir ; auſſi ce premier Livre de la Philoſophie occulte d'Agrippa fut-il imprimé ſans difficulté. L'Archevêque de Cologne & ſes Théologiens y donnerent leur approbation ; car tout ce qu'Agrippa diſoit de la Magie, n'étoit regardé, de ſon temps, ni comme neuf ni comme hardi. Il ne paroiſſoit pas vouloir mettre ſon ſyſtême en pratique, il n'en expliquoit pas clairement les pro-

Digitized by Google

cédés ; il se contentoit d'exposer assez méthodiquement les principes d'une Science, de l'existence de laquelle on ne doutoit pas alors. Les derniers Philosophes Païens & les Rabbins Juifs en grand nombre, avoient établi cette doctrine, qu'Agrippa ne faisoit que répéter dans une Langue & d'une maniere un peu plus intelligibles. Les Prêtres & les Ecclésiastiques Chrétiens n'avoient garde de révoquer en doute les opérations du Démon, puisqu'ils y opposoient tous les jours les exorcismes.

Le second Livre de la Philosophie occulte passa encore, à la faveur de l'obscurité extrême qui regne dans la plus grande partie. Agrippa entreprend d'y parler de la vertu des nombres, dont les combinaisons peuvent opérer des merveilles. Cette doctrine remonte jusques à Pythagore : mais, en vérité, depuis cet ancien Auteur juques à nous, elle a toujours été de plus en plus inintelligible. L'harmonie des planetes, & la musique qui résulte de leur accord, est encore une de ces doctrines auxquelles personne ne comprendra jamais rien, non plus qu'à l'influence de tout cela sur le caractere des hommes & les événemens de leur vie. C'est pourtant là la base de l'Astrologie,

Digitized by Google

pour laquelle il faut ſuppoſer un monde intellectuel placé au deſſus du nôtre, mais qui influe ſur celui-ci, toujours déſigné par l'humble épithete de monde ſublunaire.

L'Aſtrologie étoit alors regardée comme auſſi réelle que la Sorcellerie. Les Théologiens de ce temps-là ne virent autre choſe dans ce ſecond Livre de la Philoſophie occulte, qu'une expoſition des principes de cet Art, comme ils avoient trouvé dans le précédent celle des principes de la Magie : mais ils ne s'apperçurent pas de ce qu'il y a de plus important dans ce Livre-ci, & qui eſt diſperſé aſſez adroitement dans différens Chapitres : par exemple, dans le XXII, il eſt parlé des Intelligences ou Démons qui gouvernent les ſept planetes ; & dans le LV, de l'ame générale du monde, & de celle particuliere à chacun de ces aſtres. Agrippa paroît convaincu de la poſſibilité d'évoquer par des conjurations ces ames, Eſprits ou Démons.

J'ai déjà dit que le troiſieme Livre de la Philoſophie occulte fut celui qui fit le plus d'affaires à ſon Auteur, parce que ſon ſyſtême, qui, dans les deux premiers Livres, n'eſt qu'indiqué, eſt développé

Digitized by Google

dans celui-ci ; d'ailleurs Agrippa paroît ſe charger d'une beſogne bien difficile, qui eſt celle de concilier la Religion avec la Magie. Il eſt certain que la croyance dans cet Art ſuppoſe celle d'un Dieu principal, & d'Eſprits ſecondaires, auxquels Dieu a accordé une certaine meſure de pouvoir. Un Athée ni un Déiſte ne peuvent pas croire à la Magie, puiſque le premier n'admet pas de Dieu ; & que le ſecond, en le reconnoiſſant, croit qu'il ne ſe mêle ni médiatement ni immédiatement des affaires des hommes : mais les Juifs cabaliſtes ont des opinions extravagantes & ridicules ſur la maniere dont Dieu gouverne le monde, & ſur les cauſes ſecondes qu'il emploie pour le gouverner ; ce ſont ces rêveries que paroît avoir adoptées Agrippa, & qui le rendent coupable d'irréligion. C'eſt ſur la parole des Rabbins, qu'il croit qu'il y a dix *Séphiroth*, ou dix noms de Dieu très-ſacrés ; que lorſqu'on les ſait, & qu'on les prononce exactement, on peut opérer des prodiges, parce qu'ils ont une vertu qui domine ſur tous les eſprits dépendans de Dieu, depuis les premiers eſprits céleſtes juſques aux derniers de cette claſſe intermédiaire entre Dieu & l'homme.

Il faudroit ſavoir parfaitement l'Hébreu pour comprendre l'Alphabet & le Dictionnaire qu'Agrippa répete dans ce troiſieme Livre, & qu'il explique mieux que dans le premier ; je ne crois pas même qu'avec cela on y parvînt. Il faut pourtant avoir l'intelligence de ce langage ſublime & ſurnaturel, ſi l'on veut s'unir aux Puiſſances céleſtes & bienfaiſantes, s'aſſujettir celles qui ſont malfaiſantes, les évoquer & les interroger.

C'eſt par les mêmes moyens qu'Agrippa enſeigne qu'on peut, par l'Art de Négromancie, faire revenir les ames ſéparées des corps, procurer à la ſienne propre le don de prophétie, en provoquant une ſainte fureur, des extaſes ou des ſonges, & recevoir des réponſes qui ſont autant d'oracles.

Les derniers Chapitres du troiſieme Livre de la Philoſophie occulte ſont peut-être ceux qui ont fait le plus de tort à Agrippa ; car il y établit, qu'il faut uſer de grandes préparations pour parvenir à cette union avec les Eſprits, & à cette maniere de les dompter : il exige des cérémonies, dont l'abſtinence & les auſtérités ne ſont qu'une partie. Il va juſqu'à conſeiller de faire des ſacrifices & des obla-

Digitized by Google

tions aux Démons, ce qui assurément n'est pas compatible avec la profession de la Religion Chrétienne.

Telle est la substance des trois fameux Livres de la Philosophie occulte d'Agrippa. Quelque peine que j'aie eu à réduire en peu de mots ce systême extravagant, je l'ai prise d'autant plus volontiers, qu'il donne la clef de tous les autres Livres de cabale, de magie & de divination de toute espece, dont je vais successivement dire quelques mots.

Je possede traduit un quatrieme Livre de la Philosophie occulte; il est de la plus grande rareté, & cette Traduction n'a jamais été imprimée. C'est une espece de manuel-pratique de ce qu'il faut faire, conformément aux Leçons qui terminent le troisieme Livre. N'y ayant rien compris, malgré la Traduction, je n'entreprendrai pas d'en dire davantage.

Tout le monde a entendu parler d'Albert surnommé *le Grand*, non sûrement à cause de sa taille, qui étoit d'une petitesse ridicule, mais parce qu'il avoit des connoissances très-grandes & très-multipliées dans un siecle de la plus parfaite ignorance (le treizieme). Ce n'est qu'au seizieme, qu'une petite partie de ses Œuvres a été imprimée

Albert le Grand.

Digitized by Google

en François ; &c, à en juger par ce mauvais extrait, on croiroit qu'Albert étoit un grand Magicien, & qu'il s'étoit dévoué à cette doctrine abominable dont Agrippa donnoit des leçons ; mais on feroit tort à ce grand homme, qui a toujours été un Saint Religieux & un bon Prélat. Pour mettre parfaitement en état d'en juger, il faut d'abord exposer en peu de mots sa vie & la nature de ses Ouvrages, conformément à la vérité ; ensuite nous verrons ce que l'on y a ajouté.

Albert naquit, selon quelques-uns, en 1193, & , selon d'autres, en 1205, à Lawingen sur le Danube, dans la Souabe. Il étoit Gentilhomme, &, dit on, de la famille des Comtes de Bolstadt. Il entra d'assez bonne heure dans l'Ordre de Saint Dominique, & y acheva ses études avec beaucoup d'application, mais d'abord sans fruit, parce qu'il parut avoir peu d'intelligence & d'esprit. Cependant, soit parce que l'on vient à bout de tout apprendre quand on ne néglige aucun moyen pour y réussir, soit (comme on l'a dit) par l'effet d'un miracle de la Sainte Vierge, il se trouva, à l'âge de trente ans, en état de professer la Philosophie avec le plus grand succès. Sans assurer la vérité du prodige

Digitized by Google

opéré dans sa personne, nous allons dire comment quelques Auteurs le racontent. La Sainte Vierge apparut à Albert, qui se désespéroit de la difficulté qu'il trouvoit à apprendre les Sciences. Il étoit prêt à s'ôter la vie; elle l'en empêcha, & lui promit de le rendre le plus habile homme de son siecle, soit dans la Théologie, soit dans la Philosophie, à son choix. Il se décida pour la derniere; & son esprit s'ouvrit si bien, qu'il devint le plus grand Philosophe de son temps: mais, en punition de ce qu'il avoit préféré les Sciences humaines aux divines, il retomba dans son imbécillité quelque temps avant sa mort.

Cependant, dès qu'on eut connu le mérite de Maître Albert, c'est ainsi qu'on l'appela d'abord, ses Supérieurs l'envoyerent professer la Philosophie à Cologne, puis dans plusieurs autres villes d'Allemagne, & enfin à Paris, où il fut si généralement goûté & suivi, que, les Ecoles ordinaires étant trop petites pour contenir le nombre des Etudians qui vouloient entendre ses leçons, il fut obligé de les donner dans une place publique, qui a toujours depuis retenu son nom; c'est ce qu'on appelle encore à Paris *la Place Mau-*

Digitized by Google

bert, par corruption du nom de Maître Albert. C'étoit en 1245 qu'il se faisoit ainsi admirer dans la Capitale de la France, & qu'il avoit, entre autres, pour Disciple Thomas d'Aquin, qui a depuis été reconnu pour un grand Saint, & pour un Théologien si habile, qu'on le regarde généralement comme le dernier Pere de l'Eglise. Thomas avoit de commun avec son Maître Albert, d'avoir été d'abord regardé comme un esprit pesant & bouché ; mais, soit à force d'étude, ou bien aussi par l'effet d'un miracle, il s'étoit élevé tout d'un coup au plus haut degré de science & de subtilité. Comme c'est à la Théologie qu'il s'est attaché, il n'a point éprouvé l'accident de son Professeur.

Le désir de tout savoir croissant dans Albert à proportion des progrès qu'il faisoit dans la Science, il composa une si grande quantité d'Ouvrages sur toutes les parties de la Philosophie, qu'au milieu du dix-septieme siecle ils ont été recueillis en vingt-un volumes *in-folio*. On lui reproche de s'être trop arrêté sur la Dialectique ou la Logique, qu'il a plutôt embrouillée par des formes ridicules, ou tout au moins inutiles, qu'il ne l'a éclaircie. Ce qu'il a écrit sur la Métaphysique n'est

Digitized by Google

pas plus clair ; & ses recherches sur la Physique sont immenses : mais, à force de les multiplier, il y a fait entrer des choses si peu vraisemblables, si extraordinaires, & entassées avec si peu de choix & de goût, que c'est ce qui l'a fait passer pour Magicien. On en a extrait deux ou trois petits Livrets, dont l'un a pour titre : *Des vertus des pierres, des minéraux & des plantes* ; & l'autre, *des secrets des femmes* ; & enfin un troisieme, *le Miroir d'Astrologie.* On croit que c'est un Disciple d'Albert, nommé Pierre de Prusse, qui a écrit sa vie, & qui a fait ces extraits. Ils sont assurément peu d'honneur à l'Auteur dont ils sont tirés. On ne peut rien dire pour sa justification, sinon que le Compilateur a ramassé tout ce qu'il y avoit de plus extraordinaire dans les Livres qu'il avoit lus, ou dans les traditions reçues de son temps, sans rien garantir. Mais, quoi qu'il en soit, on ne recherche plus à présent, de tous les Ouvrages du grand Albert, que ce petit Recueil de ridiculités ; & c'est tout ce qui en a été traduit en François au seizieme siecle, & imprimé en 1551, & qui a depuis souvent reparu sous le titre de *Secrets du grand Albert.* Il y a encore quelques gens qui ont lu ces Livrets, &

Digitized by Google

j'en appelle à leur témoignage. Il n'y a rien dans tout cela qui soit praticable ni même plaisant : mais d'autres Recueils, qui ont été publiés à l'imitation de ceux d'Albert le Grand, & qu'on a imprimés sous le titre de petit Albert, sont plus curieux, plus amusans, & les secrets en sont quelquefois praticables, parce qu'ils sont fondés sur la magie naturelle.

Je ne citerois rien des secrets du grand Albert, si je ne possédois plusieurs Recueils manuscrits infiniment plus amples que ceux qui sont imprimés. J'en dirai un mot dans un moment; finissons l'Histoire de l'Auteur.

Après avoir professé plusieurs années à Paris, on l'en tira en 1254, pour le faire Provincial de son Ordre. Il se conduisit pendant trois ans dans cette place avec prudence & édification. Il passa en qualité de Missionnaire Apostolique, dans la Pologne, pays encore plongé dans une telle barbarie, que les fonctions d'Apôtre y étoient fort dangereuses à exercer. Il s'en aquitta très-bien. Alexandre IV l'attira à Rome, & le fit Maître du sacré Palais, charge importante, qui, depuis Albert le Grand, est toujours affectée à un Religieux de l'Ordre des Dominicains.

Digitized by Google

Albert mérita cette distinction par la maniere dont il se comporta dans l'affaire de Guillaume de Saint-Amour. Ce Docteur fougueux accusoit les Dominicains d'être fauteurs d'une hérésie, qui consistoit à croire qu'il y auroit incessamment un nouvel avénement du Messie, pour prêcher un Evangile beaucoup plus parfait que le premier. Il paroît qu'il ne devoit pas être fort difficile de justifier l'Ordre de Saint Dominique de cette fausse imputation; cependant Albert y employa une grande éloquence, & une érudition qui lui fit d'autant plus d'honneur, que sa taille étoit ridiculement petite. On rapporte, que lorsqu'il plaida la cause de ses Confreres devant le Pape, le Saint Pere, après lui avoir donné sa bénédiction, que l'on reçoit toujours à genoux, lui dit à plusieurs reprises de se lever; mais bientôt il fut convaincu qu'il étoit debout, & ne fit que rire de sa méprise. Après qu'Albert eut exercé assez long-temps la charge de Maître du sacré Palais, le Pape lui conféra l'Evêché de Ratisbonne en Allemagne. Il occupa ce siége durant plusieurs années, acquitta toutes les dettes de l'Evêché, & y mourut à l'âge de quatre-vingt sept ans, au commencement du

Digitized by Google

quatorzieme ſiecle. Plus de deux cents ans après ſa mort ; Charles-Quint fit déterrer ſon corps, & on le trouva ſain & entier ; ce qui fut regardé comme une preuve de ſa ſainteté. Sa vie en fournit d'autres, car on aſſure qu'il récitoit tous les jours le Pſeautier tout entier. Religieux ou Evêque, il fit toujours ſes viſites à pied ; dans ſon premier état, il ne voyageoit qu'en demandant l'aumône ; il donnoit à ſon Couvent tout le produit de ſes leçons & de ſes Livres. Etant Evêque, il faiſoit encore des leçons de Philoſophie ; & ce fut au milieu d'une de ſes leçons, que, près d'un an avant ſa mort, la mémoire tout à coup lui manqua, & il tomba dans une eſpece d'imbécillité qui le conduiſit au tombeau ; ſoit que ce fût une ſuite du miracle que la Sainte Vierge avoit opéré en ſa perſonne, & de la menace qu'elle lui avoit faite, pour avoir préféré la connoiſſance des Sciences humaines à la Science divine ; ſoit que cet accident n'ait été qu'une attaque d'apoplexie.

Ceux qui veulent abſolument faire du grand Albert un Sorcier, prétendent ; 1°. qu'il avoit trouvé la pierre philoſophale, & en donnent pour preuve, qu'il paya en peu de temps toutes les dettes

Digitized by Google

de ſon Evêché ; ils ne veulent pas concevoir que la ſage économie d'un bon Evêque peut auſſi bien arranger ſes affaires, que la découverte d'un ſecret dont Albert ne fait aucune mention dans ſes Œuvres. 2°. Qu'Albert régalant un jour, à Ratiſbonne, au milieu de l'hiver, Guillaume, Comte de Hollande, élu Roi des Romains, changea en bel été, & en automne fécond en fruits délicieux, la ſaiſon des frimats : il eſt aiſé d'expliquer ce prodige, en ſuppoſant qu'Albert avoit trouvé le ſecret, à préſent ſi connu, de faire venir par artifice, ou de conſerver des fruits peu faits pour l'hiver : mais l'invention du grand Albert, qui a fait le plus de bruit, eſt celle de la tête parlante ou de l'homme automate, que ſes profondes connoiſſances en mécanique le mirent à portée d'arranger ſi bien, que l'on pouvoit s'y tromper, & croire cette ſtatue animée. Tout le monde ſait l'Hiſtoire de S. Thomas d'Aquin, Diſciple de notre Philoſophe, qui ayant un jour trouvé cet automate dans le cabinet de ſon Maître, & le prenant, ſuivant les uns, pour un voleur, ou, ſelon d'autres, étant importuné de ſon babil, lui donna quelques coups de bâton qui briſerent

Digitized by Google

la machine. Albert étant rentré, & voyant ce désordre, prit la chose en saint Religieux & en grand Philosophe. *Thomas*, lui dit-il, *tu as détruit en un moment ce qui m'a couté trente ans de travail.*

Extrait de quelques secrets contenus dans une ancienne Traduction de ceux d'Albert le Grand, tirés de ses Livres de mirabilibus, de secretis mulierum, *&* de virtutibus herbarum, *&c.* (1).

Tout le monde a entendu parler de l'efficacité, pour faire gagner au jeu, de la corde dont un pendu a été étranglé. L'ancien Traducteur des secrets du grand Albert ne manque pas d'indiquer celui-ci, & de le recommander comme excellent; mais il prétend qu'il faut y ajouter des mots & des paroles que je n'ai garde de copier d'après lui; il dit qu'avant que de porter cette corde sur soi, il faut l'entourer d'un ruban sur lequel on trace des caracteres magiques.

Il y a, à ce que prétend l'Auteur du

(1) Ces secrets n'ont pas encore été imprimés en François (à ce que je crois); je n'ose, par bien des raisons, transcrire les plus singuliers.

Livre,

Livre, un autre moyen encore plus efficace, mais plus terrible de faire une grosse fortune au jeu, c'est de composer & de porter sur soi ce que les Sorciers & les Magiciens appellent *la main de gloire ou de fortune*. Le fond de ce talisman est la main d'un pendu enveloppée avec des cérémonies très-étranges, & très-difficiles à pratiquer. Pour moi, je crois que quand on est malheureux au jeu, il vaut mieux prendre son parti de toujours perdre, ou ne plus jouer, que de faire tant de conjurations, dans l'espérance, qui peut encore être vaine, de gagner.

Tout le monde sait aussi que les secrets les plus intéressans, sont ceux par lesquels on réussit à se faire aimer, & que lorsqu'on est bien amoureux, il n'y a rien qu'on ne fasse pour toucher le cœur de l'objet dont on est épris. Je trouve dans la Traduction manuscrite du grand Albert grand nombre de ces secrets; en voici deux ou trois des plus aisés à pratiquer, & qui ne peuvent faire aucun mal, s'ils ne procurent pas tout le plaisir que l'on en attend.

» Frottez vos mains avec du jus de » verveine, & après les avoir laissé sé» cher, mais sans les essuyer ni les la-

Digitized by Google

» ver, tâchez de prendre celles de la per-
» sonne dont vous voulez être aimé, &
» de les tenir quelque temps dans les
» vôtres : ce qui peut se faire aisément,
» sur-tout en dansant. La transpiration
» réciproque fera passer dans son cœur
» des sentimens qui vous seront favo-
» rables «.

Les anciens regardoient l'hippomane comme le philtre le plus puissant pour se faire aimer ; il en est question dans Virgile & dans Horace ; mais l'hippomane est la chose la plus difficile à trouver. J'ai lu dans le grand Albert un moyen plus simple d'inspirer de l'amour. » Pre-
» nez le foie d'un pigeon & la cervelle
» d'un merle ; faites-les rôtir & réduire
» en poudre, & tâchez de la faire avaler
» à l'objet aimé sans qu'il s'en apperçoive,
» en la mêlant dans un bouillon ou un
» ragoût ; prononcez de plus quelques
» paroles, on vous aimera à la fureur «.

» La poudre de pervenche (c'est une
» plante) mêlée avec des vers de terre,
» produit le même effet «.

» La cervelle du chat, mangée en ra-
» goût, a la même vertu «.

» Enfin, l'Amant peut présenter à sa
» belle un bouquet lié avec cinq de ses

Digitized by Google

» cheveux, qu'il faut tâcher de se pro-
» curer, & trois des siens propres «. Tous ces talismans sont bons, mais il faut qu'ils soient assaisonnés des paroles que je ne veux pas apprendre à mes Lecteurs.

On trouve dans le même Livre une invocation au Génie ou Démon qui préside à l'étoile du Berger, & qui procure les bonnes fortunes. Il eût été aisé au Rédacteur de ces secrets de faire de cette conjuration quelque chose d'agréable; mais je suis obligé de convenir que dans l'original elle est très-maussade. Il n'y est question que de Satan, de Belzebuth, & d'autres vilains Diables; au lieu que l'on devroit supposer que l'étoile du Berger n'est habitée que par des Génies aimables, tels que les Ris, les Jeux, les Plaisirs. Cette opération magique mériteroit d'être réformée & transportée sur le théatre de l'Opéra, les paroles barbares transformées en jolis vers lyriques.

Pierre d'Apone.

Après avoir assez parlé d'Albert le Grand, je ne peux pas me dispenser de dire un mot d'un autre Auteur du quatorzieme siecle, qui a eu, comme l'Evêque de Ratisbonne, le malheur de passer pour Sorcier, sans l'être; c'est Pierre d'Apone,

d'Abano, ou, comme disent les Livres du seizieme siecle, d'Albane. C'étoit un grand Philosophe & un savant Médecin, né en Italie dans le Padouan, au même lieu où Tite-Live avoit vu le jour. Il étudia à Paris, y prit des degrés en Philosophie & en Médecine. De retour dans sa patrie, il y parut avec la plus grande distinction. Les Princes Italiens l'admirerent, l'estimerent, & l'aimerent : mais son mérite excita la jalousie de ses compatriotes, & sur-tout l'envie des Ecclésiastiques. Il avoit fait un livre Latin, intitulé *le Conciliateur des différences entre les diverses opinions des Philosophes & des Médecins.* Le nom de Conciliateur lui en étoit resté, & il se faisoit honneur de cette épithete, qui annonçoit un esprit doux & pacifique. On l'accusa de concilier les Philosophes aux dépens de la Religion & de la Théologie. Il paroît par ses Ouvrages, qu'il croyoit un peu à la Magie, à l'Astrologie & à l'Alchimie : mais qui est-ce qui n'y croyoit pas alors ? Il fut déféré à l'Inquisition ; on lui fit son procès comme s'il eût été vraiment Magicien & Sorcier ; & ce qu'on allégua de plus fort contre lui, & dont il eut le plus de

Digitized by Google

peine à se justifier, ce fut d'avoir appris les sept Arts libéraux, par le secours de sept Démons ou Esprits qu'il avoit eu l'art & le talent d'évoquer, de se soumettre, & de s'attacher. Bien plus, on voulut le convaincre d'avoir enfermé ces sept Démons ou Esprits dans une grosse bouteille, que l'on trouva chez lui, remplie d'une mixtion de sept drogues différentes. Le malheureux Pierre d'Abano fut mis en prison à Padoue à l'âge de 80 ans. On lui fit son procès; mais il mourut avant que cette ridicule procédure fût terminée. Comme il n'avoit pas encore été condamné, on l'enterra d'abord dans l'Eglise de S. Antoine de Padoue: bientôt les Inquisiteurs le firent déterrer, & par leur ordre on brûla ses os dans la grande place de cette ville. Environ un siecle après, on lui rendit plus de justice: un Duc d'Urbin, qui se piquoit de protéger les Lettres, lui a fait ériger des monumens très-honorables. Mais la fausse opinion que Pierre d'Abano avoit renfermé sept esprits dans une bouteille, est si bien restée, qu'au seizieme siecle on a fait des Traductions de quelques prétendus Livres de Magie, que l'on a dit être tirés de ses Ouvrages, en quoi on lui a fait autant d'honneur qu'au grand

Digitized by Google

Albert. Au reste, je n'extrairai rien de ce que l'on nous a donné sous son nom. Je ne crois pas qu'il soit fort utile, & encore moins amusant d'apprendre à mettre sept Diables dans une bouteille, ni même d'y en faire entrer soixante-douze; car les deux manuscrits que je possede prétendent que l'on peut aller jusque là.

Apomazar, Artémidore, & Anselme Julien.

Apomazar & Artémidore sont deux anciens Auteurs qui ont écrit sur les Songes, genre de divination qui paroît un peu moins extravagant que l'apparition des Esprits, & qui part cependant du même principe. L'ordre alphabétique nous conduit à parler d'eux, & il est inutile de remettre à un autre moment ce que nous avons à dire sur cette matiere. Le seizieme siecle nous fournit, outre la Traduction des Ouvrages de ces deux Auteurs, un petit Livre d'Anselme Julien, Médecin, intitulé *De l'Art & Jugement des Songes*, dont il y a jusqu'à trois éditions; la premiere de 1576, la seconde de 1598, & la troisieme du dix-septieme siecle, en 1612. C'est de cet Ouvrage & des deux précédens, que je tirerai tout ce que je crois pouvoir présenter à mes Lecteurs sur cet objet.

Apomazar étoit sûrement Arabe ou Persan; on prétend qu'il fut attaché à

Digitized by Google

Almamoun, Calife de Babylone. Leun-Clavius ayant trouvé dans la Bibliotheque d'un savant Hongrois, nommé Sambuc, un manuscrit Grec, apparemment traduit de l'Arabe, de l'Ouvrage d'Apomazar, en publia une Traduction Latine en 1577, qui a été traduite en François par Denis Duval, & imprimée ainsi à Paris en 1581.

Artémidore, surnommé *Daldien*, étoit d'Ephese, & vivoit du temps de l'Empereur Antonin, qui avoit de la bonté pour lui, & le consultoit sur ses songes. La premiere Edition Grecque de cet Auteur est de 1518; il y en a une seconde de 1539; & c'est sur celle-là que Charles Fontaine, dont j'ai parlé parmi les Poëtes du seizieme siecle, a publié sa Traduction, dont je connois trois éditions; l'une de 1551, l'autre de 1555, & la troisieme de 1578.

Les Païens avoient grande foi aux songes, mais les Juifs n'en avoient pas moins. Ils croyoient qu'ils étoient souvent envoyés par le Seigneur; on en trouve grand nombre de preuves dans la Bible. Jean de Salisbery, Auteur Latin du douzieme siecle, & qui mourut en 1180, dit qu'on montroit de son temps un manuscrit attribué à Daniel,

qui traitoit de l'interprétation des songes. Tertulien & Saint Thomas d'Aquin rapportent la cause de la plupart des songes, aux Démons ; mais Synesius, fameux Philosophe Chrétien, croit qu'ils viennent tous de Dieu : cependant, comme il est aisé de s'y tromper, les anciens Capitulaires de nos Rois, & ceux de Charlemagne, ont mis l'*Onirocritie* au nombre des Sciences fausses, & dont la pratique doit être défendue. Les Arabes s'y sont beaucoup adonnés. Avicenne, le plus célebre de leurs Philosophes & de leurs Médecins, prétend qu'une infinité de questions qu'il ne pouvoit pas résoudre, lui ont été révélées en songe. Mahomet, qui, dit-on, tomboit du mal caduc, mit à la mode, non seulement le sommeil prophétique, mais aussi les extases & les accidens épileptiques, pendant lesquels il soutient qu'on peut avoir des visions.

Les Anciens avoient des méthodes pour se procurer des songes prophétiques ; on en usoit pour recevoir les Oracles du Dévin Amphiaraüs, de l'antre de Trophonius, & du Temple d'Esculape, dans lesquels les réponses se rendoient en songes. La principale préparation étoit

de faire jeûner les Consultans, & de leur donner tout le temps de réfléchir sur les demandes qu'ils se proposoient de faire ; après cela ils ne pouvoient guere manquer de rêver quelque chose de relatif à l'objet de leur voyage, & il étoit facile aux Prêtes de l'interpréter. Galien fait entrer les songes dans sa méthode de guérir, & prétend que les Médecins doivent demander aux malades ce qu'ils ont rêvé, non seulement pour juger de leur état actuel, mais pour prédire les crises qu'ils seront dans le cas d'éprouver. Il va plus loin, & croit que les malades ont souvent reçu en songe l'indication des remedes propres à les guérir.

Le Médecin Julien ajoute à ce que disent les Anciens sur l'interprétation des songes, qu'il faut consulter la situation des astres, & les phases de la Lune, & qu'il se trouve de très-grandes différences entre ce qu'on rêve dans la nouvelle, la pleine Lune, ou son décours.

Il y a pour les interprétations des songes, des principes généraux ; par exemple : suivant Artémidore, quand on rêve qu'on a perdu ses yeux, cela signifie qu'on perdra ses enfans ; la tête indique le pere de famille ; les bras, les freres ; la main,

droite, la femme légitime; la main gauche, la maîtresse; & les pieds, les domestiques.

Apomazar prétend que rêver que l'on est pendu, signifie qu'on fera fortune, & que si le gibet est fort élevé, la fortune sera très-considérable. Mais ce qui prouve qu'on ne doit pas toujours prendre les rêves à contrepied, c'est que rêver de roses, signifie plaisir. Quant à rêver d'âne, il faut distinguer; si l'on rêve que l'on est monté sur un âne noir, c'est peine; sur un âne blanc, c'est bonheur.

Rien de si fâcheux que de rêver qu'un soulier vous blesse; cela indique que votre femme vous causera du chagrin: rêver qu'on se bat avec son chat, c'est signe qu'il y aura du bruit dans le ménage.

Suivant Artémidore, rêver qu'on a plusieurs têtes, est fort avantageux. Deux rêves assez ordinaires sont: 1°. de rêver qu'on vole, & dans ce cas l'on doit distinguer; voler haut & légérement, heureux signe; voler pesamment, & terre à terre, mauvais signe. 2°. Rêver qu'on est vêtu ridiculement, désigne qu'il y a des gens qui se moquent de vous.

Digitized by Google

Quand les mêmes ſonges reviennent ſouvent, ils prouvent qu'on doit y faire une attention particuliere.

Le Docteur Julien nous apprend que l'on rêve quelquefois que l'on a la colique, & que c'eſt un rêve fâcheux, car certainement dans ce cas on eſt attaqué de ce mal.

Rêver de pois, eſt bon; rêver de feves, eſt mauvais; rêver de moutarde, eſt funeſte; & rêver de navets, annonce des eſpérances perdues.

Quand on ſe porte bien, rêver de danſe, indique des choſes agréables; mais quand on eſt bien malade, c'eſt ſigne de mort prochaine.

Arcandam, que quelques-uns appellent Alcandrinus, étoit un Aſtrologue Arabe, dont les Ouvrages traduits en Latin ont été imprimés à Paris en 1542, & traduits en François en 1584. J'ai parcouru cette Traduction, qui m'a ſemblé ſi obſcure, que j'ai déſeſpéré d'y rien découvrir qui intéreſſât mes Lecteurs. En général, cette Aſtrologie qui a été ſi long-temps à la mode, peut être fort curieuſe par ſes réſultats. Une horoſcope bien tirée, ou du moins dans laquelle l'Aſtrologue a aſſez bien rencontré pour que l'événe- Arcandam.

Digitized by Google

ment le confirme, est très-satisfaisante; mais les procédés pour y parvenir sont également obscurs & ennuyeux. Aussi ne m'arrêterai-je pas long-temps sur quelques autres Livres d'Astrologie du seizieme siecle.

Auger Ferrier. Auger Ferrier, natif de Toulouse, Médecin, publia en 1540, ses Jugemens Astronomiques sur les Nativités; il y en a eu une seconde édition en 1582. J'ai parcouru ce Livre, & n'y ai rien compris.

Manuscrit d'Astrologie. Je possede un superbe manuscrit du seizieme siecle, sur l'Astrologie; il contient l'art de faire des horoscopes, & une infinité d'exemples de gens qui ont parfaitement rempli tout ce que leurs thêmes de nativités promettoient. On y trouve, entr'autres, les horoscopes des Rois Henri III, & Henri IV, dressées par un célebre Mathématicien. Il n'est pas étonnant que l'Histoire du premier de ces Rois s'y rencontre en entier; car le manuscrit paroît être de la fin du seizieme siecle, & postérieur, par conséquent, à la mort de ce Prince; mais il est assez singulier que l'on y prédise à Henri IV, qui n'est mort qu'en 1610, qu'il mourroit assassiné, même après avoir

Digitized by Google

pacifié son Royaume. Parmi les autres horoscopes répandues dans cet Ouvrage, on en lit de gens à qui l'Auteur avoit prédit par quels genres de mort ils finiroient leurs jours, quoique ces genres de mort fussent assez extraordinaires; comme d'être frappés de la foudre, ou tués à la chasse par leurs propres armes. On y trouve l'horoscope de plusieurs monstres, que l'Auteur prétend avoir reconnus pour tels, même avant qu'ils vissent le jour, mais étant seulement instruit, autant qu'on peut l'être, du moment de leur conception; entr'autres, il faut remarquer l'article d'une fille que l'on entendoit distinctement crier dans le ventre de sa mere, dix jours avant que d'en sortir. Il paroît que l'Auteur de ce manuscrit s'appeloit Cambrai, puisqu'il donne ce nom à tous ses freres & sœurs, dont il a tiré l'horoscope, & qui sont tous morts jeunes, ainsi qu'il l'avoit prédit. Reste à pouvoir comprendre quelque chose aux regles qu'il prescrit pour tirer de si belles horoscopes.

Je ne rapporterai plus que le seul titre d'un Livre d'Astrologie du seizieme siecle; car quoique cette science fût très à la

Diurnal fatal, par Yiard.

mode dans ce temps-là, on écrivoit peu sur cette matiere en François. L'Ouvrage dont je veux parler est peu instructif, & ne tient pas, à beaucoup près, ce que promet le titre; aussi est-il fort court; il valut à son Auteur le privilége de faire pendant long-temps des Almanachs qu'on lui permit de débiter dans Paris.

Diurnal fatal pour tout jamais, où est comprise l'intelligence de la vraie Philosophie, tant naturelle, divine, que humaine; Œuvre très singuliere, pour tous amateurs de l'immortelle vertu en tous estats.

Par Maistre Jacques de Viard, sieur de La Fontaine, Docteur en chascune Faculté, Astrophille, Médecin, Conseiller & Phisiologue ordinaire du Roi & de la Royne. Paris, 1573.

L'Auteur, qui étoit aussi bon Poëte qu'Astrologue, prédit dans des vers qui sont à la tête de son Ouvrage *au Roi Charles IX*, qu'il seroit bientôt Maître de tout le monde; cependant ce Roi mourut l'année suivante 1574.

Démonomanie, de Bodin.

J'ai déjà parlé dans un de mes pré-

cédens Volumes, & je parlerai encore du célebre Jean Bodin. Son Livre de *la Démonomanie des Sorciers* n'est pas le plus estimé de ses Ouvrages; mais il mérite attention, tant pour le fond, que pour les détails. Il est divisé en quatre Parties, dans chacune desquelles Bodin examine la Magie & la Sorcellerie sous toutes leurs faces, réfute une partie des préjugés qui étoient reçus de son temps à ce sujet, convient cependant de bien des articles que nous n'admettrions pas si facilement aujourd'hui, & conclut que les Sorciers, ou ceux qui prétendent l'être, méritent d'être sévérement punis, combattant le sentiment de Jean Wier, Médecin du Duc de Cleves, & Disciple d'Agrippa, qui vouloit qu'on usât d'indulgence envers eux.

Il y avoit déjà à la fin du seizieme siecle quatre éditions de ce Livre; la premiere est de 1580, revêtue d'un Privilége du Roi, & dédiée au sage Premier Président Christophe de Thou; preuve que l'Auteur croyoit que son Livre ne pouvoit lui faire aucune affaire, ni être blâmé de personne.

Dans la Préface, Bodin nous apprend

Digitized by Google

qu'il a composé cet Ouvrage à l'occasion du procès qui fut fait dans le Vermandois, à une Sorciere, native de Verberie, qui fut convaincue d'avoir eu pendant plus de quarante ans commerce, même charnel, avec le Diable; d'avoir assisté nombre de fois au sabbat, & d'y avoir été transportée à travers les airs; &, ce qui est plus grave, d'avoir empoisonné par art magique nombre d'hommes & d'animaux. Cette malheureuse femme fut condamnée à être brûlée vive, par une Sentence de la Justice de Ribemont, dont il n'y eut point d'appel, & qui par conséquent fut exécutée. La Sorciere, se voyant condamnée, en dit plus qu'on ne lui en avoit demandé, & entra dans des détails qui ne laisserent aucun lieu à Bodin de douter de l'existence des Démons, des Sorciers, & de l'Art de Sorcellerie. Il en conclut, qu'il faut absolument punir ces gens-là avec la plus grande sévérité; que les ménager, ce seroit les encourager à continuer leur profession; que la conséquence de cette tolérance seroit de voir les Sorciers se multiplier en France à l'infini. Bodin, le sage Bodin, sonne le tocsin contre eux; il représente à l'illustre Premier Président de Thou, que

Digitized by Google

que le Parlement de Paris s'eſt empreſſé de tout temps à punir ce genre de coupables ; que, non content de les faire enfermer, & même pendre, le premier Sénat du Royaume les a toujours condamnés à être brûlés vifs. Il finit par rapporter en entier un Jugement doctrinal de la Faculté de Théologie de Paris, de l'an 1318, composé de vingt-huit articles, dans lesquels tous les cas de Sorcellerie ſont exprimés. La Faculté conclut, que ceux qui ſe trouvent coupables de quelqu'un de ces cas, doivent être punis, non ſeulement par les peines canoniques & eccléſiaſtiques, mais encore par les plus rigoureux ſupplices.

Cette Préface ſuffit pour montrer dans quel eſprit Bodin a composé ſon Ouvrage ; mais quelles réflexions ne fait-elle pas naître ! Bodin étoit-il de bonne foi quand il la composa, ou croyoit-il devoir ce ménagement à la façon de penſer de ſon ſiecle ? Craignoit-il de paſſer pour Athée, comme il en étoit accuſé, s'il ne ſe déclaroit pas contre les Sorciers ? On dit qu'on l'avoit ſoupçonné lui-même de profeſſer cet art diabolique, & qu'il avoit prédit le temps de ſa mort. On ſe perd dans les conjectures que l'on pourroit

Digitized by Google

former là-dessus. J'aurois honte, pour l'honneur d'un aussi grand homme que Bodin, de m'y arrêter trop long-temps; &, par la même raison, je ne veux citer aucun des traits singuliers, ni des histoires curieuses de la Démonomanie; aussi bien en aurons-nous assez à choisir dans d'autres Ouvrages.

Cardan. Un Auteur non moins illustre, mais de la crédulité ou de la mauvaise foi duquel nous serons moins étonnés que de celle de Bodin, est Jérôme Cardan, né à Pavie en 1501. Il professa la Philosophie, les Mathématiques & la Médecine dans sa patrie, à Milan, à Padoue, à Bologne, & enfin mourut à Rome en 1576, étant très-bien traité du Pape, & en tirant une pension, en qualité de son Médecin. On prétend qu'il se laissa mourir de faim, pour justifier son horoscope & la prédiction qu'il avoit faite, qu'il mourroit dans sa soixante-quinzieme année. Ses Œuvres sont recueillies en dix volumes *in-folio*; on y trouve d'assez bonnes choses sur différentes parties de la Philosophie & des Mathématiques, mais d'ailleurs de grandes extravagances sur beaucoup d'autres articles; entre autres, sur l'Astrologie judiciaire, dans laquelle il se croyoit un

Digitized by Google

grand Maître. On prétend qu'il avoit tiré l'horoſcope de Jéſus-Chriſt, & qu'il avoit trouvé que tout ce que le Nouveau Teſtament nous apprend de cet Homme-Dieu, devoit effectivement lui arriver, d'après la diſpoſition du ciel & la conjonction des aſtres au moment de ſa naiſſance. Il croyoit auſſi à la Magie, & diſoit qu'il avoit un Démon familier, comme Socrate, qui l'avertiſſoit de tout ce qui devoit lui arriver. Il s'excuſoit ſur les aſtres & ſur ſon génie, de tous ſes vices, ſes déréglemens & ſes mauvaiſes actions; car il étoit, dit-on, impie, méchant, libertin, & joueur. Il prétendoit qu'il ſe procuroit de temps en temps des maladies & des incommodités, pour mieux ſentir le prix de la ſanté & du bien-être. Ce n'eſt qu'au dix-ſeptieme ſiecle que ſon Traité de Phyſionomie & de Metopoſcopie a été traduit en François; mais, dès le ſeizieme, en 1584, Richard le Blanc a publié une Traduction de ſes vingt Livres *de la Subtilité*, qui ſont proprement le réſumé de toutes les idées de cet homme rare & ſingulier. Cet Ouvrage ſeul nous ſuffit pour parler de ſes opinions les plus extraordinaires, ſans cependant trop nous étendre. Nous allons l'extraire, & cet extrait donnera des indi-

Digitized by Google

cations assez justes sur le degré de connoissances en Métaphysique & en Physique, auquel on étoit parvenu au seizieme siecle.

Cardan entend par *subtilité*, toutes choses difficiles à comprendre, qui exigent par conséquent de l'esprit pour être conçues & imaginées, de la pénétration pour être bien entendues & suivies, & de l'habileté & de l'adresse pour être exécutées & perfectionnées. D'après cette définition, il entreprend de parcourir toutes les parties de la Physique, même quelques-unes de la Métaphysique, les principes des Sciences & des Arts, & de rechercher ce qu'il y a de plus curieux dans chacune. Ce projet est très-vaste, & il faut avouer que Cardan l'a rempli aussi bien que cela étoit possible dans son temps; mais souvent il a été trop loin, & a hasardé des choses dont il ne pouvoit donner la preuve ni l'explication. Quoi qu'il en soit, on doit parcourir avec plaisir ses Voyages dans le pays des Sciences. Certainement il y a fait quelques découvertes, ou du moins préparé la voie à ceux qui vouloient en faire. Si quelque Dame Françoise avoit eu dans ce temps-là le goût de la Physique, elle auroit

Digitized by Google

trouvé dans la Traduction du Livre de la Subtilité, par Richard le Blanc, de quoi s'instruire & satisfaire sa curiosité. Le style ne l'auroit pas rebutée, puisque c'étoit celui de ce siecle; mais je suis persuadé qu'alors aucune d'elles, sans en excepter la Reine Marguerite, à qui l'Ouvrage est dédié, quoiqu'elle eût de la littérature & aimât les sciences, ne pensa à lire un gros Livre qui roule principalement sur la Physique. D'ailleurs, un fameux pédant, nommé Scaliger, avoit déjà fait imprimer une grosse critique en Latin, contre le Livre de Cardan, avant qu'il fût traduit. Il en étoit résulté, que sans avoir lu ni l'un ni l'autre, l'on croyoit que le Savant avoit raison, & que Cardan étoit un fou; c'est ce que sa conduite prouvoit d'ailleurs. Mais ce fou avoit beaucoup d'esprit & d'imagination, & il étoit capable d'aller plus loin que les anciens Philosophes, d'après lesquels Scaliger le jugeoit & le condamnoit.

Le premier Livre de la Subtilité roule sur la matiere & ses principales qualités, le mouvement, la grande question de savoir s'il y a du vide, enfin les grands principes de la Physique générale. Tout ce que les Anciens savoient de Physique & de

Mécanique, ſe trouve ici très-bien expliqué; il m'a paru même que Cardan indiquoit les moyens d'aller plus loin. C'eſt dans ce Livre qu'il prétend enſeigner la maniere de compoſer une lampe inextinguible, & une machine propre à tirer du fond de la mer les vaiſſeaux coulés bas.

Le ſecond Livre traite des élémens, de leurs qualités & de leur action. Cardan n'admet que trois élémens, la terre, l'eau, & l'air; cependant il s'étend beaucoup ſur le feu, quoiqu'il lui refuſe l'honneur d'être le quatrieme élément. On trouve dans ce Livre un moyen pour empêcher les cheminées de fumer. Il explique de ſon mieux la cauſe & les phénomenes du tonnerre, & ceux de la poudre à canon : il y a un article ſur les mines de guerre, dont l'invention étoit très-nouvelle de ſon temps. L'Inventeur ſe nommoit Georges de Sienne, Ingénieur au ſervice d'Eſpagne, qui en fit uſage pour la premiere fois, lorſque les Eſpagnols aſſiégeoient à Naples le Château de l'Œuf, défendu par les François, ſous le regne de Charles VIII. En général, ce Livre eſt rempli d'un grand nombre d'obſervations phyſiques & d'expériences, parmi leſquelles il y en a peut-être de fau-

Digitized by Google

tives, mais plusieurs également curieuses & utiles : elles se rapportent toutes à la nature & aux qualités des élémens.

Le troisieme Livre est intitulé *du Ciel*; il n'est pas long : ce que j'y ai trouvé de remarquable, est l'opinion dont le Philosophe paroît convaincu, que le soleil est aujourd'hui moins éloigné de la terre, qu'il ne l'étoit du temps de Ptolomée, qui vivoit au second siecle de Jésus-Christ, par conséquent environ quatorze cents ans avant Cardan. Ptolomée prétendoit que le soleil étoit éloigné de son temps de vingt-quatre diametres de la terre, & Cardan convient qu'au seizieme siecle il n'en étoit plus qu'à dix-huit; ainsi il s'étoit rapproché de six diametres. Notre Philosophe en conclut, que le monde vieillit, & que le soleil fait autant de chemin tous les quinze cents ans; soit qu'il s'approche de nous, ou que nous nous rapprochions de lui, il s'en suivroit que dans trois mille ans notre planete seroit trop voisine du soleil pour n'être pas brûlée ou absorbée. Ce seroit alors la fin du monde; mais l'idée de cette catastrophe éloignée, n'est pas capable d'effrayer ceux qui l'habitent actuellement.

Le quatrieme Livre est *de la Clarté*,

& par suite, de l'Optique, & de la Catoptrique. Les principes physiques de ces sciences ont été bien perfectionnés depuis Cardan; cependant on trouve dans ce Livre des choses fort curieuses. Par exemple, la maniere de faire des miroirs qui représentent les hommes volans; d'autres qui les montrent les pieds en bas & la tête en haut : un ou plutôt deux miroirs, arrangés de maniere que chacun peut y voir son propre dos; un autre miroir qui fait horloge & indique les différentes heures du jour. C'est dans l'article des couleurs que Cardan dit lui-même qu'il est venu au monde avec des cheveux noirs, crêpés & fort longs. Il nous y apprend aussi qu'aucun animal ne naît avec des poils tout-à-fait verts, ou tout-à fait rouges, & il en donne des raisons physiques.

Le cinquieme Livre traite des matieres métalliques ou *de la Minéralogie.* Cardan y comprend toutes les especes de terres, de sels terrestres, les pierres précieuses, le vif argent, &c. Je n'ose garantir la vérité de toutes les singularités que contient ce Livre.

Le sixieme est *des Métaux*, proprement dits. Cardan distingue sept métaux

Digitized by Google

correſpondans aux ſept planetes. Il prétend que l'or a naturellement une bonne odeur, comme le cuivre en a une mauvaiſe; que l'ambre a la propriété de faire connoître les poiſons, & qu'un vaſe de cette matiere ſe briſe auſſi-tôt qu'on en met dedans.

Le Livre ſeptieme, *des Pierres précieuſes*. Cardan attribue à ces pierres beaucoup de vertus, qui aujourd'hui ſont révoquées en doute. Par exemple, nous ne croyons plus que l'hyacinte garantiſſe du tonnerre; que l'émeraude ſoit une pierre ſi délicate & ſi ſcrupuleuſe, que quand celui qui la porte ſe livre avec quelque vivacité à des plaiſirs défendus, elle ſe caſſe, & ſe briſe à ſon doigt; que les eſcarboucles éclairent la nuit; que le jaſpe ſanguin arrête le ſaignement de nez; que le corail ait une telle vertu, qu'il pâlit lorſqu'on l'attache au cou ou aux bras des malades qui doivent mourir, & qu'il reſte rouge lorſqu'ils en doivent revenir; enfin, que les cornalines ne ſont ſi eſtimées, que parce que le ſceau de Salomon, avec lequel on ſoumet & on dompte les eſprits, eſt, ſuivant les Rabbins, gravé ſur une pierre de cette eſpece.

Le huitieme, *des Plantes, arbres & her-*

Digitized by Google

bes, contient, comme les précédens, beaucoup de singularités. Entre les plantes venimeuses, Cardan distingue la ciguë, qui a été préférée entre tous les poisons, comme le plus doux, parce que celui-ci procure une mort sans douleur en coagulant le sang. Il nous apprend, & cette observation a été confirmée depuis, que la pêche, fruit naturellement froid, mais qui est agréable dans nos climats tempérés, est un poison en Perse, parce qu'il y coagule le sang. Il prétend que l'ombre seule du noyer est mortifere, & qu'il est dangereux de s'endormir sous cet arbre, sur-tout quand les noix sont vertes. Enfin, il parle de la plante nommée *Baara*, dont la racine est fort rouge; elle est si venimeuse, qu'elle empoisonne celui qui la touche, jusqu'à ce qu'elle ait été lavée avec de l'urine de femme. Pour l'arracher, on se se sert d'un chien, à la queue ou au cou duquel on attache une corde, dont on fait tenir un bout à la plante, par un nœud coulant; on fouette le chien, il entraîne l'arbrisseau, dont il y a cependant un parti très-utile à tirer; car, quand il est pulvérisé, il guérit les mélancoliques, & même, à ce que dit Cardan, les démoniaques.

Digitized by Google

Suivant un préjugé reçu dans la vieille Physique, Cardan croyoit que beaucoup d'insectes naissoient spontanément de la seule putréfaction; ainsi il a intitulé son neuvieme Livre, *des Bêtes de putréfaction.* Il y a dans ce Livre quelques remarques assez curieuses, entre autres, que les fourmis sont aveugles, & que les abeilles sont sourdes. Cardan met le crocodile, la tortue, l'anguille, & plusieurs autres poissons, entre autres le merlan & la raie, au nombre des bêtes de putréfaction.

Le dixieme Livre est intitulé *des Bêtes parfaites*, c'est-à-dire, du reste des animaux qui s'engendrent par les voies ordinaires. Cardan, d'après Aristote, croit qu'il y a des oiseaux qui n'ont point de pattes, sont toujours en l'air, & ne s'arrêtent, ni sur la terre, ni sur les arbres. Tout le monde sait qu'il n'y a point de loups en Angleterre; mais Cardan prétend de plus qu'il n'y a point de serpens, parce qu'ils ont été autrefois détruits, & le seroient encore s'il en revenoit, par la quantité de corbeaux & de corneilles dont l'isle Britannique est remplie. Il nous apprend aussi que les ânesses portent leurs ânons pendant un an tout entier, & que le cours de la vie ordinaire d'un âne,

Digitized by Google

s'il n'étoit pas excédé de travail, devroit être de trente ans ; que ces animaux aiment la musique bruyante, & qu'on les voit sauter & danser au son de la trompette. Il nous apprend que dans l'isle Espagnole, à présent S. Domingue, située en Amérique, les chiens sont muets. L'éléphant vit, selon lui, communément deux cents ans. Il paroît douter de l'existence du rhinocéros, quoiqu'il sache bien qu'Aristote & Pline en parlent, mais il le confond avec la licorne.

Cardan avance un fait assez curieux, qui mériteroit d'être vérifié ; c'est qu'il y a des fontaines d'eau chaudes & sulfureuses, même bouillantes, dans lesquelles on trouve des poissons qui s'y portent fort bien, s'y multiplient, & vivent long-temps, pourvu qu'on ne les en tire pas pour les transporter dans une eau plus fraîche & plus claire, car alors ils mourroient promptement.

Il indique, d'après Hippocrate, le petit polipe d'eau aux femmes stériles, pour les faire concevoir ; il faut pour cet effet qu'elles le mangent rôti. Un autre fait avancé par Cardan, c'est que ceux qui ne mangent point de chair, ne sont jamais mordus pas les punaises, & qu'ainsi les

Digitized by Google

Moines, & ſur-tout les Chartreux, qui ſont maigre toute l'année, n'en ſont jamais tourmentés.

Le onzieme & le douzieme Livres roulent ſur la forme & la figure de l'homme. Cardan y annonce d'abord que les animaux carnivores ont beaucoup plus d'eſprit que les autres, parce que la chair fournit plus d'eſprits animaux que les plantes. Cardan prétend enſeigner la maniere de faire des enfans mâles, d'après le ſentiment d'Hippocrate, qui croit que dans les ovaires des femmes, les œufs mâles ſont du côté droit, & les femelles du côté gauche. Il eſt perſuadé que les bâtards ſont d'une meilleure conſtitution que les autres, & très-forts; il ſe cite lui-même pour exemple, car il étoit bâtard.

De tous les poiſſons, il n'y a que le ſeul dauphin qui crie. Selon Cardan, la meſure de la vie naturelle de l'homme eſt cent vingt ans, mais preſque toujours elle eſt abrégée par des accidens, ou par la mauvaiſe conduite.

Dans le treizieme Livre, Cardan s'occupe des cinq ſens, les parcourt les uns après les autres, & étant parvenu à celui du goût, il fait quelques remarques qui

Digitized by Google

m'ont paru assez curieuses. On peut donner une bonne odeur aux viandes, en les faisant rôtir avec des broches de bois de genievre. On peut faire du vinaigre sans vin, en jetant une certaine quantité d'eau sur un tas de poires sauvages à demi pourries, & exposées au soleil ; l'eau qui en découle est un fort & excellent vinaigre. Cardan prétend avoir vu en Italie des navets qui pesoient cent livres ; il assure qu'on y ente des choux sur des navets, & que cela produit une espece de légume admirable.

Passons enfin au quatorzieme Livre qui traite de *l'Ame*, & de *l'Intellect*. Ce Livre est court & peu instructif. On a accusé Cardan d'avoir d'abord intitulé ce Livre, *de la Mortalité de l'Ame*, & d'y avoir traité ce grand objet, conformément à ce titre ; mais il n'osa pas le faire imprimer ainsi, & y a substitué pour le public ce Livre-ci, dans lequel on ne trouve rien de satisfaisant.

Le quinzieme est intitulé *des Subtilités inutiles*. Effectivement il contient bien des petits tours fort peu intéressans, & qui ne méritent pas d'être répetés.

Le seizieme, *des Sciences*, est composé en plus grande partie de démonstrations

Digitized by Google

géométriques. Il y en a qui ſont eſtimées des connoiſſeurs. Cardan y déclare formellement, que la quadrature du cercle eſt impoſſible à trouver. Dans un endroit de ce même Livre, il explique phyſiquement pourquoi il pleut quelquefois des grenouilles & des pierres ; il attribue cet effet à l'impétuoſité du vent qui les tranſporte d'un lieu à un autre. Cardan eſt peut-être le premier qui ait remarqué, que quand les chats paſſent leurs pattes ſur leurs oreilles pour ſe débarbouiller, c'eſt ſigne d'une pluie très-prochaine.

Le dix-ſeptieme, *de l'Invention des Arts*, contient quelques recherches ſur les Arts anciens & modernes. La plupart ſont connues, les autres ſont obſcures.

Le dix-huitieme traite enfin *des Inventions merveilleuſes*. Cardan y raconte des tours de paſſe-paſſe bien étonnans qu'il a vu exécuter, que le peuple prenoit pour des prodiges, qui cependant étoient fort naturels. Il en explique quelques-uns, & indique quelques ſecrets de magie blanche ; il aſſure qu'en mâchant de la méliſſe, ou en buvant de l'eau de cette plante, on ſe procure des ſonges joyeux ; que la cervelle de poule augmente l'eſprit & la mémoire, & a même quelquefois fait

Digitized by Google

revenir les foux dans leur bon sens. Il conseille aux femmes grosses de manger des œufs de tortue, pour prévenir les fausses couches & avoir des enfans jolis & ingénieux. Au défaut de ces œufs, elles peuvent manger des pommes de coing, ou des confitures de ce fruit, que l'on appelle Cotignat.

Le dix-neuvieme Livre traité *des Esprits*; c'est dans celui-là que Cardan se vante d'avoir un Génie à lui, & d'être souvent averti en songe, de ce qu'il doit faire ou éviter. Il assure qu'il a eu un pareil avis pour composer cet Ouvrage-ci. Il ajoute que son pere, Facius Cardanus, Médecin & habile homme, avoit eu aussi un Démon, Génie ou Esprit, qui l'avoit servi pendant trente ans : enfin, qu'il a eu une vision, dans laquelle sept personnages, qu'il a ensuite reconnus pour être les sept Arts libéraux, lui ont appris tout ce qu'il savoit.

Les deux derniers Livres sont fort courts, & forts plats, quoique la matiere en soit très-belle. L'un traite des Anges & Intelligences subordonnés à Dieu, mais supérieurs à l'homme; l'autre, de Dieu même. Cardan finit son Livre par une priere à cet Etre suprême, auquel il devoit

Digitized by Google

devoit demander pardon d'avoir abusé de ses dons, en mêlant tant de folies aux vastes connoissances qu'il avoit d'ailleurs.

Christophe de Cattan, ou plutôt Cataneo, Gentilhomme Génois, est fameux par un Traité de *la Géomancie*, qu'il a écrit en Italien au seizieme siecle, & qui a été traduit en François en 1558, par un nommé Guillaume Dupreau, de Marcoussis, près Mont-Lhéri. Cattan.

La Géomancie est une sorte de divination qui se fait par les points, les lignes, les figures géométriques, & les nombres de l'arithmétique. Les regles en sont obscures, & l'explication ne peut pas en être amusante; on la fait tenir à l'Astrologie, & cette science ne devient ni plus claire, ni plus utile. Je n'en dirai pas davantage sur cette matiere, sinon qu'à l'imitation du Seigneur Cataneo, Jean de la Taille de Bondaroi, Gentilhomme de Beauce, dont j'ai parlé dans un de mes précédens Volumes à titre de Poëte, a voulu faire aussi un Livre de *la Géomancie*. Il a fait graver son portrait à la tête & à la fin. Il paroît que ce M. de la Taille étoit assez grand & bien fait, mais laid; c'est tout ce que j'ai compris à son Livre. Dans les siecles suivans, nous avons eu Jean de la Taille.

Digitized by Google

quelques autres Ouvrages François sur cette matiere, & dès le précédent il y en a eu en Latin.

Le Pere Crespet.

En 1590, un Céleſtin de Paris, nommé le Pere Creſpet, a fait imprimer un Ouvrage ſur la haine réciproque de l'Homme & des Diables, dans lequel il prétend expliquer tous les ſecrets de la ſorcellerie, pour engager, dit-il, les bonnes gens à s'en garantir. Il contient en tout vingt-ſix Diſcours ou Chapitres, dont le fonds & les raiſonnemens ſont miſérables, mais dans leſquels on trouve des traits ſi ridicules, ſi extravagans, & même ſi bêtes, qu'ils méritent que j'en rapporte quelques-uns, pour donner une idée de ce que l'on faiſoit imprimer à Paris au ſeizieme ſiecle avec privilége.

Le Pere Creſpet, non content de prouver par quelques traits de l'Ecriture Sainte qu'il y a des Sorciers, en emprunte encore de l'Hiſtoire Grecque & Fabuleuſe. Oreſte, dit-il, fut poſſédé du malin Eſprit, pour avoir tué ſa mere; il fut obligé d'aller ſe faire exorciſer dans la Tauride par la Prêtreſſe de Diane, qui ſe trouva être Iphigénie ſa ſœur.

Jamais il n'y a eu tant de poſſédés en France que dans le ſeizieme ſiecle. Le Pere Creſpet s'étoit chargé du ſoin d'en

Digitized by Google

exorciser quelques-uns. Un jour s'étant avisé de demander aux Diables pourquoi ils étoient alors en si grand nombre dans ce Royaume ? » Nous sommes, lui répondirent-ils, des Démons échappés des deux Indes. Les prédications de François Xavier en Asie, & celles de plusieurs autres Missionnaires en Amérique, ayant opéré beaucoup de conversions, nous ont forcés à quitter ce pays-là, &, n'ayant plus d'asile, nous nous sommes réfugiés dans ce pays-ci, où tout le monde est Chrétien à la vérité, mais où la plupart des gens ont une assez mauvaise conduite, pour que leurs corps nous paroissent des logemens convenables pour nous «.

Il est fort ordinaire de trouver dans les Ouvrages écrits au seizieme siecle, des choses auxquelles on ne s'attend pas, & qui sont tout-à-fait étrangeres à l'objet de l'Ouvrage même. Ainsi je lis dans l'Ouvrage du Pere Crespet, que l'on voyoit encore de son temps, dans le Château de Joinville en Champagne, des monumens d'un Ordre de Chevalerie, qui y fut établi sous le titre des Chevaliers de la Rose blanche. Je n'ai jamais vu ce trait-là nulle part ; au reste Crespet ne dit point par qui cet Ordre a été fondé, ni combien de temps il a duré.

Digitized by Google

Je ne veux pas pousser plus loin mes recherches dans le Livre du Pere Crespet ; on y voit une infinité de contes plus extraordinaires les uns que les autres ; des femmes qui se transforment en chats, & qu'on ne reconnoît qu'après les avoir assommées, &c. L'Auteur déclame vivement contre les Bateleurs, Charlatans, faiseurs de tours de passe-passe, & même contre les Danseurs & les Comédiens, disant qu'il sait bien que tous ces gens-là ne sont pas Sorciers, mais qu'il suffit qu'ils imitent les prestiges du Diable, pour qu'ils soient excommuniés & damnés.

Lambert Daneau.

Lambert Daneau, qui naquit à Orléans en 1530, & qui mourut en 1596, Ministre Calviniste, à Ortés en Béarn, & dont j'ai déjà eu occasion de parler dans un de mes précédens Volumes, a fait un Dialogue contre les Sorciers, dans lequel il commence par établir qu'il y en a, s'appuyant des plus grandes autorités : ensuite il les blâme, les combat avec d'autant plus de vivacité, que les Calvinistes d'alors, se moquant des exorcismes Catholiques, & ne voulant pas convenir que les possédés pussent être délivrés par la vertu des Reliques, pouvoient être soupçonnés de ne pas croire à la sorcellerie, ni

aux possessions. Il paroît que Daneau y croyoit fermement, quoiqu'il convienne que S. Jérôme en ait douté. Mais S. Augustin le rassure; car ce S. Pere dit précisément dans son Livre de la Cité de Dieu, que le Diable a le pouvoir de changer les hommes en loups-garoux, & il nomme deux anciens de son Eglise d'Hippone, à qui cet étrange malheur est arrivé. Il combat l'erreur de ceux qui croient que ce n'est que par l'effet de quelques vapeurs mélancoliques, ou par des aliénations d'esprit, que les gens pensent qu'ils sont ensorcelés. Pour prouver qu'il existe des Sorciers, Daneau rapporte les pieces d'un procès, où il est apparent qu'il a assisté, & dans l'instruction duquel deux Sorcieres furent convaincues, par leur propre témoignage, d'avoir assisté au Sabbat, de s'y être rendues par les airs, montées sur un bâton, & d'avoir reçues du Diable même les marques de leur association à lui. Daneau se tait sur le lieu où se passa cette affreuse scene: il ne dit pas si ces malheureuses furent brûlées; mais il déclare qu'on ne peut trop faire de ces terribles exemples, pour épouvanter les coupables. Enfin, notre Auteur blâme infiniment tous ceux qui, pour obtenir la

guérison de leurs maladies, ou pour retrouver des choses perdues, ont recours aux Sorciers : il pense qu'ils commettent un péché très-grave, dont ils doivent demander pardon à Dieu. En général, la morale de ce Ministre Calviniste étoit très-févere. J'ai déjà parlé ailleurs de son Traité contre les danses & la parure des femmes ; il en a fait un autre contre le jeu, qui est imprimé à la suite de la derniere édition (1579) de son Traité contre les Sorciers. Une des grandes raisons qu'il allégue contre le jeu des dés, c'est que c'est avec des dés, que lors de la Passion, on a joué la robe de Notre-Seigneur.

Grévin & Jean Wier. Jacques Grévin, dont j'ai parlé assez longuement, comme Poëte, qui étoit Médecin de Marguerite de France, Duchesse de Savoie, & mourut à Turin en 1570, n'ayant que trente ans, a publié (indépendamment d'autres Livres de Médecine dont je parlerai) une Traduction d'un fameux Ouvrage sur la Démonomanie, dont l'Auteur est Jean Wier, Médecin du Duc de Cleves, & Disciple du célebre Henri Corneille Agrippa. Wier, n'est mort qu'en 1580, âgé de soixante-treize ans : son Ouvrage avoit paru pour la premiere fois en cinq Livres, en 1564,

& c'est sur cette premiere édition que Grévin l'a traduit ; mais l'Auteur original en ayant publié depuis des éditions plus amples, quelqu'un a revu la premiere Traduction en 1579, & y a ajouté les augmentations qui se trouvoient dans les dernieres éditions Latines, à l'exception cependant de deux morceaux fort étranges, qui ne se trouvent encore qu'en Latin : l'un est intitulé *Pseudo Monarchia*, ou fausse Monarchie du Diable, & contient le Catalogue & les noms de soixante-dix Princes des Diables, préposés à tout le mal qui se peut faire dans toutes les parties de la terre, & de 7459926 Diables subalternes, qui sont comme les Officiers servant dans l'armée, dont les soixante-dix autres sont les Généraux. Wier prétendoit avoir trouvé cette liste dans les papiers de son Maître Arippa, qui la tenoit, disoit-il, de l'Abbé Tritheme. Le second morceau, qui n'est point traduit, est intitulé *Secretum Secretorum*, ou *Citatio Spirituum* ; c'est une forme d'invocation impie, car les paroles de l'Ecriture Sainte, & les prieres de l'Eglise y sont employées dans l'intention de faire paroître le Diable. J'ai déjà dit que Bodin avoit accusé Wier d'avoir demandé de l'indulgence pour les

Sorciers, sous prétexte que c'étoient de pauvres gens abusés malgré eux, mais dans l'intention de les faire tolérer dans le monde, & de leur obtenir la permission d'exercer leur profession : c'est ce que l'on peut effectivement conclure de tout ce que Wier a rassemblé sur cette matiere dans ce recueil, certainement le plus complet qui ait été compilé dans ce genre. L'Auteur avoit d'ailleurs de la réputation, comme Médecin ; il a écrit en Langue Latine des Livres de Médecine, dont les gens du métier font quelque cas. Avant que de citer quelques-uns des Histoires les plus curieuses de son Livre, disons qu'à la fin de la derniere édition de la Traduction de Grévin, on a joint deux Dialogues sur les Sorciers, traduits du Latin de Thomas Erastus, Médecin, né à Baden en Suisse, & mort à Basle en 1581, dont il y a plusieurs Livres singuliers d'Alchimie, d'Astrologie & de Médecine. Nous allons joindre ce que ces Dialogues contiennent de curieux, à ce que nous tirerons de l'Ouvrage de Wier. Il faut remarquer que Wier & Erastus étoient tous deux Protestans, qu'ils se moquent également des miracles & des exorcismes des Catholiques, mais qu'ils sont persuadés

Digitized by Google

qu'il y a des Sorciers : ainsi ils ne différent point de sentiment avec Daneau.

Wier, dans son premier Livre, nous apprend qu'un Enchanteur, qu'il ne nomme pas, ayant offert à l'Empereur Maximilien, aïeul & prédécesseur de Charles-Quint, de lui faire voir les ombres de tels anciens Héros qu'il voudroit indiquer, le Monarque nomma Achilles, Hector & David. Maximilien s'enferma avec le Sorcier dans une chambre obscure, au fond de laquelle étoit préparé un tableau magique. Après quelques conjurations, on vit paroître Achille & Hector, habillés dans le vrai costume de leur temps, Achille conservoit cet air fier & fougueux qu'Homere lui attribue, & Hector avoit la contenance noble & imposante qui annonçoit son caractere. Les deux Héros ne s'apperçurent pas sans colere ; & ils étoient près d'en venir aux mains, lorsque le Magicien leur ordonna de se retirer. Ils obéirent en faisant une profonde révérence à Maximilien. Ensuite David parut avec tous les ornemens affectés aux Rois des Juifs ; mais celui-ci ne fit point de révérence à l'Empereur, qui s'en offensa, & en demanda la raison à l'Enchanteur. » Croyez-vous, dit très-» distinctement David, que je doive des

» respects à un Empereur des Romains
» Chrétien, moi de qui Jésus-Christ a bien
» voulu descendre, & qui suis Prophete
» & Patriarche «? Après cela, le prestige
s'évanouit, & Maximilien resta émerveillé.

Wier conte différentes Histoires d'Esprits folets, entre lesquelles nous choisirons la plus plaisante, qu'il dit avoir tirée de la Steganographie de Trithême, Bénédictin, grand Alchimiste & savant Magicien. Ce conte se trouve en effet dans cet Ouvrage, que je possede en Latin. Un Comte de Lickque, nommé Burchard, avoit un Esprit familier qui s'étoit attaché à lui; on l'appeloit Hedekin. Le Comte de Weissembourg attaqua le Comte de Lickque, le vainquit, & le tua. Hedekin, privé de son Maître, alla trouver l'Evêque d'Hildesheim pendant la nuit, le réveilla, & lui dit : » Sus, tête chauve; voici une
» belle occasion qu'il faut que tu saisisses.
» Le Comte de Lickque vient d'être assas-
» siné par le Comte de Weissembourg; ce-
» lui-ci sera mis au ban de l'Empire; il
» faut que tu t'empares de ses Etats, ils te
» resteront «. L'Evêque profita de l'avis, & joignit ce petit Comté aux autres domaines de son Evêché. Par reconnoissance, il consentit qu'Hedekin demeurât à son

service, & le Lutin se soumit modestement à ne se mêler d'autres détails que de ceux de la cuisine. Il s'appliqua à se faire bien venir des Cuisiniers, en leur fournissant tout le gibier, les légumes & les épices dont ils pouvoient avoir besoin : mais, malheureusement pour les Cuisiniers, ils s'accoutumerent à traiter un peu trop cavaliérement le petit Farfadet. Un d'eux lui dit des injures à l'occasion de son service ; Hedekin s'en plaignit au Maître Queux, qui ne lui rendit pas justice. Le Lutin irrité veut se venger lui-même ; aussi-tôt il prend le Marmiton, & le jette dans une chaudiere d'eau bouillante. Un autre s'indigne de ce procédé ; il le traite de la même façon, & force les autres à fuir. Du service de la cuisine il passa à celui de l'écurie, & se trouva sous les ordres d'un Ecuyer qui avoit une jolie femme, dont il avoit lieu de soupçonner la fidélité. Le Farfadet fut chargé d'éclairer sa conduite pendant un voyage que le mari fit avec l'Evêque ; & le premier amant qui s'avisa de courtiser la jeune coquette, au moment qu'il avoit tout lieu d'espérer de devenir heureux, reçut tant de coups, qu'il fut obligé de renoncer à ses espérances ; & que, battu & honteux, il fut cause que

d'autres n'oserent s'exposer aux mêmes disgraces. Au retour de l'Evêque, le Lutin rendit compte à l'Ecuyer de ce qui s'étoit passé en son absence, & lui dit : » Tranquillisez-vous ; vous n'avez rien éprouvé » d'absolument contraire à votre honneur, » quoique vous l'ayez nombre de fois » échappé belle ; mais je renonce au pénible emploi de veiller sur votre femme ; » j'aimerois mieux conduire pendant un » an vingt Marmitons, que de garder une » heure une Coquette «. Hedekin resta chez l'Evêque d'Hildesheim, jusqu'à ce qu'on fit un scrupule à ce Prélat d'avoir un Diable à son service. Alors l'Evêque l'exorcisa, & Hedekin disparut.

Wier dit que c'est en Allemagne que les Fées ont été premiérement connues. Il prétend qu'elles s'assembloient dans la forêt Hercynie, depuis appelée forêt des Ardennes & forêt noire. Elles y tenoient leurs assemblées, & l'on y fait encore mention d'elles sous le nom de *Femmes blanches*.

Il convient avec les anciens Auteurs, que Zoroastre est l'inventeur de la Magie : mais quel étoit ce Zoroastre ? Quelques-uns prétendent que c'est le même que Mesraïm, fils de Cham, fils de Noé. Ce

Digitized by Google

qui paroît certain, c'est que c'est de Mesraïm que sont descendus les Egyptiens, les Babyloniens & les Perses. Pline dit que Zoroastre étoit fils d'Oromaze. Il avoit un frere nommé Arimane, qui étoit son ennemi, de qui l'on fait descendre les mauvais Génies, comme on fait descendre les bons d'Oromaze.

Zabulon, l'un des fils de Jacob, & Chef d'une des tribus d'Israël, est le premier Magicien des Juifs, du moins c'est dans sa tribu que se sont, dit-on, conservés les Livres de magie que l'on attribue à Adam, à Enoch, à Abraham & à Daniel. Les Juifs cabalistes les montrent encore.

Parmi les Magiciens modernes, Wier compte le Moine Roger Baçon, connu par plusieurs inventions subtiles & intéressantes dont j'ai parlé; le fameux Agrippa, l'Abbé Tritheme; Pierre d'Abano, Arnaud de Villeneuve, un Philosophe Espagnol nommé Picatrix, qui étoit attaché à Alphonse le Grand, Roi de Castille, pour qui il composa des Livres de magie dont j'ai la traduction manuscrite; enfin Jean Reuchlin, dit Capnion, Allemand, le plus savant homme de son temps. On croyoit alors qu'on ne pouvoit pas l'être

Digitized by Google

sans s'adonner à la magie ; aussi Reuchlin composa-t-il le Livre *de Verbo mirifico*, qu'on ne peut ni avoir fait ni entendre sans s'être donné au Diable ; aussi Reuchlin s'y donna-t-il : mais, dit Wier, ce fut à bonne intention, pour pénétrer ses secrets & le dompter.

Wier ne peut s'empêcher de raconter l'Histoire de Luther ainsi que les Catholiques la racontent en Allemagne : mais comme il étoit Luthérien, il prétend que c'est à tort que l'on a répandu le bruit, que cet Héréfiarque étoit fils d'un Démon qui étoit venu en Saxe sous la figure d'un homme très-laid, mais d'ailleurs grand, fort, ayant de l'esprit & de l'effronterie. Il se faisoit passer pour un Marchand Lapidaire fort riche : il séduisit la fille d'un Bourgeois de Vittemberg, l'engrossa, & la fit ensuite épouser à un autre Bourgeois, nommé Luther. Au bout de quelques mois, la Demoiselle Maîtresse du Diable mit au monde un enfant qui ressembloit à son vrai pere, & qu'on nomma Martin Luther : c'est le Patriarche des Luthériens.

Wier rapporte à cette occasion, d'après Vincent de Beauvais & plusieurs autres Auteurs, le Conte de la naissance de Merlin, & l'Histoire du Chevalier au cygne,

Digitized by Google

J'ai assez parlé de ces fables dans mes précédens volumes.

Cependant, dans ses derniers Livres, Wier paroît avoir à cœur d'excuser ceux que l'on condamne comme Sorciers, d'intéresser en leur faveur, & d'engager les Juges à les traiter plus humainement. Pour cet effet, il arrange la plupart des Histoires qu'il raconte, de façon à faire passer ceux que l'on a punis comme coupables de sorcellerie, pour n'avoir été que des foux, des maniaques, des vaporeux, ou tout au plus des gens séduits par le Démon, mais nullement des Maîtres en l'Art de Magie. Il raconte l'Histoire d'une jeune fille du pays de Brunswick, qui avoit avalé un couteau qui devoit lui donner la mort, mais qui cependant sortit heureusement par son côté, sans lui causer d'autre mal que celui que l'on souffre quand un abcès perce. Wier, qui étoit Médecin, donne une explication physique & anatomique de ce phénomene, qu'il prétend être naturel. Il cite à cette occasion un autre exemple d'une femme qui pissa des cheveux qu'elle avoit avalés; & celui plus étrange d'un Chirurgien qui avoit cassé le bout de sa lancette dans le bras d'un homme qu'il saignoit: quelque temps après,

Digitized by Google

çette pointe, qui avoit coulé dans les veines du malade, ſortit par un abcès qui ſe forma au deſſous de ſon oreille. Ce dernier exemple peut ſervir à prouver la circulation du ſang, qui n'étoit pourtant pas encore connue du temps du Médecin Wier.

Pour prouver combien la force de l'imagination peut abuſer les gens qui ſe croient enſorcelés, Wier raconte l'Hiſtoire d'un nommé Preſtance, qui croyoit qu'un Enchanteur de ſes ennemis, le transformoit toutes les nuits en cheval de poſte. Dans cette perſuaſion, on le voyoit pendant ſon ſommeil s'agiter, ſe tourmenter, ſouffler, ſans pourtant ſortir de ſon lit; & après ſept ou huit heures de ce pénible exercice ſédentaire, il ſe réveilloit en diſant que l'Enchanteur venoit de lui rendre la figure humaine, mais qu'il étoit excédé de toutes les courſes qu'on lui avoit fait faire pendant la nuit, en l'accablant de coups de fouet.

A la ſuite de cette ridicule anecdote, j'ai vu avec étonnement que c'étoit dans le Livre de Jean Wier, que la Fontaine avoit puiſé ſon Conte de la Jument du compere Pierre. J'ai trouvé cette hiſtoriette toute entiere en proſe dans cet Ouvrage-ci. Enfin,

Digitized by Google

Enfin, dans son dernier Livre, Wier se moque des Exorcismes Catholiques, & des Oraisons que l'on emploie pour se garantir des enchantemens. Ce Médecin hérétique prétend que les Sorciers le rendent bien aux Prêtres, puisqu'ils emploient dans leurs conjurations les Prieres de l'Eglise : ensuite il raconte la fable du Pape Sylvestre II, que l'on prétend s'être donné au Diable, & parle des Grimoires attribués aux Papes Léon & Honorius.

Le Médecin Erastus soutient bien mieux encore que Wier, que la plupart des gens que l'on croit Sorciers ou ensorcelés, ne sont que maniaques : il sait par expérience, que souvent on n'a à guérir que leur imagination ; il cite en preuve ce qui lui arriva avec un Gentilhomme Suisse nouvellement marié, qui s'obstinoit à croire qu'on lui avoit noué l'aiguillette. Erastus, voyant qu'il avoit l'imagination frappée, lui dit qu'il avoit trouvé dans un vieux Livre un moyen efficace pour lever un sort si terrible ; qu'il n'avoit qu'à se frotter avec un onguent qu'il lui dit être composé d'œufs de corbeaux & d'huile de navette ; il lui expliqua en Grec & en Latin, que le Gentilhomme n'entendoit pas, quelle étoit l'efficacité Thomas Erastus.

Digitized by Google

d'un pareil remede. Le bon Suisse consentit à l'éprouver : dès la premiere onction, il se trouva mieux, & à la troisieme il fut radicalement guéri.

Au reste, suivant Erastus, les ensorcellemens sont rares, mais possibles. Il y a, dit-il, une des loix des douze Tables, loix si respectées des Romains, & qu'ils avoient envoyé chercher jusqu'au fond de la Grece, qui défend l'usage de la sorcellerie ; il y a pareillement dans le Code de Justinien une loi, qui condamne au dernier supplice les Enchanteurs & Enchanteresses, les Sorciers & les Sorcieres.

Grimoires. Ce qu'on appelle *Grimoire*, est un recueil des cérémonies & des conjurations propres à évoquer les Esprits aériens ou infernaux. C'est proprement le rituel & le Bréviaire des Magiciens. De pareils Livres ne sont pas faits pour être imprimés & traduits en François ; aussi n'y a-t-il aucun Grimoire qui ait été imprimé dans notre Langue au seizieme siecle : mais le hasard m'a procuré plus de vingt manuscrits de ces recueils singuliers, extravagans & même abominables, traduits d'un style & d'une écriture du seizieme siecle ; de bons renseignemens me font croire que ceux que je possede ont été copiés & traduits pour la Reine Mar-

Digitized by Google

guerite de Valois, premiere femme de Henri IV, qui tenoit de sa mere, la Reine Catherine de Médicis, le goût de la Magie, de l'Astrologie, & de la Divination. Je ne les ai placés dans ma Bibliotheque, que comme on fait dans un Cabinet d'Histoire Naturelle, des monstres empaillés ou renfermés dans des bouteilles, ou bien sur des cheminées, des Magots de la Chine & des Indes, quelque hideux qu'ils soient. Cependant, puisque je les ai sous les yeux, je vais dire deux mots de chacun.

Le Dictionnaire Etymologique ne donne d'autre origine au mot Grimoire, que le mot Italien *Rimario*, comme qui diroit Recueil de vers. Cette étymologie me paroît bien mince pour une si terrible espece de Livres; il est vrai que les Anciens étoient persuadés que les grandes merveilles magiques s'opéroient par les vers; & c'est de là qu'elles ont été appelées enchantemens, parce qu'on y employoit la poésie & le chant.

Quoi qu'il en soit, les Grimoires que je possede viennent de différentes sources, & sont de différens Auteurs. Le premier est intitulé *de la Sacrée Magie* » que Dieu » donna à Abraham, Moïse, Aaron, Da-

» vid, Salomon, & autres Prophetes ; » Ouvrage laissé par Abraham à Lameth » son fils, traduit de l'Hébreu en 1458 «. Je ne garantirai pas plus l'antiquité de ce Livre, que les secrets qu'il contient. J'ai quatre exemplaires des *Grandes Clavicules* attribuées à Salomon : un des quatre est de la plus grande beauté ; il commence par une Préface adressée par Salomon à son fils Roboam. Le Copiste de cet exemplaire assure qu'il l'a traduit directement de l'Hébreu : celui du second manuscrit convient qu'il ne l'a traduit que de l'Italien d'un Juif de Mantoue, nommé Abraham de Colorno. L'Ouvrage entier, attribué au Grand Roi Salomon, a été extrait par deux Juifs, dont l'un s'appeloit Rabbi Salomon, cabaliste fameux, & l'autre Armadel, qui n'est pas moins illustre. J'ai ces deux extraits, dont on dit que le premier a été composé en 1228.

Après les Grimoires mis faussement sous le nom des Patriarches, j'en ai deux attribués aussi mal à propos à des Papes ; l'un est intitulé *Enkiridion du Pape Léon* ; c'est un recueil de Prieres de l'Eglise, la plupart retournées ou appliquées d'une façon fort indécente à toutes sortes d'opérations magiques. Le Pape, sous le nom duquel

Digitized by Google

on a osé mettre cet affreux recueil, est Léon III, qui vivoit du temps de Charlemagne, & que cet Empereur maintint sur le trône Pontifical. On a supposé qu'en conséquence ce Pape lui communiqua des secrets merveilleux, pour opérer toutes sortes de prodiges, & se préserver de tous maux : c'est-là l'*Enkiridion*. Il a été imprimé en Latin en 1525, & en François en 1557 : j'ai ces éditions ; mais on trouve de plus dans mon manuscrit la clef de ce recueil, ce qui y ajoute beaucoup de prix. Le second Pape, auquel on a fait le tort de lui attribuer un Grimoire, est le Pape Honorius, surnommé le Grand. Mon manuscrit est précédé d'une Préface, dans laquelle on dit que ce Pape fit venir des Sorciers de toutes les parties du monde ; le plus habile s'appeloit Jérôme Adam, & ce fut celui-là qui fut l'Auteur de ce Grimoire, qui a été imprimé comme celui de Léon III, mais seulement au dix-septieme siecle, d'après un manuscrit conservé, dit-on, au Vatican. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le Pape, prétendu Auteur de ce Grimoire, est Honorius III, qui vivoit au commencement du treizieme siecle ; ce fut lui qui confirma l'Ordre de S. Dominique, qui établit l'Inquisition,

Digitized by Google

qui prêcha la Croisade contre les Albigeois : bien plus, il fulmina une Bulle terrible contre les Sorciers & les Enchanteurs. Le Grimoire qu'on lui attribue est fort court ; mais il est joint dans le même Volume avec plusieurs autres, d'un grand mérite dans leur genre. En voici les titres : *Elémens de Magie* » pour » la conjuration des Anges « ; autre » pour » faire apparoître les Esprits infernaux ; » Magie militaire du vieux Capitaine Sor- » cier, ou secrets par lesquels on charme » les balles & les épées, & l'on ne peut » jamais être blessé à la guerre : maniere » de faire des talismans & anneaux const- » tellés : Traité des Esprits célestes & ter- » restres, avec la maniere de faire les opé- » rations des sept Planetes «.

Les autres Grimoires ont pour Auteur un nommé Tosgrec, & le fameux Rabbin Juif Armadel, qui a été un des Traducteurs des Clavicules de Salomon. A la fin d'un des Grimoires de ce dernier, on lit une opération pour conjurer l'Esprit du lieu où l'on se trouve, & l'on assure que c'est un des plus beaux procédés de la Magie. L'évocation des soixante-douze Esprits doit être aussi très-belle ; mais elle est très-difficile à faire, car il faut

Digitized by Google

s'en occuper pendant soixante-douze semaines. Le Grimoire, intitulé *Zekerboni*, a pour Auteur Pierre Mora, Juif Hongrois, qui vivoit à Belgrade au 11eme siecle. Il le disputoit en science au Savant Picatrix, Magicien Espagnol, mais Arabe d'origine. Ce Docteur eut pour Alphonse, dit le Grand, Roi de Castille, la complaisance de réduire en un seul Traité toute la science que l'on enseignoit dans la fameuse Ecole de Tolede, où les Mahométans & les Juifs professoient ouvertement la Magie. Ce corps de Doctrine fut composé au milieu du douzieme siecle. L'on sait qu'Alphonse étoit un Prince très-savant, auquel nous sommes redevables de Tables Astronomiques, qui ont été appelées de son nom Tables Alphonsines; qu'il fit faire nombre de Traductions de la Bible & de divers Auteurs Latins, & de quelques Auteurs Grecs, déjà traduits en Arabe, tels qu'Aristote, &c. On connoît aussi le trait de ce Roi, qui disoit que si Dieu l'avoit appelé à son Conseil, lors de la création, il lui auroit fait réformer bien des choses. Il n'est pas étonnant qu'un Prince, qui avoit autant de goût pour les Sciences, ait poussé la curiosité jusqu'à vouloir pénétrer dans les secrets

Digitized by Google

illusoires de la Magie, afin de ne rien ignorer de ce qu'on croyoit pouvoir apprendre de son temps.

Ce n'est pas sans surprise que j'ai vu à la tête d'un de mes Grimoires manuscrits, le nom de Blaise de Vigenere, avec l'épithete de grand Magicien. Cet Auteur du seizieme siecle, mort en 1596, âgé de soixante-quatorze ans, ne s'est peut-être jamais douté qu'on feroit de lui un Sorcier. C'étoit un très-bon homme, qui a fait un grand nombre de Traductions fort mal écrites, mais fidelles; entre autres, les Lamentations de Jérémie en vers François. Il est vrai qu'il a fait un Traité des chiffres, & un autre de l'eau & du sel, dans lesquels il a donné de grandes preuves de crédulité; mais il n'étoit, ni assez fou, ni assez bête pour croire au Grimoire.

Lavater. Louis Lavater, Ministre Zuinglien à Zurich, est Auteur d'un Ouvrage qu'il écrivit d'abord en Allemand, & qui fut presque aussi-tôt traduit en Latin & en François: il a été imprimé en 1571, & il y en a eu depuis plusieurs éditions. Il est intitulé: *Des apparitions des Esprits, Fantômes, prodiges, & accidens merveilleux.*

Digitized by Google

Le systême de l'Auteur est conforme à sa créance. Etant ennemi des Catholiques, il s'attache à prouver que les Prêtres & les Moines de cette Religion ont souvent attrapé le peuple par de faux prodiges, de faux miracles, de faux exorcismes : niant le Purgatoire & la priere pour les morts, il ne veut pas croire aux revenans; mais d'ailleurs, conformément à l'Ecriture-Sainte, il croit aux apparitions des Esprits, & aux possessions, & il donne des regles sur la façon dont un bon Chrétien doit se conduire quand il a le malheur d'être tourmenté par les Diables. Toute cette doctrine n'a rien de neuf, ni d'intéressant ; d'ailleurs j'ai cru d'abord que ce Livre contenoit quelques Histoires & Anecdotes, mais je n'en ai trouvé aucune qui méritât d'être présentée à mes Lecteurs.

Un Auteur Catholique, d'une immense érudition, & d'une aussi grande singularité, nous offrira une récolte plus abondante dans son Livre, intitulé *Histoire des Spectres, visions, & apparitions des Esprits, Anges, Démons, & Ames se montrant visiblement aux hommes.* Cet Auteur est Pierre le Loyer, dont j'ai parlé dans un de mes précédens Volumes, Le Loyer.

Digitized by Google

à titre de Poëte. J'en parlerai encore à l'Histoire, car il a fait dans ce genre un autre Ouvrage très-singulier. Quant à celui-ci, il ne prouve guere que l'immense lecture de l'Auteur : c'est un ramassis assez indigeste, composant un gros Volume *in*-4°. de mille pages, divisé en huit Livres. Cet Auteur-ci croit aux revenans, aux miracles, & aux exorcismes Catholiques, & il réfute à cet égard Lavater, & confirme une infinité d'histoires dont celui-ci doute.

Pour varier un peu les Contes d'Esprits, de Spectres, &c...... ceux que je vais raconter d'après le Loyer, ne seront que des procès occasionnés par des visions vraies ou prétendues, & dont l'Auteur de l'Histoire des Spectres, qui avoit été Avocat & est mort Magistrat, avoit eu parfaite connoissance.

En 1580, un jeune homme de Laval-au-Maine devint amoureux d'une de ses Concitoyennes; apparemment qu'il étoit assuré que ses dispositions ne lui étoient pas favorables, car il crut ne pouvoir réussir à la séduire qu'en employant l'art magique. Il s'adressa à un homme qui avoit dans le pays la réputation d'être Sorcier. Celui-ci promit de composer une

Digitized by Google

poudre, dont une petite dose, envelop- pée dans un rouleau de parchemin vierge, pour peu qu'elle touchât à la personne aimée, devoit la forcer à se jeter entre les bras de son Amant. Le jeune homme, à qui, je crois, nous ne ferons pas grand tort en le croyant un sot, enchanté de posséder un si beau secret, qu'il paya sans doute bien cher, court au devant de sa Belle, &, l'ayant rencontrée dans la rue, lui lance dans le sein le petit rou- leau de parchemin, qu'il croit une fleche de l'amour. La pauvre fille se trouble & s'évanouit, en s'écriant qu'on l'a in- sultée, & qu'on a voulu l'ensorceler. L'amoureux est reconnu pour coupable, & les voisins & les passans vont déposer chez le Juge, à qui les parens de la fille portent leurs plaintes. Cependant celle-ci tombe sérieusement malade; on craint pour ses jours; l'indignation publique augmente contre le crédule Amant; le Juge le décrete, & ordonne que son procès lui sera fait à l'extraordinaire par récolement & confrontation. L'affaire pouvoit aller si grand train, que l'on conseilla à l'accusé d'appeler de ce régle- ment de procédure au Parlement, ce qu'il fit. La cause fut plaidée à la Chambre

Digitized by Google

de la Tournelle, à laquelle préſidoit le ſage Pibrac, Auteur des Quatrains. M. le Loyer nous a conſervé les plaidoyers des deux Avocats de l'Appelant & de l'Intimée. Ces deux belles piecés ſont des chef-d'œuvres de ridicules & de platitudes, quoique l'érudition y ſoit prodiguée, qu'il y ait preſque un tiers du diſcours en Grec, autant en Latin, & le reſte ſeulement en François. Tout ce que les anciens Auteurs ont dit ſur les Sorciers, ſur les philtres, ſur l'amour & l'étourderie des jeunes gens, eſt accumulé dans ces plaidoyers toujours mal à propos. L'Avocat du jeune homme conclut que puiſque ce qu'il a jeté n'eſt point un vrai philtre, ce qu'il a fait ne doit être regardé que comme une poliſſonnerie. On lui répond que ce qu'il a jeté eſt un vrai philtre, ou du moins une poudre venimeuſe, puiſque la fille en eſt très-malade. Le Parlement confirma la Sentence du Juge de Laval, & eut bien raiſon de ne pas ſe contenter de l'excuſe du jeune homme; car, quoiqu'il fût certain qu'il n'avoit pas donné un vrai philtre, il paroît auſſi qu'il avoit eu intention d'en donner un; dès lors il étoit coupable; & ſi la Demoiſelle

Digitized by Google

n'étoit malade que de peur ou de chagrin, ce n'étoit pas la faute du Monsieur si elle n'étoit pas ensorcelée ; on doit être puni pour un faux ensorcellement, comme pour un assassinat manqué, dès que l'intention est certaine.

Le Parlement jugea dans le même temps, qu'on pouvoit résilier un bail, parce qu'il revenoit des Esprits dans une maison. Les Plaidoyers des deux Avocats, dont l'un étoit le savant René Chopin, étalerent très-inutilement beaucoup d'érudition au sujet des Esprits : le Demandeur dit qu'il pouvoit en revenir dans la maison en question ; le Défenseur, que cela ne se pouvoit pas ; mais ils ne prouverent rien ni l'un ni l'autre ; cependant le bail fut cassé.

L'illustre Barnabé Brisson, avant que d'être Président, & même Avocat-Général, n'étant encore que simple Avocat, plaida une cause pour le Bailli de Coulomiers, qui accusoit les cousins de sa femme, de l'avoir assassinée à Paris, elle & ses enfans. Il n'y avoit que des preuves très-légeres contre ces prétendus assassins ; mais le Bailli prétendoit que sa femme étoit revenue de l'autre monde, pour déclarer que c'étoient eux qui étoient cou-

Digitized by Google

pables. Brisson, qui apparemment étoit jeune alors, se chargea de faire valoir ce moyen, qui lui donna lieu d'étaler bien de l'érudition & de l'éloquence. Le Parlement n'y eut aucun égard, & jugea qu'un témoin revenu de l'autre monde pour accuser ses cousins, n'étoit point recevable, d'autant plus qu'il ne s'étoit point adressé aux Juges, mais seulement à une des Parties (son mari).

Un autre procès criminel, qui fut jugé à Rennes, ne se termina pas si doucement pour les accusés. Un Gentilhomme Breton, nommé M. de la Courtiniere, habitoit un Château auprès de Quimpercorentin; il avoit une femme méchante & rancuniere. Un jour qu'ils avoient eu différend ensemble, parce que la Dame avoit mal reçu quelques Gentilshommes du voisinage qu'il avoit voulu régaler chez lui, elle prit la résolution de l'assassiner, & se concerta avec un Valet & une Servante, à qui elle donna une somme d'argent. Le coup fut exécuté au milieu de la nuit, & le Gentilhomme, qui avoit le sommeil fort dur, fut tué sans jeter un seul cri; si bien que cet assassinat ne fit aucun bruit dans le Château. Les assassins porterent le corps

Digitized by Google

mort dans un cellier, l'enfouirent le mieux qu'ils purent dans la terre ou dans le sable, & le couvrirent d'une moitié de cochon salé, & de quelques tonneaux. La Dame fit ensuite, sur la disparution de son mari, des contes, qui furent écoutés. Elle dit que l'on étoit venu chercher pendant la nuit son mari, sous prétexte qu'on avoit besoin de lui dans un Château, distant de quelque lieues; qu'il s'étoit mis en route, & que probablement il avoit été assassiné dans la forêt qu'il falloit traverser pour y aller. On la crut, & le crime resta ignoré & impuni pendant quelque temps. Cependant son beau-frere, tuteur naturel de ses enfans, vint la voir, tant pour la consoler, que pour se mettre au fait des affaires; il fut très-bien reçu, & ce ne fut qu'au bout de quelques jours que ce Gentilhomme se promenant seul dans le jardin, apperçut ou crut appercevoir l'ombre de son frere qui lui faisoit signe d'avancer, & marchoit devant lui. Il la suivit, & la vit s'abîmer dans le cellier; on juge bien quel soupçon cette apparition fit naître. Le beau-frere prit le parti d'en parler à la veuve, & la vit pâlir, rougir & se troubler. Ses soupçons étant

Digitized by Google

augmentés, il courut chez le Juge de Quimpercorentin. Celui-ci, à sa réquisition, fait perquisition dans le cellier, & trouve le cadavre à demi pourri, cependant y reconnoît encore les traits de son visage. Aussi-tôt la veuve & tous les domestiques du Château sont arrêtés : chacun se défend de son mieux ; mais le Juge a bientôt distingué la naïveté & la franchise avec laquelle se défendent les innocens, de l'embarras qu'éprouvent les coupables. Le procès est instruit, la Dame est condamnée à avoir le cou coupé, & à être brûlée, & les Domestiques à avoir le poing coupé, à être pendus, & aussi brûlés. Le Parlement de Rennes confirma cette Sentence, & elle fut exécutée.

Quoi qu'en dise M. le Loyer, cet Arrêt ne prouve point que le Parlement de Rennes ait cru l'apparition du spectre. De quelque façon que le frere ait eu connoissance de l'assassinat, & du lieu où étoit le corps mort, le corps du délit étant établi, & les preuves acquises, on ne pouvoit juger autrement qu'on a fait. Le spectre est une machine & un ornement superflu de cette Histoire tragique.

Pierre de Lancre.

Vers 1600, un M. de Lancre, Con-

seiller

Digitized by Google

ſeiller au Parlement de Bordeaux, publia un Volume *in*-4°. ſous le titre de *Tableau de l'inconſtance des mauvais Anges & Démons, où il eſt amplement traité des Sorciers & de la Sorcellerie.* Ce Livre eſt d'autant plus curieux ſur cette matiere, que c'eſt l'Ouvrage d'un homme qui a fait le procès à un grand nombre de Sorciers. Mais je ne veux pas m'appeſantir ſur des détails auſſi peu agréables : je me contenterai de remarquer que l'Ouvrage, dont je viens de donner le titre, & dont il y a eu pluſieurs éditions, eſt principalement remarquable par une grande eſtampe du Sabbat avec toutes ſes circonſtances. Cette gravure, vraiment originale & ſinguliere, augmente ſi conſidérablement le prix du Livre, que les exemplaires où elle ſe trouve valent un louis, & que les autres ſe donnent pour un écu, quoique le Volume ſoit très-gros.

Pierre Maſſé, René Benoît, & le Pere Naudé, Minime.

En 1579, Pierre Maſſé, Avocat du Mans, publia un gros Ouvrage ſous le titre de *l'Impoſture & tromperie des Diables, Devins, Enchanteurs, Sorciers, Noueurs d'eſguillettes, Chevilleurs, Nécromanciens, Chiromanciens & autres, qui, par telle invocation diabolique, arts magiques & ſuperſtitions, abuſent le peuple.*

Digitized by Google

J'ai cet Ouvrage, joint à un autre, de René Benoist, Curé de S. Eustache, enseignant en bref les *causes des Maléfices, Sortiléges & enchanteries, tant des ligatures & nœuds d'esguillettes, pour empêcher l'action & exercice du mariage, qu'autres, & du remede qu'il faut avoir à l'encontre.* On trouve encore dans le même Volume, *Déclamation contre l'erreur exécrable des Maléficiers, Sorciers, Enchanteurs, Devins*, &c. par le Pere Naudé, Minime; & enfin, *la Déclaration des abus & des subtilités des faux Prophetes.* Je pourrois tirer beaucoup d'articles curieux de ces Ouvrages, mais je me bornerai à un très-petit nombre.

Massé s'éleve beaucoup contre ce qu'il appelle la Cléronomancie, c'est-à-dire la divination par le sort des Livres; celle qui avoit pour base des passages de l'Ecriture Sainte, ou des vers Grecs & Latins tirés au hasard, étoit autrefois fort à la mode; S. Augustin en parle, & Robert Gaguin, dans ses Annales, prétend qu'un Roi de France fut élu en conséquence d'une pareille divination : il se nommoit Mérovée, fils de Childeric I; mais un Concile d'Auxerre, dès le temps de la premiere race de nos Rois, défendit expres-

Digitized by Google

sément d'user de tous ces sorts pour prédire & deviner l'avenir.

Massé, pour prouver la force des fascinations & des sortiléges, raconte qu'il a lu dans un ancien Auteur Italien, qu'un Matelot ayant abordé sur les côtes de l'isle de Chypre, descendit à terre à dessein d'y faire quelques provisions. Il rencontra une vieille femme qui lui jetta un sort, pour quelque raison que le Narrateur n'explique pas. Par la vertu de cet enchantement, si le pauvre Matelot ne fut pas transformé en âne, au moins en eut-il l'apparence à tous les yeux; car, ayant voulu retourner à son bord, il en fut chassé comme un animal incommode, qu'on ne devoit pas laisser entrer dans le bâtiment; il essaya de se plaindre, & n'exprima sa douleur que par des braîllemens. Meurtri de coups, & forcé de céder à sa destinée, il se donna au premier Insulaire, qui, fort aise de cette trouvaille, l'employa à porter des sacs au moulin, & le nourrit de chardons & de foin. Un jour qu'il remplissoit sa pénible tâche, en passant devant une Chapelle où l'on disoit la Messe, le son d'une clochette lui apprit que le Prêtre en étoit à l'élévation de l'hostie: malgré son maî-

Digitized by Google

tre il entra dans l'Eglise, se prosterna à genoux, & au moment des paroles de la consécration, il reprit sa premiere forme, du moins l'illusion se dissipa, au grand étonnement de tous les spectateurs, qui crierent miracle; en effet, c'en étoit un. Il faut croire que le malheureux métamorphosé reconnut la vieille Sorciere, & qu'elle fut punie de son crime. Le même Auteur nous apprend les regles d'après lesquelles on peut juger des rencontres. Rien ne porte malheur comme la vue d'un lievre, ou le cri d'un chat-huant. En général, la rencontre de toutes choses blanches & agréables, & sur-tout celle des belles personnes, est signe de bonheur; au contraire, rencontrer des noires ou des figures laides, est signe de malheur.

Massé dit que, de son temps, la divination la plus à la mode en France étoit celle par les miroirs magiques; qu'on y voyoit ce qu'on vouloit; qu'on usoit aussi de bagues enchantées, dans lesquelles il y avoit des Esprits renfermés, & qu'en les approchant de son oreille, ils répondoient à toutes les questions qu'on vouloit leur faire; qu'on pouvoit aussi s'attacher de petits Esprits follets, que l'on appelle *Servans*, parce qu'ils exécutoient

Digitized by Google

toutes les volontés de ceux auxquels ils se devouoient. L'Historien Froissard, qui passa assez long-temps à la Cour du Comte de Foix, Gaston Phébus, dit que ce Seigneur avoit ainsi un Esprit familier à ses ordres. Ce Lutin avoit d'abord été attaché à un Prélat Romain, qu'il avoit quitté pour un Baron Gascon : celui-ci, qui étoit vassal du Comte de Foix, avoit consenti que son Follet passât au service de son Seigneur. Ce Farfadet étoit très-utile au Comte, car il l'employoit comme Courrier, & l'envoyoit dans tous les pays du monde savoir ce qui s'y passoit ; le Follet y voloit, & revenoit dans peu d'heures lui en rendre compte.

Massé croit que l'on peut *envouter* les gens, c'est-à-dire les tourmenter, & même les faire mourir, quoiqu'on soit fort loin d'eux, en perçant une figure de cire faite à leur ressemblance. Enguerand de Marigny fut accusé d'avoir voulu jouer ce mauvais tour au Roi Philippe le Bel : on prétend qu'il s'étoit associé pour cet effet avec un Sorcier, nommé Paviot. Maître Jean Gallery, fameux Magicien Manceau, avoit voulu en faire autant au Roi François I. On lit dans l'Historien Grec Zonare, qu'un Roi de Bulgarie, nommé

Digitized by Google

Simeon, eut la tête coupée ſans qu'il s'en doutât, au moment où des Magiciens, qui avoient conſpiré contre lui, la coupoient à une figure de cire qu'ils avoient faite à ſa reſſemblance, & dans cette intention. Les Courtiſans furent bien étonnés de voir tomber la tête de leur Roi, ſans qu'on lui eût touché.

Il y a des Magiciens Sagittaires qui dirigent leurs fleches où ils veulent, & contre qui ils veulent. Un de ceux-ci étant dans l'armée d'un Empereur qui aſſiégoit un Château près de Worms, dirigeoit ſi bien ſes traits, que tous ceux qu'il voyoit étoient auſſi-tôt percés, ſi bien que, quoique la garniſon fût nombreuſe, il n'en reſta pas un ſeul, & que le Château fut pris faute de défenſeurs. A ces Sorciers-là, il en faut oppoſer d'autres qui ſavent charmer les fleches & les balles, & les détourner.

C'eſt en Allemagne que Maſſé a entendu raconter comme une grande vérité, la Fable du chien & du renard, qui étoient tous deux Fées. Ils avoient l'un & l'autre le don de courir continuellement ſans ſe fatiguer; le renard échappoit toujours au chien, & le chien ne ceſſoit de le pourſuivre; ils courent en-

Digitized by Google

core tous les deux ſans ſe laſſer ni ſe prendre.

Les Mathématiques ſont une ſcience qui a paru autrefois très-ſuſpecte aux Chrétiens, parce qu'on a cru qu'elle conduiſoit à la Magie & à l'Aſtrologie. Cette étude a été défendue dans l'Egliſe, depuis le regne de l'Empereur Conſtantin juſqu'à celui de l'Empereur Frédéric II. S. Auguſtin dit que les Mathématiciens ſont des gens perdus & damnés.

Sous le Roi Philippe de Valois, il étoit défendu, ſous peine de la vie, de s'adonner à quelque eſpece de divination que ce fût : on condamnoit même à la mort les phyſionomiſtes, ceux qui prétendoient juger par les traits du viſage, de ce qui pouvoit arriver d'heureux ou de malheureux aux perſonnes ; au contraire, en Eſpagne toute eſpece de Magie étoit cultivée & en honneur. Ferdinand le Catholique fut le premier qui, après avoir conquis le Royaume de Grenade, & chaſſé les Maures d'Eſpagne, fit fermer les Ecoles de cette exécrable étude, dont l'Univerſité de Tolede avoit été pendant long-temps le centre. Les Juifs & les Arabes prenoient leurs degrés dans cette Univer-

Digitized by Google

sité, & se répandoient de là par tout le monde. On n'étoit point bon Magicien, si l'on n'avoit point étudié à Tolede.

Jean de Meun.

Jean de Meun, ce fameux Poëte, continuateur du Roman de la Rose au quatorzieme siecle, composa une roue de Fortune pour répondre à toutes les questions qu'on peut proposer. J'en ai un manuscrit, auquel j'avoue que je n'ai pu rien comprendre : il l'intitula *Dodechedron*. En 1577, on a imprimé un Livre sous le même titre de *Plaisant jeu du Dodechedron*. Quoique les caracteres en soient très-lisibles, & les réponses à chaque question en vers passables pour ce temps-là, je n'ai rien conçu au systême de cette divination-là, & je ne crois pas qu'il soit à propos de se fatiguer pour l'entendre.

Sextessence diallactique, par de Mons.

J'en dirai autant de la *Sextessence diallactique & potentielle, tirée par une nouvelle façon d'allambiquer, suivant les préceptes de la sainte Magie, & l'invocation des Démons, par M. de Mons, Conseiller au Présidial d'Amiens ; avec la façon de guarir les hémorragies, les plaies & les ulceres vénériens de la France*. J'ai cherché dans ce Livre tout ce qu'il annonce, je n'y ai rien trouvé ; je crois que c'est une mauvaise allégorie.

Digitized by Google

Pneumalogie du Pere Michaelis.

Un Dominicain de Marseille, nommé le Pere Michalis, a fait deux grands Ouvrages contre les Sorciers ; le premier est intitulé *Pneumalogie*, ou *Discours des Esprits*. Il a été imprimé en 1587. Ce que j'y ai remarqué de plus intéressant, c'est que les femmes ont de bien plus grandes dispositions à être Sorcieres que les hommes ; que c'est le Jeudi qui est le jour du sabbat du Diable ; que pour préserver ses enfans d'être possédés, il faut leur donner des noms d'Anges ou de Saints qui aient eu de l'empire sur les Diables, tels que S. Michel, S. Antoine, &c... Le second Ouvrage est l'Histoire de plusieurs Sorciers & Sorcieres, que le Pere Michalis aima mieux convertir que faire brûler ; ce qui lui fit beaucoup d'honneur. L'Auteur répond à plusieurs belles questions qu'on lui avoit faites ; l'une est de savoir si l'Antechrist est né. Le Pere Michalis répond que oui, & qu'il est même brûlé ; car c'est Jean Hus, le premier des Hérésiarques du seizieme siecle. On demandoit encore au Pere Michalis si Salomon étoit sauvé, & Nabuchodonosor damné. Il croit que non, parce que Salomon est mort ayant abusé de sa sagesse ; vécu au milieu de Concubines idolâtres, & encensé leurs

Digitized by Google

idoles; au lieu que Nabuchodonoſor eſt mort ayant fait pénitence, & une pénitence très-rude, car il avoit été changé en loup-garou. Son ſalut prouve que les enſorcelés peuvent être ſauvés. Dans ce cas, le Diable eſt bien attrapé; car il ne poſſede que quelque temps le corps dans lequel il eſt entré: il eſt forcé de laiſſer l'ame monter au Ciel, & après le jugement dernier le corps y ſera auſſi.

Mizauld. Le Médecin Mizauld eſt encore mis au nombre des Auteurs de Livres de magie & de divination. Il étoit de Mont-Luçon en Bourbonnois. Il a fait du bruit en ſon temps, parce qu'effectivement il ſavoit beaucoup: mais il s'attachoit particuliérement aux Sciences extraordinaires. Il paſſoit pour Aſtrologue, Alchimiſte, Médecin, Empirique, homme à ſecrets, & même Magicien. Ses nombreux Ouvrages nous autoriſent à croire qu'effectivement il avoit beaucoup de ſcience; mais preſque tout ce qu'il a écrit eſt en Latin. Je n'ai de lui qu'un petit Livre en François, intitulé *Secrets de la lune*. Il eſt fort curieux; mais après l'avoir lu tout entier avec attention, j'ai trouvé qu'il étoit entiérement de Phyſique; par conſéquent je remets à en parler dans une autre occaſion.

Digitized by Google

Augustin Niphus & Dumoulin.

Augustin Niphe ou Niphus naquit en Calabre en 1473. Il professa la Philosophie à Naples ; mais s'étant avisé, dit on, d'y publier un Livre sur les Démons, il pensa être brûlé. Il se réfugia en Toscane, & professa à Pise. Le Pape Léon X le prit en grande amitié, lui fit beaucoup de bien, & le combla d'honneurs. Le bruit s'étant répandu qu'il devoit y avoir en 1524 un second déluge universel, il se chargea de désabuser le Public alarmé, & y réussit. Il n'est mort qu'en 1550, après avoir publié son Livre des augures, présages ou pressentimens. Il y a des choses très-curieuses dans cet Ouvrage, mais sans ordre ni méthode. Dès 1568, il a été traduit en François par Antoine Dumoulin, Valet-de-chambre de la Reine de Navarre, Marguerite, sœur de François premier. Ce même Dumoulin a aussi écrit un Livre sur la physionomie, & un sur la Chiromancie. J'avois quelque envie de donner les principes de ces petites Sciences d'après lui & les autres Auteurs qui en ont traité ; mais, toute réflexion faite, je crois plus sage de m'en abstenir. En examinant quels sont les présages les plus fâcheux & les pressentimens que l'on croit les mieux fondés, je pourrois in-

Digitized by Google

quiéter ceux qui en ont eu de pareils ; & leur faire craindre des événemens funestes. Si j'apprenois quelles sont les physionomies qui annoncent de mauvaises inclinations ou un malheureux sort, j'occasionnerois des tracasseries. Il n'est pourtant pas possible de donner les regles de la physionomie & de la Metoposcopie, sans courir ces risques. Il y en a également à apprendre la Chiromancie, ou l'Art de dire la bonne ou la mauvaise aventure en regardant dans la main. Je me contenterai donc de nommer les Auteurs qui ont écrit sur ces matieres au seizieme siecle.

Adamantius, Melampe, & autres.

Adamantius est le plus ancien Auteur qui ait fait un Livre sur la physionomie. C'étoit un Sophiste Grec, qui vivoit sous l'Empire de Constance, auquel il a dédié son Ouvrage. Après lui, Cardan a fait un beau Traité de la Metoposcopie, qui fait partie de la physionomie, car c'est l'Art de juger des hommes par les lignes qui sont tracées sur le front. On a joint à l'Ouvrage d'Adamantius, un autre attribué à Melampe, qui étoit Médecin de l'armée Grecque dans le temps de la guerre de Troie. On prétend que c'est lui qui trouva que l'ellébore étoit le vrai spécifique de la

Digitized by Google

Folie. Dans le petit Traité que l'on a publié sous son nom, l'on raisonne sur les seings ou marques extraordinaires qui se trouvent sur les différentes parties du corps, & l'on en tire des conjectures sur ce qui doit arriver aux personnes qui les portent.

Dumoulin est le premier de tous les Docteurs François en fait de Chiromancie; il a traduit la Science & son Traité de Physionomie du Latin de Jean *de Indagine*, ou plutôt Jean de Hagen, Allemand, qui vivoit & écrivoit en 1522. Les plus estimés des Italiens s'appeloient, l'un, Patricio Tricasso de i Ceresari; son Livre a été traduit en François par un anonyme en 1560, sous le titre de *Chiromance de Tricassè*: l'autre, Barthelemi Coclès, de Bologne. Il écrivoit en 1504, & fut assassiné par ordre d'un Tyran de sa Ville, à qui il prédit qu'il lui arriveroit malheur. Son Ouvrage a été traduit en François sans date. Le troisieme, André Corvo, Médecin Italien, dont l'Ouvrage a été imprimé à Venise dans sa Langue naturelle dès le commencement de ce siecle, a été traduit en François en 1578.

George de la Boutiere, d'Autun, a traduit & réuni deux Ouvrages Latins,

Jules Obséquent & Polydore Virgile.

Digitized by Google

dont l'un est celui de Jules Obséquent, *des Prodiges*, & l'autre quelques Dialogues de Polydore Virgile sur la même matiere. Le premier, qui vivoit sous l'empire d'Honorius, sur la fin du quatrieme siecle, ne parle que des prodiges arrivés à Rome par art magique ou autrement : ce sont des traits d'Histoire, la plupart tirés de Tite-Live. Le dernier de ces prodiges est de l'an 9 avant la naissance de N. S. Polydore Virgile parle d'événemens plus modernes, recherche l'origine de l'Art de la divination, admet des Esprits, & tâche de concilier leurs opérations avec le Catholicisme, dont il faisoit profession ; car il étoit Italien & Chanoine. Il passa une bonne partie de sa vie en Angleterre, & revint mourir dans son pays en 1555. Son principal & meilleur Ouvrage est son Traité *de l'Invention des choses*, dont je parlerai par la suite. Il est très-curieux, & pourroit être encore meilleur. Quant à son Traité *des Prodiges*, il y a peu de choses à en tirer ; répétons cependant d'après lui un beau trait de Sempronicus Gracchus, gendre de Scipion. Il aimoit tendrement Cornélie, fille de ce grand homme. Un jour il trouva dans sa chambre un couple de tourtereaux ; il consulta les Augures, pour savoir ce que

Digitized by Google

cette rencontre pouvoit préſager. L'Augure répondit que le ſort de ſa femme & le ſien y étoient attachés : qu'il pouvoit choiſir ; que s'il vouloit lâcher le mâle, ce ſeroit Cornélie qui mourroit, & que le contraire arriveroit s'il laiſſoit aller la femelle. Il prit ce dernier parti, & mourut peu de jours après. Cornélie fut mere de ces fameux Gracques, dont la conjuration mit Rome à deux doigts de ſa perte.

Il eſt arrivé quelquefois à Rome un prodige ſi effrayant, & qui a été trouvé de ſi grande conſéquence, que quand on l'éprouvoit, il étoit décidé que les Sacrificateurs étoient mis à mort. Un oiſeau de proie, nommé *Spinturne*, ſe jetoit ſur l'autel des ſacrifices, emportoit dans ſon bec des charbons ardens, & les alloit jeter ſur le toit de quelque chaumiere, auquel ils mettoient le feu.

Polydore Virgile nous apprend qu'il y a long-temps que l'on regarde comme un ſigne de malheur la ſaliere renverſée, & que depuis on a ajouté à cette ſuperſtition, celle de la rencontre d'un Moine.

Robert Dutriès étoit un bon Flamand natif de Lille, & qui demeuroit à Cambrai. Son Ouvrage intitulé *les Ruſes, fineſſes & impoſtures des Eſprits malins*, eſt

Robert Dutriès.

une vraie capucinade. J'y ai pourtant trouvé quelques obſervations qui paroîtront curieuſes & remarquables, ſi elles ne ſont pas vraies. L'odeur des roſes fait mourir également les vautours, qui ſont de grands & terribles oiſeaux de proie, & les ſcarabées, qui ne ſont que de vils inſectes. Si l'on eſt attaqué de jour par une hyenne, il faut bien prendre garde de ſe mettre ſous ſon ombre, car cette ombre ſeule affoiblit, & eſt capable de faire tomber, & de nous rendre la proie de l'animal. Quand le lion a la fievre, maladie à laquelle il eſt fort ſujet, il ſe guérit ſur le champ s'il peut manger un cygne. Céſar Auguſte portoit toujours ſur ſa tête une couronne de laurier, parce qu'il croyoit que cela préſervoit du tonnerre. Tibere en faiſoit autant; & un nommé Tarconus, Sénateur Romain, étant perſuadé que des branches de brioine avoient la même vertu, en faiſoit entourer ſa maiſon. En regardant ſeulement la petite plante nommée *rupax*, on eſt guéri de la jauniſſe. La plante nommée *rue* ne vient jamais mieux & en plus grande abondance, que quand elle a été volée & enlevée d'un champ voiſin à l'inſçu du propriétaire. Le perſil pouſſe avec plus d'ardeur quand il a été foulé aux pieds par les chevaux &

par

Digitized by Google

par les hommes. Enfin il y a une autre plante qui exige, quand on la seme, qu'on lui chante pouille & qu'on lui dise des injures.

Je ne peux point m'étendre sur deux Auteurs que je n'ai pas sous les yeux, & dont l'un est Michel Psellus, qui a été traduit en François par Pierre Moreau, en 1573. Il étoit Grec, mais assez moderne, car il a écrit l'an 1050. Il avoit été Précepteur de l'Empereur Michel, surnommé *Parapinace*, c'est-à-dire *l'affamé*. Son Livre traite de l'*énergie ou opérations des Démons*. L'autre, Léonard Vair, ou Vairus, Espagnol, qui a écrit en Latin, *des charmes, sortileges & enchantemens*. Il a été traduit en François par Julien Bodon, & imprimé ainsi en 1583.

Il ne me reste plus qu'un seul Livre de Magie & de Divination à faire connoître; c'est celui de Gaspard Peucer, intitulé *les Devins*. L'Auteur étoit un très-savant homme, dont les Ouvrages en Médecine sont fort estimés. Il n'est mort qu'en 1602, mais âgé de quatre-vingt-sept ans. Il étoit gendre du fameux Mélanchton, Saxon & Luthérien comme lui. Simon Goulard, connu par bien d'autres Traductions, a mis en François les quinze Livres des Peucer.

Digitized by Google

Devins de Peucer; ils ont été imprimés à Anvers en 1584, en un gros volume *in*-4°. Comme j'ai déjà tiré beaucoup de traits des autres Ouvrages de ce genre, je vais me restreindre sur celui-ci, qui me fourniroit cependant une récolte abondante.

La Province de Livonie est, ou du moins étoit du temps de Peucer, le repaire des loups-garoux. Ceux de ce pays-là employoient douze jours dans l'année à courir les champs, étant ou se croyant loups. Ils avoient un Chef, probablement Démon, qui marchoit devant eux, & qui traversoit avec eux sans difficulté toutes les rivieres qu'ils trouvoient. Un autre marchoit par-derriere, & fouettoit rudement les paresseux & les traîneurs. Au bout des douze jours, ils revenoient dans leurs maisons. Ceux que Peucer appelle *Pilappiens*, & qui sont les Lapons, sont aussi grands Sorciers. Ils ont des tambours magiques, & des Esprits follets qui les instruisent de tout ce qui se passe dans le monde. Ils vendent le vent, le donnent ou le refusent à ceux qui naviguent sur le golfe de Bothnie. Le Roi de Suede a fait, dit Peucer, tout ce qu'il a pu pour les engager à embrasser la Religion Chrétienne; mais,

Digitized by Google

quoiqu'on les ait bien inſtruits, ils ont de la peine à recevoir le baptême, parce qu'ils ſont perſuadés qu'ils meurent neuf jours après : ainſi ils ne reçoivent ce Sacrement que quand ils ſont près de mourir, & comme une extrême-onction.

Les Romains étoient ſi perſuadés qu'il y avoit des Eſprits ou des Génies qui protégeoient chaque ville & chaque pays, & qui les défendoient de leur mieux, que ces Conquérans ne manquoient jamais, lorſqu'ils entroient à main armée dans un pays, ou qu'ils approchoient d'une ville pour l'attaquer, de faire des ſacrifices pour évoquer ces Dieux locaux, les appaiſer & ſe les concilier. Ils les invitoient à paſſer dans leur camp, & leur promettoient, s'ils s'emparoient de la ville ou du pays, de conſerver leurs Temples & leur culte. De même chaque maiſon avoit ſes Dieux Pénates, que l'on ſaluoit, & ſous la protection deſquels on ſe mettoit en y entrant.

La plupart des Anciens qui ont paſſé pour Magiciens, ont opéré leurs prodiges au moyen de certaines herbes dont ils connoiſſoient ſeuls les propriétés. Peucer nous a conſervé les noms des herbes qu'employoient Pythagore & Démocrite dans

leurs enchantemens. Je n'en ai pas reconnu une seule dont j'aye entendu parler ailleurs. Il paroît que la principale de ces herbes étoit la *marmatilis*.

Il y avoit une sorte de divination très-respectée chez les Anciens ; elle s'appeloit la *Cephaleonomance*, & se faisoit avec la tête d'un âne cuite sur des charbons. Peucer prétend qu'il y a encore des Magiciens qui s'en servent.

Comme les Anciens faisoient une partie de leurs divinations par les sorts, Peucer explique quels étoient les jeux de hasard des Anciens. Ce Chapitre de son neuvieme Livre est tout d'érudition, & très-curieux. La divination par les dés, s'appeloit *Cleromance*, & celle par les osselets, *Phalomance*. Les Oracles du Temple de la Fortune, à Antium, près de Rome, se rendoient par la Phalomance. Je ne veux pas en extraire davantage du neuvieme Livre de Peucer, mais je peux assurer qu'il est rempli de recherches singulières.

Le dixieme roule sur la divination par les songes. Le systême de l'Auteur à cet égard est assez sage : il n'est pas possible de croire que les songes ne signifient jamais rien, mais il faut être bien réservé

sur la valeur que l'on peut y attacher.

Le onzieme Livre traite des conjectures ou pronostics en Médecine. Le moyen le plus sûr & le plus ordinaire de les tirer, est le pouls. Les Médecins en doivent faire une étude profonde ; mais elle est longue & difficile. Galien recommande beaucoup celles des excrémens, & c'est conséquemment à sa doctrine que les bons Médecins les examinent exactement, cherchent à y distinguer la bile du flegme, &c....

Par les raisons que j'ai déjà données, je ne m'arrêterai point sur l'art de la physionomie, de la Chiromancie, qui entrent dans le plan de Peucer; il parle aussi de l'Astrologie, & apprend même la maniere de faire les thêmes de nativité.

Le dernier de ses Livres roule sur les prodiges ; il en conte de son siecle & de son temps qui sont très-extraordinaires ; mais comme ils n'ont rien de plaisant, je crois inutile de les répéter.

Enfin, j'ai épuisé tous ces Livres de Magie & de Divination, qui, à la honte du seizieme siecle, se sont si fort

Digitized by Google

multipliés pendant son cours. Passons à une autre partie de la grande science intellectuelle, qui est bien plus intéressante, mais qui a été bien moins recherchée & approfondie pendant cette époque, sans doute parce que les Philosophes croyoient ne pouvoir rien ajouter à ce que les Anciens leur avoient appris sur cette matiere. On couroit même alors risque d'être vivement persécuté, pour peu qu'on s'écartât de l'opinion d'Aristote, en Métaphysique comme en Physique.

Psychologie, ou Science de l'ame & de l'esprit humain.

La Psychologie ou Science de l'ame & de l'esprit humain, est la plus belle, la plus intéressante, & la plus délicate à traiter de toutes les parties de la Physique. Nous avons vu dans notre Volume précédent, à peu près quelles étoient les idées des anciens Philosophes sur l'ame. Ceux qui ont traduit leurs Ouvrages au seizieme siecle, nous ont fait connoître leurs opinions; mais les Auteurs François ne se sont point attachés à les perfectionner, & n'ont pas même traduit les Auteurs alors Modernes qui ont écrit en Latin, quoiqu'ils aient donné quelques nouvelles idées sur cette matiere. On auroit alors couru quelques

Digitized by Google

risques en attaquant les principes d'Aristote, quoiqu'ils fussent bien foibles & peu approfondis en Métaphysique. Marsile Ficin, fameux Commentateur de Platon, ne fut même traduit qu'avec précaution & qu'en partie. On publia, dans notre Langue, son Ouvrage de la vraie Religion, parce qu'il tâche d'y concilier les principes de Platon avec ceux du Christianisme; cette Traduction est de 1578; mais je ne crois pas pouvoir en rien tirer d'intéressant, non plus que du Livre de la Volupté, du même Auteur, que Gui le Fevre de la Boderie a fait paroître en François la même année.

Pomponace se hasarda le premier à dire que l'on pouvoit soutenir comme Philosophe, ce qu'on ne pouvoit pas croire comme Chrétien; & que de même on devoit croire comme Chrétien, ce qu'on ne pouvoit pas démontrer comme Philosophe. Il appliqua ce raisonnement à l'immortalité de l'ame; & écrivit que tous les Anciens établissoient fort mal ce dogme, que pour lui il ne le croyoit que comme article de foi. Quoique cette restriction parût devoir le mettre à couvert de tout reproche, on s'éleva vive- Pomponace.

Digitized by Google

ment contre lui. Le Pape Léon X, qui l'aimoit & l'estimoit, crut devoir l'abandonner. Il fut obligé de donner des explications, qui équivaloient à une rétractation. On n'a jamais osé traduire en François l'Ouvrage de l'Immortalité de l'Ame, de Pomponace, mais bien une réfutation de son Livre, dont je n'ai rien à tirer.

Pic de la Mirandole.

Le savant Prince, Jean Pic de la Mirandole, Comte de Concordia, dut sans doute sa réputation à son esprit naturel, & même précoce, bien plus qu'à son érudition; car il n'avoit pas eu le temps d'en faire bonne provision à l'âge où il commença à devenir célebre. Il n'avoit que vingt-quatre ans lorsqu'il soutint à Rome sa fameuse These, que l'on dit avoir été intitulée *de omni scibili*, de tout ce qu'on peut savoir : elle ne contenoit cependant que neuf cents propositions sur toutes les parties de la Philosophie. On accusa l'illustre Soutenant d'avoir voulu prouver les mysteres de notre Religion, par des raisons purement philosophiques; ainsi dans ce siecle de soupçons, on devenoit suspect, soit en voulant tout réduire à la créance fondée sur la Foi, soit en voulant prouver la Foi par la Philosophie.

Digitized by Google

Pic étoit auſſi accuſé d'approuver la Cabale & l'Aſtrologie. Il déclara qu'il ſe ſoumettoit à toutes les déciſions de l'Egliſe, & déſavouoit tout ce qu'il pouvoit avoir écrit de contraire; moyennant quoi, le Pape Léon X, qui d'ailleurs étoit ſon parent, empêcha qu'il ne fût inquiété. Il mourut n'ayant que trente-quatre ans, deux ans après s'être démis de ſes petits Etats en faveur de ſon neveu Jean-François. Celui-ci fut malheureuſement aſſaſſiné en 1533. Il a publié, ainſi que ſon oncle, pluſieurs Ouvrages, dont un petit nombre a été traduit en François : ceux de l'oncle ſont l'*Heptaple*, ou l'*Ouvrage des ſept Jours*, traduit par Gui le Fevre de la Boderie, en 1558; *de la Dignité de l'Homme*, traduit par le même, même année. Entre ceux du neveu, on trouve le *Traité de l'imagination*, qui a été traduit par Jean-Antoine de Baif, 1557. L'on voit que les Ouvrages de Métaphyſique, les plus délicats, compoſés par les deux Princes de la Mirandole, ne ſont pas traduits.

Thomas Campanella étoit Calabrois; il ſe fit Dominicain, & paſſa bientôt pour l'aigle de ſon Ordre. Il publia un Livre *de Senſu rerum*, de la Philoſophie Campanella.

prouvée par les sens. Il y a des choses admirables dans ce Livre. Malheureusement il y attaquoit Aristote par de bonnes raisons, & avec assez d'adresse; mais comme il avoit ajouté aux mots *de Sensu rerum*, *& Magia* (de la Magie), on le fit passer pour Sorcier. Il donnoit lieu à ce soupçon, car il se piquoit d'être savant en Astrologie. Il fut une premiere fois chassé de Naples, & passa à Rome, à Florence, & à Bologne, & enfin retourna à Naples, comptant que le premier orage élevé contre lui étoit appaisé; mais on lui en suscita un nouveau. On l'accusa de conspirer contre le Gouvernement Espagnol; on le mit en prison, & il y resta vingt-sept ans. Il composa pendant ce temps-là beaucoup d'Ouvrages, & trouva moyen d'en faire passer les manuscrits en Allemagne, où ils furent imprimés. Enfin il fut délivré, resta quelque temps à Rome, mais s'y trouvant encore trop près de Naples, il passa en France, y vécut neuf ans, & y mourut dans le Couvent des Jacobins de la rue Saint-Honoré à Paris. Le Cardinal de Richelieu fit réimprimer ses principaux Ouvrages; mais ils n'ont jamais été traduits. L'Astrologie y est ouverte-

Digitized by Google

ment professée ; le grand Ministre y croyoit, comme tout le siecle pendant le cours duquel il étoit né. Dans l'Ouvrage de *Sensu rerum*, Campanella établit que tout dans le monde a une mesure de sentiment, & une sorte d'ame plus ou moins active & développée, les élemens, les astres, les montagnes, les plantes, les cadavres mêmes, & sur-tout les bêtes, à l'intelligence desquelles il est très-favorable.

Un autre de ces Ouvrages est intitulé *Atheismus triomphatus*, l'Athéisme vaincu. Un savant Allemand a prétendu qu'il falloit plutôt appeler ce Livre l'Athéisme vainqueur, parce que les objections y sont mises sous un plus grand jour que les réponses ; mais il est certain que le jour est par-tout très-sombre, & le Livre fort obscur ; enfin, ses sept Livres d'Astrologie contiennent des prédictions très-singulieres : encore une fois, rien de tout cela n'a été traduit.

Nous n'avons pas non plus de Traduction Françoise des Ouvrages d'un Autèur singulier du seizieme siecle, dont je vais parler ; c'est Jordano Bruno, de Noli au Royaume de Naples. Plus hardi & plus fou que Campanella, il établit Jordano Bruno.

un systême mélangé d'Epicurisme & de Pythagorisme ; enfin, il se déclara ouvertement Matérialiste, & même Athee. Avec de pareilles opinions & un caractere très bouillant, il n'est pas étonnant qu'il se soit fait chasser successivement de plusieurs pays, même de la ville de Geneve, où il s'étoit déclaré Calviniste. Il passa de là en France, & fit imprimer à Paris le plus dangereux & le plus impie de ses Ouvrages. Il est intitulé, en Italien, *Spaccio della Bestia triomphante*. On en trouve encore quelques exemplaires qui se vendent un prix extravagant, sur-tout quand on y peut joindre *la Cena delle Ceneri*, autre morceau exécrable, & encore plus fort que le précédent. Bruno passa de France en différens cantons d'Allemagne, où il fit imprimer de nouveaux Ouvrages ; enfin, l'envie de revoir son pays l'entraîna ; il se rendit à Venise, & y fut arrêté par ordre des Inquisiteurs. Apparemment que ces Magistrats le trouverent bien coupable, puisqu'ils l'abandonnerent à la vengeance de la Cour de Rome, à laquelle ils ne sont pas accoutumés à faire de pareils sacrifices. Il fut transféré à Rome, où son procès fut bientôt

Digitized by Google

fait. Il fut livré au bras séculier, & brûlé le 17 Février 1700, dans le champ de Flore. Si jamais Philosophe a mérité ce supplice, c'est celui-ci; car on trouve dans ses Œuvres les dogmes suivans: Il y a un nombre infini de mondes; une ame peut passer d'un corps dans un autre, & même d'un monde dans un autre. Ce que les Chrétiens appellent le Saint-Esprit, n'est autre chose que l'ame générale qui anime tout l'Univers; d'ailleurs chaque monde a son ame, & tout ce qui entre dans la composition d'un monde, a la sienne. La Magie est un Art sublime & excellent; Moïse, & même Jésus-Christ, n'ont opéré des miracles, que parce qu'ils le possédoient dans la perfection. L'Ancien & le Nouveau Testament ne sont, suivant cet abominable Auteur, que des fables allégoriques. Ses Livres, tant en Italien qu'en Latin, sont au nombre de vingt-deux. On a accusé Descartes d'y avoir puisé quelques idées, aussi-bien que dans Campanella; mais ce reproche est très-injuste, Descartes n'avoit pas besoin de rien emprunter des autres; & tout ce que les maximes hasardées par ces Philosophes Italiens prouvent, c'est qu'à

Digitized by Google

la fin du ſeizieme ſiecle on reconnoiſſoit l'inſuffiſance d'Ariſtote. Pour ſe conduier dans le labyrinthe de la Métaphyſique, les Philoſophes d'alors cherchoient Maîtres, pour ainſi dire, & ils attendoient Deſcartes & Mallebranche.

Pereyra. Au milieu du ſeizieme ſiecle, Gomez Pereyra, Médecin Eſpagnol, ſoutint que les bêtes étoient de pures machines : il fut bien relancé, & ſon Livre n'eſt devenu recherché que depuis que Deſcartes ayant ſoutenu la même Theſe, on ſe rappela de l'avoir lue dans l'Ouvrage de Pereyra. Ainſi Deſcartes n'en eſt pas l'inventeur ; mais cela ne fait certainement rien au mérite de ce ſyſtême.

Portius. Simon Portius, Diſciple de Pomponace, voulut, au milieu du ſeizieme ſiecle, ſoutenir & relever le ſyſtême de ſon Maître, connu depuis une vingtaine d'années. Il écrivit ſur l'immortalité de l'ame, ſur la véritable nature de l'eſprit humain, ſur la maniere dont nous ſommes affectés par la douleur & par le plaiſir, & ſur la grande queſtion de ſavoir ſi l'homme peut devenir bon ou mauvais, en dépit des inclinations qu'il a reçues de la Nature. Ce ſont-là des objets bien importans à examiner, & bien ſu-

Digitized by Google

périeurs à celui d'une autre dissertation de Portius, dans laquelle il recherche pourquoi les uns ont les yeux bleus, & les autres noirs, & laquelle de ces deux couleurs d'yeux est préférable.

En 1558, le fameux Hérésiarque Calvin publia un Ouvrage de Métaphysique en François, qui est devenu rare & recherché; en voici le titre: *Psycopannichie ou Traité de Jean Calvin, par lequel il veut prouver que les ames veillent & vivent après qu'elles sont sorties des corps; contre les erreurs de quelques ignorans qui pensent qu'elles dorment jusqu'au dernier jugement. Paris, Badius* 1558, in-8°. Je soupçonne que Calvin supprima ce petit morceau; il me paroît qu'il eut raison, car il alloit contre ses principes: effectivement il nioit le Purgatoire. Que vouloit-il donc que les ames éveillées fissent depuis le moment de leur mort, jusqu'au jugement dernier? Au reste l'opinion du sommeil des ames, n'est ni théologique, ni philosophique. Calvin.

Le dernier Livre de Métaphysique de ce siecle, dont je parlerai, est celui de Huarte, de l'*Examen des Esprits, & à quel point les uns ou les autres sont propres aux Sciences*. L'Auteur étoit Navarrois; il a Huarte.

écrit en Espagnol, & a été traduit en François par Gabriel Chapuis, Auteur d'un grand nombre d'autres Traductions. Chapuis a aussi traduit de l'Italien *le Théatre de divers cerveaux*, dans lequel on traite à peu près le même sujet que dans le Livre de Huarte.

Je pourrois encore compter parmi les Métaphysiciens, Ramus & Charron; mais la Métaphysique n'est pas leur principal objet, & ce n'est que par accident que ce dernier a traité de l'ame des bêtes. Il en parle fort sensément comme de tout ce dont il raisonne; mais le principal objet de ses Livres est la morale.

On voit par ce que je viens de dire, que ceux qui n'entendoient que le François, étoient fort peu à portée de s'instruire sur la Métaphysique pendant le cours du seizieme siecle. Il n'y eut alors pas la moindre découverte sur cette matiere. Les meilleures preuves de l'existence, de la spiritualité, & de l'immortalité de l'ame, n'étoient pas encore trouvées. On ne pouvoit l'établir, ou que par l'autorité des anciens Philosophes, qui est très-insuffisante, ou par celle de la Foi & de la Révélation, qui n'admettent aucun raisonnement.

Les

Les bêtes ont-elles une ame? raisonnent-elles ? ou sont-elles bornées à un simple & grossier instinct ? C'est sur quoi l'on n'avoit encore osé rien prononcer. Je n'ose dire que cette question soit absolument éclaircie, mais du moins à présent a-t-elle été sérieusement agitée de part & d'autre, & elle ne l'avoit point encore été au seizieme siecle. La Religion nous oblige de croire que les bêtes ne peuvent pas avoir une ame de l'espece de la nôtre ; mais elle n'exige pas de nous que nous les croyions de pures machines, & il paroît que nous pouvons penser, sans hérésie, que les animaux ont une ame inférieure à la nôtre, mais supérieure à l'ame purement sensitive des plantes.

Les opérations de l'ame ou de l'esprit humain n'étoient ni bien connues, ni bien distinguées au seizieme siecle : je vais tâcher d'en rappeler les principales, pour mettre du moins en ordre, non ce que l'on savoit alors, mais ce que l'on auroit dû savoir, & qui est nécessaire pour parcourir la carriere des Sciences, & voir comment chacune d'elles dérive des différentes opérations de l'esprit.

La premiere de toutes ces grandes opérations, est l'entendement; la seconde,

Digitized by Google

la volonté. Nous faisons usage de notre entendement, par quatre moyens différens; la perception intime, les sens, l'imagination, & la mémoire. Nous trouvons en nous naturellement & sans y être excités, l'idée de notre existence; on pourroit y joindre celle d'un Dieu créateur : ce sont ces idées que les Métaphysiciens modernes ont appelées innées, parce qu'elles sont si naturelles à l'homme, qu'elles semblent lui avoir été inspirées par l'Etre suprême; elles se développent à mesure que l'on sort de l'enfance & que l'on devient capable de réfléchir. Les sens nous fournissent occasion de concevoir de nouvelles idées, qui sont les plus naturelles après les innées. Etant simples, elles sont sûres à un certain point, ayant leur source dans nous-mêmes; mais quand elles s'étendent, elles peuvent devenir fausses, les sens étant quelquefois trompeurs. L'imagination va encore plus loin, & porte les idées au delà de ce que les autres moyens nous ont pu faire concevoir. Enfin, la mémoire rappelle les idées, les fixe, & est cause qu'on ne les perd pas après les avoir bien conçues; elle est absolument nécessaire pour les appliquer à propos. Tous les hommes peuvent faire usage de leur entendement par

Digitized by Google

ces quatre moyens, mais inégalement quant aux derniers; car il y en a dont les sens sont plus délicats, l'imagination plus ou moins vive, & la mémoire plus ou moins étendue.

La volonté est la seconde des grandes opérations de l'ame ou de l'esprit. C'est d'elle que dépend la détermination à une chose, plutôt qu'à une autre, par conséquent le raisonnement, le jugement, & les combinaisons, qui sont une suite de jugemens multipliés & liés entre eux.

Le Philosophe n'est pas si embarrassé sur l'usage de la volonté, que le Théologien: il la regarde comme une opération libre; il croit que l'homme se détermine naturellement à en user pour choisir le bien, lorsque l'erreur des sens, la vivacité des passions, & l'imagination échauffée ne lui persuadent pas le contraire. Le Théologien cherche à fixer les bornes du libre arbitre, & voudroit prononcer sur le moment, où il faut que le sentiment naturel cede à l'inspiration divine & à la révélation: mais en ne considérant la raison & le jugement qu'en Philosophe, le jugement est le rapprochement de deux idées, dont l'une confirme ou détruit l'autre; d'où il résulte une conséquence affirma-

tive ou négative, qui est le jugement. L'origine & la nature du jugement appartiennent à la Métaphysique; mais son résultat est l'objet de la Logique, que les Anciens appellent Dialectique.

Logique. Il n'y a rien eu de réglé sur cette Science avant Aristote; & ce Philosophe en a certainement indiqué les meilleures regles, en inventant le Syllogisme & le Dilemme. Si l'on s'en étoit tenu à bien mettre dans tout leur jour la vérité & la sûreté de ces deux manieres de raisonner, il y a long-temps que nous aurions une idée de cette Science importante, claire, nette, & telle qu'elle doit être présentée pour être d'un usage journalier dans toutes les occasions. Mais au lieu de s'en tenir là, on a embrouillé la matiere de plus en plus pendant plusieurs siecles. Aristote lui-même y a donné lieu, en imaginant certaines catégories aussi obscures qu'inutiles. Au onzieme siecle, deux Professeurs, l'un de Tournai, & l'autre de Lille en Flandres, agiterent, relativement à la Logique, une question aussi vaine qu'embarrassante. Oudard, Professeur de Tournai, prétendit que c'étoient les choses & non les mots qui étoient l'objet de la Logique; & Raimbert, Professeur de

Digitized by Google

Lille, soutint qu'il n'y avoit point de science des choses, mais seulement des noms : de là, ces deux pédans firent chacun une secte. Les partisans de Raimbert furent appelés *Nominaux*, & ceux d'Oudard *Réalistes*. Ces deux sectes se chamaillerent pendant long-temps dans les Universités, particuliérement dans celle de Paris. Une certaine doctrine des Universaux ajouta encore à l'obscurité de ces questions. Rosselin Chanoine de Compiegne, le malheureux Abeilard son Disciple, Guillaume de Champeaux, le grand Albert, prirent parti dans cette dispute, sur laquelle on s'acharna de plus en plus. On alloit jusqu'à se dire les plus grossieres injures, en discutant si le cochon qu'on mene au marché est retenu par l'homme, ou par la corde passée au cou de l'animal; si, en achetant une chape entiere, on peut dire qu'on a aussi acheté le capuce qui y tient; dans quel sens il falloit prendre cette phrase, que deux négations valent une affirmation; entre deux raisons égales comment doit-on se déterminer : c'est ce qui a donné lieu au fameux argument du Docteur Buridan, qui supposoit un âne entre deux picotins d'avoine d'un égal volume & d'une même bonté; il deman-

Digitized by Google

doit pour lequel l'âne devoit se détermi-ner. Ces ridicules agitations durerent pendânt les quatorzieme & quinzieme siecles. Pierre d'Ailli, Jean Gerson, & Guillaume Ockam savant Hibernois, se distinguerent dans ces querelles du côté des *Nominaux* : les *Réalistes* avoient pour eux le grand Albert, S. Thomas d'Aquin, Gilles de Rome, Alexandre de Halés, Scot, & S. Bonaventure. Enfin, le Roi Louis XI, à la sollicitation de son Confesseur M. Bochard, Evêque d'Avranches, prit parti pour les *Réalistes*, & rendit une Ordonnance, qui condamna les *Nominaux*, sous prétexte que les premiers étoient les seuls qui entendissent bien Aristote en matiere de Logique. Cependant, ceux qui venoient de succomber, firent de grandes représentations, & obtinrent, à différentes reprises, quelques adoucissemens à la rigueur avec laquelle on avoit défendu leurs Ouvrages. De quelque façon qu'on l'entendît, la doctrine d'Aristote n'en étoit pas moins regardée comme sacrée. Cela fut encore ainsi pendant tout le cours du seizieme siecle. Ramus osa, comme nous l'avons dit, attaquer Aristote dans toutes les parties de sa Philosophie, mais il en fut puni plus sévérement qu'il ne le méritoit.

Digitized by Google

Heureusement pour les Dames & les gens du monde, qui ne pouvoient lire que des Livres François, il n'y a eu jusqu'au dix-septieme siecle aucun Ouvrage de Logique imprimé dans notre Langue; mais malheureusement aussi dans ce temps-là on ne sentoit pas tout le prix & le mérite de la Logique. La science du raisonnement, accablée sous les formes, & déshonorée par les disputes, ne pouvoit être considérée sous son vrai point de vue. On ne se doutoit pas que ce fût *l'art de penser & de raisonner juste*. Enfin, MM. de Port-Royal, sur-tout MM. Lancelot & Nicole, en simplifiant cette belle Science, l'ont mise dans tout son jour. Nous savons à présent qu'elle est aussi aisée que nécessaire à apprendre; qu'elle est applicable à toutes les circonstances de la vie; qu'elle doit être la regle de tous les raisonnemens, par conséquent de toutes les actions, & la base de toutes les Sciences. La morale sur-tout en résulte nécessairement; car, *qui pense & raisonne toujours juste, se conduit toujours bien.*

Par-delà le simple jugement & le raisonnement ordinaire, l'on trouve la science des combinaisons, qui, comme je l'ai dit un peu plus haut, n'est qu'une suite de

jugemens liés les uns aux autres, jusqu'à des conséquences même assez éloignées. Elle s'applique aux plus grands objets de nos études, à l'Art de la Politique & de l'Administration, à celui des Calculs & de la Géométrie transcendante, à la Mécanique, & aux Arts; mais les combinaisons les plus difficiles ont toujours pour base le plus simple raisonnement, & les principes les plus évidens. Par conséquent, la bonne Logique est l'ame de toutes les Sciences. C'est elle qui tient le bout du fil & de la chaîne de toutes les connoissances humaines, & qui nous conduit de conséquence en conséquence dans leur immense labyrinthe. *La méthode* consiste à suivre ce fil sans le perdre de vue un seul instant, & à mettre de l'ordre dans les conséquences qu'on en tire. Venons à la morale la plus intéressante des Sciences qui dérivent de la Logique, parce que c'est celle dont la pratique est la plus utile à l'homme.

Morale. Avouons que dès le seizieme siecle on en savoit sur la Morale, tout autant que nous en pouvons savoir à présent : car les Philosophes anciens nous en avoient enseigné les meilleurs principes; les Latins avoient éclairci ceux des Grecs, & la Religion Chrétienne les avoit confirmés &

Digitized by Google

consacrés. Ainsi il ne s'agissoit, il y a deux cents ans comme aujourd'hui, que de les bien exprimer, de faire des Livres agréables & intéressans, qui nous invitassent à chercher dans notre cœur les maximes qui y sont empreintes par la Divinité même, & à profiter des exemples multipliés que nous offre l'Histoire. Mais au seizieme siecle on écrivoit mal, ennuyeusement, & sans méthode : ainsi, quoiqu'à cette époque nous eussions déjà beaucoup de Livres de Morale, je n'en aurai pas un grand nombre à citer, & encore moins à extraire.

Pour mettre cependant un peu d'ordre dans le compte que je vais en rendre, je commencerai par faire une distinction entre les objets de la Morale; je la considérerai : 1°. comme applicable à l'homme seul, ne devant compte qu'à lui-même de sa conduite, de ses vices, ou de ses vertus; on peut appeler cette premiere Morale personnelle : 2°. comme relative à ce qui nous entoure de plus près, & qui a avec nous des relations nécessaires & continuelles, telles que notre famille, notre voisinage, & ce qui compose notre société habituelle; on peut appeler cette seconde Morale économique ou domestique.

Digitized by Google

Ces deux eſpeces ont été ſi bien confondues dans les Ecrits des Moraliſtes du ſeizieme ſiecle, qu'il ne me ſera pas poſſible d'en faire toujours la diſtinction dans le compte que je vais rendre de ces Livres. Le troiſieme genre de Morale offre un champ plus étendu, parce que l'objet en eſt infiniment plus vaſte. *C'eſt la Morale politique*, ſuivant les principes de laquelle doivent ſe gouverner les grandes Sociétés, les Républiques, & les Monarchies. Ce que nous appelons aujourd'hui Droit naturel, Droit des gens, Droit public, l'Art du Gouvernement, celui de l'Adminiſtration de chaque partie vue en grand, les Finances & le Commerce conſidérés de même, tout cela dépend de la Morale politique. Dès la fin du ſeizieme ſiecle, on avoit beaucoup écrit ſur cette matiere, & peut-être avoit-on dit dès lors ce qu'il y a de meilleur à dire. Nous réſervons, pour parcourir cette grande carriere, le Volume qui ſuivra celui-ci. En attendant, occupons-nous des Livres de la Morale perſonnelle & domeſtique, qui ſont les plus uſuels & les plus utiles au commun des hommes.

Vieux Livres de Morale connus au ſeizieme ſiecle.

J'ai déjà parlé dans mes précédens Volumes, de quelques Livres de Morale,

qui existoient en manuscrit aux quatorzieme & quinzieme siecles, mais qui n'ont été imprimés qu'au seizieme ; telle est *la Cité des Dames*, dont l'imprimé n'est qu'un extrait obscur & mal fait du manuscrit original.

Le Miroir de la vie humaine, toujours ennuyeux, ou en Latin, ou en François, ou dans toute son étendue, ou par extrait.

Le Livre attribué à Petrarque, *des Remedes de l'une & de l'autre Fortune*, originairement écrit en Latin, & traduit en Italien & en François, étoit aussi très-répandu en manuscrit au quinzieme siecle; il a été imprimé, mais seulement en Latin & en Italien, dès la fin de ce siecle-là ; la Traduction Françoise que j'ai en manuscrit n'a point été imprimée. Le nom de Petrarque donna à ce Livre une grande réputation, & on crut que le plus bel esprit de l'Italie, & un des meilleurs Poëtes de ce pays, devoit avoir publié un excellent Ouvrage de Morale. Mais ce n'est qu'un Recueil bien plat & bien ennuyeux de lieux communs; aussi a-t-on reconnu depuis, qu'il n'étoit point de Petrarque, mais d'un Chartreux nommé Adrien.

Un autre vieux Livre de Philosophie

Digitized by Google

morale, dont il y a des manuſcrits, & qui eſt des plus anciennement imprimés en François, eſt intitulé *Fontaine de toutes Sciences, ſelon le ſage Philoſophe Sidrac, ou mille-quatre-vingt-quatre demandes avec leurs ſolutions & réponſes par ledit Philoſophe.* C'eſt bien un Livre de Morale du quinzieme ſiecle, car il fourmille de preuves de l'ignorance, du mauvais goût, & du défaut de méthode des Ecrivains de ce temps-là. La Préface nous apprend qu'il a été traduit de l'Arabe, & que l'Auteur étoit un Docteur Maure de l'Univerſité de Tolede, qui l'écrivit l'an 1243. Quant au prétendu Sidrac, on le fait vivre dans un temps fort éloigné, ſous un Roi nommé Boëtus, qui régnoit ſur la Bactriane. Le Livre dit que ce Roi vécut 725 ans. Ce fut lui qui fit à Sidrac les mille quatre-vingt-quatre queſtions auxquelles perſonne ne pouvoit répondre, & que ce Philoſophe réſolut. Elles roulent toutes ſur des objets de Philoſophie & de Morale. Mais quoiqu'il y ait bien des articles ſinguliers & ridicules, je n'en ai pas trouvé un ſeul qui m'ait paru mériter d'être copié.

Fleur de vertu.

Dès le quinzieme ſiecle, il s'étoit répandu un grand nombre de manuſcrits

Digitized by Google

en Italien & en François, d'un petit Livre de Morale, intitulé *Fior di Virtu*, ou, *Fleur de Vertu.* On trouva que c'étoit un recueil d'excellentes maximes; on s'empressa de l'imprimer: il le fut en Italien dès 1477; & dès 1500 au plus tard, il parut en François gothique; enfin, au milieu du seizieme siecle, il fut imprimé dans les deux Langues. Il y a de bonnes maximes, dont quelques-unes sont tirées des anciens Philosophes, de l'Ecriture-Sainte, & des Saints Peres. Les autres sont de petits Proverbes Italiens, parmi lesquels j'en ai trouvé d'assez heureux; les voici:

Tout le monde sait que rien n'est moins étrange à la Morale que les Proverbes. J'ajouterai le texte Italien à ceux seulement dont il ne seroit pas possible de rendre parfaitement le sens en François.

Bien ou mal, il faut que quelqu'un gouverne;
Encore faut-il du sens pour régir sa folie.

Quand la Fortune joue on danse toujours bien.

Dépends le pendart, il te pendra.

Il y a des gens si bons, qu'ils ne valent rien.

Le chien ronge les os qu'il ne peut pas avaler.

Le beau du jeu est de faire beaucoup & parler peu.

Digitized by Google

Le commencement de la folie eſt de ſe croire ſage.

C'eſt toujours par la porte de derriere que le déſordre ſe gliſſe dans les maiſons.

En voici un qui ne peut être rendu en François.

Che mangia Sancti, caga Diavoli.

Myre (*Chirurgien*) piteux (*compatiſſant*) fait mauvaiſe cure.

N'y a vertu que pauvreté ne gâte.

O ſervi come ſervo, o fuggi come cervo.

Sers comme un eſclave, ou t'enfuis comme un cerf.

Il faut tenir l'oie avant que d'y faire la ſauce.

Ce n'eſt pas la faute du chat quand il prend le dîner de la ſervante.

Il Paſtor Romano non vuole pecora ſenza lana.

N. B. Ce dernier Proverbe moral ne ſe trouve pas traduit dans toutes les éditions Françoiſes.

Dès le commencement du ſiecle dont nous nous occupons, on imprima :

LIVRE de ſaigeſſe, diſtinguant & parlant des vices & vertus dont l'on peut eſtre priſé ou deſpriſé ; enſemble la maniere de toujours bien & ſaigement parler à toutes gens de quelque eſtat qu'ils ſoient. (Paris *in*-8°. ſans date.)

Digitized by Google

L'Ouvrage commence par quelques vers, qui ne méritent point d'être rapportés, & continue par des lieux communs de Morale en prose. L'Auteur qui les débite, a eu soin de marquer en marge quelles sont ses autorités ; & c'est alternativement la Genese & Aristote, Tulle, c'est-à-dire, Cicéron & Saint Augustin, Séneque & Salomon, Socrate & Juvenal, Saint Bernard & Ovide, Platon & Sidrac, &c. Chaque Chapitre est terminé par une Histoire qui sert d'exemple & de preuve à la vérité qui y est établie ; il y en a quelques-unes très-connues, & d'autres fort singulieres : je vais citer deux ou trois de celles-ci.

Dans le Chapitre de la *Desattrempance*, qui signifie sans doute *Curiosité outrée*, l'Auteur cite une Histoire, qu'il dit avoir tirée de la Vie des Peres. Une jeune fille, nommée Josseline, bien née, vertueuse, & à qui ses parens avoient inculqué les principes de la Religion, ayant entendu parler des plaisirs qui accompagnent ce péché si commun, qu'on nomme luxure, eut la curiosité d'en vouloir juger par elle-même. Elle fit confidence de son intention à un jeune homme, qui depuis long-temps lui faisoit la cour, &

qui, comme on peut bien le croire, profita de l'occasion. Cette intrigue dura quelque temps; mais la jeune fille, ayant fait un retour sur elle-même & réfléchi sur l'énormité de son péché, se pendit de désespoir.

Dans le Chapitre intitulé *Vertu d'Amour*, il donne pour preuve de la force de cette passion, le trait suivant. Le tyran Diomede étoit éperdument amoureux d'une belle femme nommée Fizolie, qui de son côté étoit éprise d'un jeune homme appelé Arion : ne pouvant la séduire, il la condamna à avoir la tête coupée. Fizolie ne demanda pour grace à son barbare Juge, que la liberté d'aller passer huit jours dans sa famille, pour arranger ses affaires, après lequel temps elle promit de revenir. Diomede n'y consentit qu'à condition que Fizolie donneroit caution pour son retour. Elle offrit Arion, qui entra en prison & se soumit à perdre la tête au temps prescrit, si son Amante ne venoit pas le délivrer. Sept jours étoient déjà passés, que Fizolie n'avoit pas paru. Le huitieme, on vint avertir le malheureux jeune homme qu'il devoit marcher au supplice. Il étoit déjà arrivé dans la place, lorsque Fizolie se

montra,

Digitized by Google

montra, & vint acquitter sa parole, en se remettant à la discrétion de son bourreau. Diomede fut si touché de cette action généreuse, qu'il étouffa son amour pour Fizolie, pardonna aux deux Amans, & les unit.

On trouve dans le Chapitre intitulé *la Justice*, une Historiette que l'on a vue ailleurs, avec quelques circonstances différentes, & infiniment mieux écrite. Un jeune homme, assez dérangé, tombe dangereusement malade : il fait de ferventes prieres pour le rétablissement de sa santé, & promet des pélerinages si Dieu daigne l'exaucer. Un Ange lui apparoît, & l'assure de sa guérison, en lui ordonnant de le suivre. Tous deux invisibles, ils entrent dans une maison, où l'Ange brise un coffre fort, & va porter l'argent qu'il en tire dans l'armoire d'un pauvre habitant de la maison voisine. Le jeune homme surpris veut parler, mais l'Ange lui impose silence. Ils passent dans un Hôtel assez proche; l'Ange s'approche du berceau d'un enfant, & l'étrangle. Cette action inhumaine révolte le jeune homme, qui se préparoit à fuir, lorsque l'Ange l'arrête, & lui dit: » Vous n'avez

Digitized by Google

» horreur de ce que vous venez de voir, » que parce que vous ignorez les rai- » sons qui m'engagent à agir ainsi. » L'homme que j'ai volé, auroit abusé » de ses richesses, & auroit perdu son » ame, si je les lui avois laissées. Celui » à qui j'ai remis cet argent, est un » honnête homme qui en fera bon usage. » A l'égard de l'enfant, il seroit de- » venu un scélérat; vous même, sans » votre maladie, vous ne seriez pas » revenu à Dieu. Ainsi craignez de ju- » ger les actions, avant d'en connoître » les causes «.

De la Sagesse, ou du Moyen de parvenir, &c. par Béroalde de Verville.

Il y a deux autres Livres du seizieme siecle, qui portent, comme celui dont je viens de parler, le titre de *Sagesse*. Le dernier est un excellent Ouvrage, sur lequel je m'arrêterai dans ce Volume-ci; mais le second ne me fournit qu'une anecdote très-singuliere; car d'ailleurs il n'y a rien absolument à en tirer. Il est intitulé *de la Sagesse, ou du Moyen de parvenir au parfait moyen de bien vivre, par Béroalde de Verville, Tours* 1593. Cet Ouvrage est d'un ennui mortel, divisé en quatorze Considérations très-dévotes, qui forment un mauvais Sermon en quatorze points, terminé

Digitized by Google

par ce Madrigal, que l'Auteur s'adresse à lui-même :

J'ai passé fort diversement
La vive ardeur de ma jeunesse,
Qui ores est morte, heureusement
Ensevelie en la sagesse.

Ensuite on trouve *la Muse céleste*, recueil de Poésies du même Auteur, composé de quelques Traductions des Pseaumes, & d'un petit Poëme de l'ame, en six Chants.

On sait que Béroalde de Verville avoit été Calviniste, & que s'étant converti, il fut nommé Chanoine de Tours. Tous ses Ouvrages sont assez extraordinaires ; il en a fait en vers & en prose, de Mathématique, de Mécanique, d'Alchimie, des Romans, des Traductions, &c. Le plus singulier est le Songe de Poliphile, où l'on trouve de tout ; Vers, Philosophie, Aventures romanesques, détails sur les Sciences & les Arts, jusques à la pierre philosophale. Mais il n'y a pas d'apparence que Béroalde soit Auteur du *Moyen de parvenir*, quoiqu'on ait mis son nom à la tête de quelques Editions de ce Livre, qui n'est qu'un recueil de Facéties & de Contes, quelquefois très-plaisans, & toujours fort

Digitized by Google

libres, ſans aucun ordre, ſuite, ni arrangement. On peut croire que quelque Diſciple de Rabelais a formé ce *Ramaſſis*, & ayant trouvé à la tête d'un Livre de Béroalde, *du Moyen de parvenir*, *&c.* a ſaiſi ce titre pour l'appliquer à ſon Ouvrage, & faire croire que le Chanoine de Tours en étoit l'Auteur.

Heur & malheur du mariage.

En 1571, Jean de Marconville, Gentilhomme Percheron, a publié un Livre de morale domeſtique, intitulé *de l'Heur & Malheur du Mariage*, précédé d'une Traduction du Traité de Plutarque, ſur les loix du mariage. Tant que l'Auteur prend Plutarque pour guide, il dit de très-bonnes choſes; mais lorſqu'il parle d'après lui-même, il n'eſt ni ſi heureux, ni ſi décent; cependant à travers beaucoup de réflexions & d'obſervations plates & ridicules, il y en a quelques-unes de curieuſes. Marconville, zélé pour les bonnes mœurs, a fait un Chapitre tout entier ſur les punitions de Dieu, qu'éprouvent les incontinens: une des plus funeſtes, c'eſt une maladie cruelle, dont M. de Marconville fixe l'époque préciſément à l'année 1493, au camp du Roi Charles VIII, ſous le Pontificat du Pape Alexandre VI, dont le nom de

Digitized by Google

famille étoit Borgia. L'Auteur étale à cet égard une grande érudition médicale, qui paroît assez déplacée dans un Ouvrage du genre du sien.

Dans un des Chapitres suivans, il dit, d'après Saint Jérôme, que du temps du Pape Damase, il y avoit à Rome une femme qui avoit épousé vingt-deux maris, & en même temps un homme qui avoit eu vingt femmes. Comme leurs aventures étoient connues, le Pape s'entremit pour les marier ensemble, dans l'intention de savoir lequel des deux mourroit le premier; ce fut le mari; & la femme fut conduite en triomphe au convoi funebre de son époux, étant accompagnée d'une foule innombrable de peuple.

En parlant des usages relatifs aux mariages des différens peuples du monde, il dit que les Gaulois, qui avoient des filles à marier, à certains jours de l'année, préparoient un grand festin, auquel ils invitoient les jeunes gens de la Nation. Ils y faisoient aussi trouver leurs filles; les uns & les autres tâchoient de s'arranger ensemble, & quand ils étoient d'accord, ils en faisoient part à leurs parens, qui les unissoient.

Digitized by Google

L'usage dans les pays du Nord, étoit que les vassales & sujettes, lorsqu'elles se marioient, devoient, à titre de redevances & d'hommages, la premiere nuit de leurs noces à leurs Seigneurs. Les Normands s'étant établis dans la Neustrie, y porterent cette coutume, & s'efforcerent long-temps de la conserver, même après qu'ils eurent embrassé le Christianisme, jusqu'à ce qu'enfin les Evêques, les Prêtres, & les personnes qui avoient les bonnes mœurs en recommandation, obtinrent que ce droit indécent seroit racheté par une petite somme d'argent : » Et, dit Marconville, » cela est encore pour le jourd'hui observé » en aucuns lieux de Normandie, où il » faut que les nouveaux mariés racheptent » cela de leurs Seigneurs, auxquels pour » ce ils font quelqu'autre devoir «.

Ce ne fut qu'au onzieme siecle, l'an 1074, que le Pape Grégoire VII défendit aux Prêtres de l'Eglise d'Occident de se marier. *Combien que*, dit M. de Marconville, *lui-même entretint Merault, Comtesse de Mantoue, comme le témoignent les Histoires de son temps.*

Tout le monde sait que le divorce avoit lieu chez les anciens Romains, & que les

Digitized by Google

maris pouvoient répudier leurs femmes. Il y a un ſeul exemple dans toute l'Hiſtoire Romaine, d'une femme qui répudia ſon mari, parce qu'il étoit impudique & déshonnête. M. de Marconville nous auroit fait grand plaiſir de nous indiquer à qui & dans quel temps cela arriva.

Les femmes Grecques, ſelon Homere, ne commençoient à compter leurs ans, que du jour de leur mariage; cela étoit fort honorable pour leurs maris, & très-commode pour les Dames, qui pouvoient toujours paſſer pour jeunes quand elles s'étoient mariées tard.

Ce Livre ſur le Mariage n'eſt pas le ſeul de M. de Marconville, il en a fait un autre, intitulé *de la Bonté & de la Mauvaiſeté des Femmes*. On prétend qu'il n'y ménage pas toujours aſſez le beau ſexe; mais celui-ci ne pouvoit manquer de défenſeurs dans un pays comme la France. Effectivement, il s'engagea une grande querelle entre les partiſans aveugles & décidés des Dames, & les gens qui, ſans oſer ſe déclarer ouvertement leurs ennemis, leur trouvoient des défauts. Cette queſtion donna

Digitized by Google

lieu d'écrire beaucoup de Livres, sur lesquels je ne crois pas devoir m'arrêter ici, ne voyant pas trop quelle morale on pourroit tirer de sa décision. Il me semble qu'il faut plutôt regarder cette dispute comme un jeu d'esprit ; & à ce titre, j'en parlerai peut-être dans quelqu'autre de mes Volumes ; en attendant, je vais dire un mot d'un des plus singuliers de ces Ouvrages. L'Auteur s'appeloit François de Billon. Il paroît qu'il avoit un grand goût pour tout ce qui est militaire, quoiqu'il ne fût que Sécrétaire d'un Cardinal François à Rome. Il a intitulé son Ouvrage, dont il y a plusieurs éditions assez belles, *la Forteresse inexpugnable de l'honneur & vertu des Dames, divisée en quatre bastions*. Il a mis cette citadelle allégorique, sous la protection particuliere de la Sainte Vierge, & a donné une Commandante à chacun de ces bastions. Le bastion de force est confié à la Reine Catherine de Médicis, mere du Roi ; celui de chasteté, à Madame la Duchesse de Savoie ; celui de clémence, à Madame la Duchesse de Nevers ; & celui de dévotion, à Madame la Duchesse Douairiere de Guise. L'Ouvrage commence par de petits dis-

Ouvrage de François de Billon, en l'honneur des Dames.

Digitized by Google

cours préliminaires, que l'Auteur intitule; la premiere, escarmouche; la seconde, recharge d'escarmouche; & la troisieme, fuite d'ennemis. Dans ces morceaux, il répond à toutes les imputations faites aux Dames, sur-tout par rapport à leur vertu, & à leur fidélité en mariage; il cite nombre d'exemples en leur faveur, & ne veut pas même convenir qu'il y ait des exceptions aux regles générales; il injurie tous les Ecrivains qui, sérieusement ou en plaisantant, ont osé dire du mal des Dames; particuliérement Rabelais, qu'il reconnoît pour le Général des ennemis qu'il croit être parvenu à mettre en fuite. La grosse tour de la citadelle est toute composée de complimens en l'honneur des Dames. L'Auteur appelle ses belles idées, des canonnades. Quand, de cette grosse tour, il a bien canonné les ennemis des Dames, il entre enfin dans le premier bastion, & les visite successivement tous les quatre. Mais il n'est pas encore à la moitié de son Volume, qu'il s'imagine que les ennemis ont fait des mines sous ses bastions; sur quoi il ne perd pas de temps pour faire une contremine de deux ou trois cents pages, qu'il appelle contremine de la plume. Effec-

Digitized by Google

tivement, sa forteresse n'étant que du papier, c'est bien la contremine qu'il lui faut. Tel est le plan de cet extravagant Ouvrage, le plus ridicule du grand nombre de ceux qui ont paru au seizieme siecle, pour & contre les Dames, le mariage, & l'amour. Je vais en tirer quelques traits, qui, en parcourant ce Livre, m'ont paru dignes de remarque.

Billon fait un grand éloge d'Isabelle de France, Reine d'Angleterre, qui, au commencement du quatorzieme siecle, voyant que son époux étoit un mauvais Prince, eut le courage de lui faire la guerre, aidée de quelques Monarques étrangers, dont elle alla mendier les secours : elle l'assiégea dans Londres, le détrôna, & mit la couronne sur la tête de son fils, espérant bien de gouverner sous le nom de cet enfant.

Entre les Dames savantes, il cite la Duchesse d'Etampes, Maîtresse de François I, qui, dit-il, savoit toute l'Histoire de France par cœur.

L'Auteur ne désigne point précisément quelle est la Duchesse de Bourbon qui avoit fait un réglement dans sa maison, assurément fort honorable au beau sexe;

Digitized by Google

elle vouloit que tous ses Domestiques mâles respectassent les personnes du sexe féminin, & ne se présentassent jamais devant elles qu'un genou en terre; ainsi les Valets-de-Chambre s'agenouilloient devant les Femmes-de-Chambre, & les Valets-de-pied devant les Servantes: apparemment que cette Duchesse de Bourbon étoit veuve.

Il cite avec l'éloge convenable une Baronne de Fourquevaux, qui mourut de saisissement & de douleur, en apprenant que son mari avoit été tué dans une bataille en Italie; ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que la nouvelle étoit fausse.

M. de Billon fait honneur aux agrémens du beau sexe, de l'important service que la Sunamite rendit à David, en soutenant la vieillesse de ce Roi Prophete. Il cite quelques exemples plus modernes dans le même genre; entre autres celui d'un Seigneur d'Albret, qui, étant parvenu à l'âge de six vingts ans, entretenoit de jeunes & jolies filles, qui rendoient ses vieux jours agréables. Il dit aussi avoir connu un Notaire de Paris, nommé Me Martin Maupin, qui, étant vieux, & ayant une femme

Digitized by Google

à peu près de son âge, lisant la Bible avec elle, lui fit remarquer qu'il étoit dans le cas du Roi David, & que si elle le trouvoit bon, il prendroit pour Sunamite sa Chambriere, qui étoit jeune & fraîche. Il l'assura que cela lui feroit bien du plaisir, & à sa femme beaucoup d'honneur de le permettre : la bonne femme ne put s'empêcher d'avouer que son mari avoit raison.

L'invention des épingles est due aux Dames, & fait sans doute beaucoup d'honneur à leur modestie; car c'est avec elles qu'on attache les fichus, les cornettes, les coiffes, les voiles; d'ailleurs elles mettent les insolens en risque de se faire des blessures; enfin, dit galamment M. de Billon, *ce sont les épines des roses Chrétiennes.*

Quand les femmes se sont mises en tête de faire réussir quelque chose, elles en viennent sûrement à bout; il en cite un exemple, dont il a été témoin. Le Parlement d'Aix s'avisa de défendre une danse, qui s'appeloit la *Volte*; les graves Magistrats la trouvoient trop légere, & même indécente; mais les Dames trouverent cet Arrêt de réglement très-mauvais. Elles furent en corps signifier

Digitized by Google

au Sénat scrupuleux qu'elles danseroient la Volte malgré lui, & que si on s'obstinoit à les en empêcher à Aix, elles iroient à Avignon danser la Volte sous la protection du Pape. Les Présidens & Conseillers furent effrayés de cette menace, d'autant plus qu'ils reconnurent parmi les plaignantes, leurs femmes, filles ou belles-filles; ils révoquerent leur Arrêt.

Le Roi Henri II, dans les Loix somptuaires qu'il a publiées, a infiniment ménagé les Dames, sachant bien que la parure leur est chere & nécessaire. » Et » à cette fin, dit notre Auteur, les » femmes sont céans induites à porter » sur leurs têtes des couronnes comme » petites Roynes, pendant que les maris » sont coiffés de simples bonnets à croute » de pâté «.

L'éducation des enfans est un des premiers objets de la morale économique & domestique. Le seizieme siecle n'a pas fourni sur ce sujet autant de Livres que le dix huitieme; mais il y en a deux qui sont fameux. Le premier est la *Civilité puérile & honnête*, dont les premieres ditions remontent jusqu'à la moitié du seizieme siecle. Elles se sont multipliées

Civilité puérile & honnête.

Digitized by Google

presque à l'infini, jusqu'au dix-huitieme. La simplicité & la naïveté avec lesquelles ce Livre est écrit, est un mérite, vu son genre. Cependant il faut convenir que bien des instructions données aux enfans, qui n'étoient autrefois que naïves, seroient à présent bien ridicules. Ainsi dans les premieres éditions de la Civilité, on recommande aux enfans de ne pas se moucher dans leurs bonnets, ni sur leurs manches : il seroit aussi étrange qu'inutile de leur donner à présent un pareil avis ; mais on peut toujours leur dire qu'ils ne doivent pas parler du nez, ricaner, se moquer des gens, & que cela n'appartient qu'à des *happelopins & écornifleurs effrontés*. On peut encore leur conseiller de ne jamais jurer ni mentir, & sur-tout de ne donner des démentis à personne.

Les anciens Livres de Civilité donnoient des avis, non seulement aux enfans, mais aux peres & aux meres; effectivement ceux-ci en ont également besoin : mais comme ce sont des préceptes pour la conduite journaliere de la vie, ils doivent s'accommoder aux mœurs & aux usages des temps où on les donne. A vue de pays, il faudroit

Digitized by Google

en France composer tous les vingt-cinq ans une nouvelle Civilité puérile & honnête.

Les *Colloques de Mathurin Cordier* sont encore un Livre qui paroissoit autrefois devoir entrer nécessairement dans l'éducation des enfans. L'Auteur est le même que celui de la Civilité puérile & honnête, dont nous venons de parler. Il étoit Normand, & Professeur de l'Université de Paris, où il est mort en 1564, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Il avoit composé ses Colloques pour servir de thêmes & de versions à ses Ecoliers. Ils ont été pendant plus d'un siecle très à la mode, & étudiés par-tout, parce qu'ils réunissoient plusieurs avantages ; savoir, celui d'apprendre aux enfans un Latin de conversation & d'usage journalier, & de leur inculquer de sages maximes, & de bons principes de morale. On devroit faire, de ces Colloques, comme de la Civilité puérile, les renouveler de temps en temps. Ceux de Cordier étoient excellens pour leur siecle; mais le style, & même les maximes, ont vieilli, quoique dans le nombre de ces dernieres il y en ait qui devroient être immortelles.

Colloques de Cordire.

Un autre Livre de Morale qui n'a pas

Digitized by Google

Théatre du Monde, par Boiſtuau.

grand mérite, quant aux raiſonnemens; mais qui contient quelques faits fort ſinguliers, eſt intitulé, *Théatre du Monde, où il eſt fait ample diſcours des miſeres humaines, &c.* par Pierre Boiſtuau, dit Launay, Paris 1584. L'Auteur eſt connu par d'autres Ouvrages, qui ſont des ramaſſis d'Hiſtoires de toute eſpece, & par quelques Romans. Duverdier & la Croix du Maine en font une ſorte d'éloge; il a traduit de l'Italien les Contes de Bandel, & a compoſé un mauvais Ouvrage de politique, intitulé *Hiſtoire de Chelidonius.*

Cet Auteur eſt un des premiers qui s'eſt plaint de ce que les meres ne nourriſſoient pas elles-mêmes leurs enfans.

Dans l'expoſé qu'il fait des miſeres de l'homme, on trouve des tableaux de malheurs publics & particuliers qui font trembler, & des exemples de crimes exécrables que je n'oſe répéter. Ces récits font plus d'horreur que de plaiſir. Je me contenterai de rapporter une anecdote concernant Marc Aurele, qui ne s'accorde pas trop avec ce que j'ai dit de cet Empereur dans un de mes Volumes précédens. Ce Philoſophe couronné, ayant appris que ſa femme Fauſtine étoit épriſe d'un

Digitized by Google

d'un jeune Gladiateur, au lieu de chercher à se venger d'elle, consulta les plus habiles gens, pour qu'ils lui indiquassent les moyens de guérir Faustine de cette funeste & honteuse passion : l'avis qui prévalut, fut de tuer le Gladiateur, & de faire boire son sang tout chaud à l'Impératrice, sans qu'elle s'en apperçût. Tout cela fut exécuté heureusement, & Faustine oublia son indigne Amant. La cause des soupçons & de la jalousie étant ôtée, l'Empereur se réconcilia de la meilleure foi du monde avec l'Impératrice; cependant, dit le Moraliste, l'enfant dont Faustine se trouva enceinte, aussi-tôt après cette réconciliation, eut toutes les inclinations d'un franc Gladiateur, & même la figure & la taille convenables à cet état. Ce fut l'Empereur Commode.

M. de Launay paroît croire qu'au moyen de quelques paroles, l'ame peut sortir d'un corps, & aller en animer un autre; mais cette opération ne doit se faire qu'avec bien des précautions, car quelques personnes y ont été attrapées, & ont trouvé que leurs corps avoient été occupés par d'autres ames en l'absence de la leur.

Digitized by Google

A propos de l'habileté de certains Artiſtes, on trouve ici qu'un certain Ouvrier Grec fit une jument d'airain ſi bien imitée, que tous les chevaux entiers du canton couroient après elle.

Ptolomée fait mention d'un miroir merveilleux, qui, lorſqu'on ſe regardoit, répétoit la figure autant de fois que le cadran marquoit d'heure, & ainſi pouvoit ſervir d'horloge.

Le ſecret de voler dans les airs, n'eſt point impoſſible à trouver; le fameux Peintre Leonard de Vinci, qui vint en France ſous François I, & a écrit ſur la Peinture, non ſeulement en Artiſte habile, mais en homme d'eſprit & en Mathématicien, avoit cherché cet art de voler, & même, ſuivant notre Auteur, il l'avoit trouvé; mais nous ne ſavons pas quel étoit ſon procédé, ni quelles expériences il en avoit faites.

L'habitude eſt une ſeconde nature. Un certain Sicilien, nommé Nicolas, enfant de Matelot, & habitant le bord de la mer, s'étoit ſi bien accoutumé à nager & à plonger, qu'il paſſoit pour le plus habile nageur de ſon temps. Inſenſiblement il s'habitua à vivre dans l'eau, ſans en être incommodé; ſes

Digitized by Google

poumons se prêterent à respirer dans cet élément. Bientôt il y passa des semaines & des mois entiers ; il y dormoit, il y mangeoit des poissons qu'il prenoit à la main, & faisoit des promenades & des courses assez longues au fond de la mer. Lorsqu'il voyoit près de lui des vaisseaux arrêtés, alors il montroit la tête & paroissoit sur l'eau ; on le prenoit pour un homme prêt à se noyer, & on le laissoit aborder dans le navire. Là il se régaloit de pain, de vin, de viande, & de légumes ; & après avoir bien dîné, il signifioit aux Mariniers qu'il étoit fatigué de respirer l'air, qu'il falloit pour faire sa digestion, qu'il retournât dans l'eau, & il s'y jetoit. Rarement s'arrêtoit-il à terre, de peur qu'on ne le retînt. Ses compatriotes s'étoient accoutumés à l'appeler, en Italien, *Pesce cola*, c'est-à-dire, *Nicolas le Poisson*. Il vécut ainsi fort long-temps. On ne sait pas de quelle maniere il mourut.

Si cet homme-là étoit tout aquatique, il y en a d'autres qui sont tout feu, témoin Alexandre, dont le visage & la personne étinceloient quand il étoit en fureur, au point que quand cela arrivoit

la nuit, il éclairoit tous ceux qui l'entouroient.

L'Empereur Tibere voyoit, dit-on, aussi clair la nuit que le jour.

Pendant le cours des guerres puniques, il y avoit à Rome un nommé Strabon, qui avoit aussi le talent de voir la nuit, & de très-loin. Les Romains l'embarquerent sur leur flotte. Il découvrit les vaisseaux Carthaginois à cent milles Romains, c'est-à-dire, à trente lieues de distance.

Les Psilles, peuple d'Afrique, avoient la vertu de charmer les serpens, c'est-à-dire que ces animaux ne leur faisoient aucun mal. C'étoit par l'effet d'une qualité attachée à leur complexion, & non par aucun sortilége. Cette Nation ayant eu occasion, d'envoyer un Ambassadeur à Rome, on voulut en faire l'expérience; on le fit entrer dans une fosse remplie de ces bêtes & d'autres des plus venimeuses, elles ne lui firent aucun mal, & se rangeoient seulement, crainte qu'il ne les écrasât.

Massinissa, Roi de Numidie, avoit une compagnie de chiens pour Garde-du-Corps; le Capitaine & le Major étoient

Digitized by Google

de la même espece, & ils donnoient le signal à leur troupe, lorsqu'elle devoit défendre son Maître.

Je n'ai plus à parler que de trois Moralistes ; je commencerai par celui qui est le moins connu, & que je ne conseille point de lire en entier.

Jean des Caurres, Principal du Collége d'Amiens, mort en 1587, publia en 1575, des Œuvres morales, dont il y a une Edition beaucoup plus ample de 1584. C'est un gros *in*-8°. de douze à quinze cents pages, moins remarquable par de bonnes maximes & par des réflexions ingénieuses, que par une infinité de traits d'histoires & d'observations singulieres qui y sont rapportés. Il paroît que cet Auteur a voulu imiter Plutarque, & traiter différentes matieres de morale en les appuyant d'exemples tirés de diverses Histoires. Montagne a fait à peu près de même ; mais comme ce dernier avoit infiniment plus d'esprit, & moins d'érudition que des Caurres, on trouve dans ses Essais, tout décousus qu'ils sont, beaucoup d'idées neuves & intéressantes, au lieu que ces Œuvres-ci ne nous offrent que les idées des autres, & les fruits de la mémoire de l'Auteur. Cependant j'es- Jean des Caurres.

Digitized by Google

pere que l'article qu'on va lire n'ennuiera pas.

Le fonds de l'ancienne Religion des Mages, enſeignée par Zoroaſtre, conſiſtoit à croire qu'il y avoit deux Eſprits principaux; l'un bienfaiſant, qu'ils nommoient *Oromazes*; l'autre malfaiſant, nommé *Arimanes*; & un troiſieme, nommé *Mitra*, qui tenoit la balance entre les deux autres. Cette doctrine n'eſt pas trop abſurde, car il eſt impoſſible que dans un monde, & même dans une ſociété nombreuſe, tout aille parfaitement bien ou tout à fait mal; il faut qu'il y ait une Puiſſance modératrice, qui établiſſe une ſorte d'équilibre, & c'eſt-là le véritable Dieu. Les Manichéens, fameux Hérétiques des premiers ſiecles de l'Egliſe, dont Saint Auguſtin ſuivit les erreurs dans ſa jeuneſſe, enſeignoient cette doctrine des deux principes.

Selon Porphyre, qui a écrit la Vie de Pythagore, les Dieux ne ſont que des hommes déifiés. On prétend que Pythagore avoit trouvé à Delphes le tombeau d'Apollon, & qu'en liſant des vers très-anciens, écrits ſur ce ſépulcre, on apprenoit qu'il étoit fils de Silenus, qui avoit

Digitized by Google

été dévoré par Python ; qu'il avoit vengé son pere en tuant ce monstre dans un lieu appelé *Tripos* ; qu'Apollon avoit été enterré dans ce même lieu, & que c'étoit sur le trou dans lequel il avoit été jeté, que la Pythie plaçoit son trépied & rendoit ses Oracles. Pythagore vit aussi le tombeau de Jupiter, sur lequel étoit écrit : *Cy-gît le grand Zen, que l'on appelle Jupiter.*

Numa avoit établi des Loix, qu'il appeloit sacrées, parce que ceux qui les violoient, étoient condamnés à la mort ; ce qui s'exécutoit avec quelques cérémonies, & comme un sacrifice aux Dieux. Du nombre des crimes condamnés par les Loix sacrées, étoit la transposition des bornes ou limites d'un territoire ; preuve du respect religieux que les anciens Romains avoient pour la conservation des propriétés.

Pythagore prétendoit entendre l'harmonie des corps célestes, & disoit qu'ils formoient un concert de musique délicieux. Comme il avoit écrit sur cette Science, & qu'il en avoit donné les regles, il les appliquoit aux différens astres ; & regardoit le cercle que chacun d'eux décrivoit, comme autant de

Digitized by Google

cordes d'une lyre qui rendoient des sons différens; il prétendoit avoir trouvé la gamme de cette musique céleste.

Démocrite disoit que la vérité étoit au fond d'un puits, mais qu'elle surnageoit toujours, & que les combats qu'on lui livroit, n'étoient que des pierres, qui, en remplissant le fond, élevoient l'eau, & rendoient la vérité plus évidente.

Des Caurres prétend, d'après un ancien Naturaliste que malheureusement il ne nomme pas, que l'olivier est un arbre si chaste, qu'il a une haine particuliere contre les personnes débauchées; & qu'il est certain, que si une femme de mauvaise conduite plante un noyau d'olive en terre, l'arbre ne porte jamais de fruits. Si cette observation étoit constatée, l'olivier fourniroit un moyen bien aisé d'éprouver la vertu des filles, surtout en Languedoc & en Provence.

Jovianus Pontanus raconte d'un certain Seigneur Mantouan, nommé Galeas, qu'il mourut aussi sottement que tragiquement, pour avoir pris au pied de la lettre le propos d'une belle Dame. Galeas se promenant avec elle sur un pont auprès de Mantoue, lui faisoit les

Digitized by Google

plus fortes protestations de tendresse, & l'assuroit qu'il n'y avoit rien de si difficile & de si dangereux qu'il n'exécutât sur le champ pour lui plaire : Eh bien, lui dit la Dame en riant, jetez-vous dans la riviere, il s'y jeta, & se noya.

Pomponius Atticus, cet ami de Cicéron, auquel il a tant adressé de Livres & de Lettres, se trouvant accablé d'infirmités, & sur-tout de maux d'estomac, prit du dégoût pour la vie, & résolut d'en sortir. Il assemble ses parens & ses amis, leur fait part de son dessein, & les consulte sur le genre de mort qu'il doit choisir. Agrippa son gendre, n'osant s'opposer ouvertement à sa résolution, lui dit de très-bonnes raisons pour le persuader de se laisser mourir de faim; seulement lui conseilla-t-il de prendre quelquefois un peu d'eau pour adoucir les douleurs que lui causeroit d'abord la privation de tout aliment solide. Atticus ayant commencé ce régime qui devoit lui donner la mort qu'il désiroit, harangua sa famille, philosopha avec ses amis particuliers, & passa plusieurs jours à se préparer ainsi à sa derniere heure. Elle ne venoit point; au contraire, en se réduisant à l'eau pour toute nourri-

Digitized by Google

ture, il fit cesser les coliques & les maux d'estomac dont il étoit tourmenté; bientôt il se sentit parfaitement soulagé & tranquille : alors son gendre lui fit comprendre que puisqu'il se trouvoit guéri, il pouvoit jouir encore longtemps d'une vie heureuse, & qu'il devoit renoncer au dessein de l'abréger; Atticus comprit enfin qu'Agrippa avoit raison, suivit son conseil, & ne mourut que dans une extrême vieillesse.

Il y avoit à Athenes des Magistrats, dont l'office étoit de réconcilier ensemble les gens mariés, & de rétablir la paix & l'union dans les ménages. Dès qu'ils apprenoient qu'il y avoit du trouble dans une maison, ils s'y rendoient, & exhortoient les époux à supporter les défauts l'un de l'autre : mais quand ils ne s'arrangeoient pas d'eux-mêmes, ces Magistrats avoient le pouvoir en main pour punir celui des deux qui avoit tort. Ils le condamnoient à l'amende, & même pouvoient l'envoyer en prison. Il y avoit aussi à Rome un Temple de Junon, *Viriplaca*, ou *Appaise Mari*, dont les Prêtres exerçoient une espece de Magistrature, dans le genre de celle dont nous venons de parler. A Lacédémone il étoit

défendu aux maris de battre leurs femmes; mais il y avoit des especes de Sergens, que l'on nommoit *Armosins*, qui étoient chargés par la République de corriger les femmes insolentes : quand un mari étoit mécontent de sa femme, il avoit recours à ces gens-là, qui apparemment n'étoient ni tendres ni galans.

C'étoit une Loi ancienne de la République de Florence, que tout homme qui avoit douze enfans vivans, étoit exempt de toutes charges, & d'impositions publiques.

Les Lacédémoniens excluoient les célibataires de l'honneur d'assister aux jeux publics au rang des autres Citoyens.

Alexandre le Grand, & l'Empereur Auguste, n'étoient jamais habillés que d'étoffes filées, cousues & brodées par les mains de leurs meres, femmes, ou filles. Cet usage subsistoit encore du temps des Empereurs Honorius & Arcadius, fils du grand Théodose. C'étoit la Princesse Serena, leur sœur, qui non seulement brodoit leurs habits, mais même les harnois de leurs chevaux.

Du temps de Saint Jérôme, les Ecos-

ſois étoient encore Antropophages, ils mangeoient leurs ennemis; mais en récompenſe ils traitoient très-bien les Etrangers avec leſquels ils étoient en paix, leur offrant leurs femmes & leurs filles, & les priant inſtamment d'en uſer.

Des Caurres raconte l'hiſtoire d'une belle Demoiſelle, nommée Juſtine, qui eut le malheur d'épouſer un Prince très-étourdi, & jaloux ſans ſujet, car elle étoit fort ſage. Un jour qu'il entra chez elle, elle le ſalua profondément; dans le temps qu'elle avoit la tête baiſſée, il tira ſon ſabre, & la lui abattit. Comme elle étoit Chrétienne, elle a été canoniſée; c'eſt la Patrone de toutes les Dames & Demoiſelles qui portent le joli nom de Juſtine.

On trouve dans le neuvieme Livre de l'Illiade d'Homere, une fiction poétique très-morale & très-philoſophique. Le Poëte ſuppoſe qu'Até, Déeſſe du malheur, ayant été chaſſée du Ciel, ſe mit à parcourir la terre. Les Dieux, prévoyant les maux qu'elle y répandroit, la firent accompagner par trois Déeſſes, chargées de la ſuivre & de conſoler les hommes. Ces Déeſſes s'appellent toutes trois Lethé,

Digitized by Google

& portent avec elles l'oubli des chagrins paſſés; mais malheureuſement elles ſont vieilles, boiteuſes, & peſantes, au lieu qu'Até eſt maigre, leſte, court vîte, & ſe fourre par-tout. De ſorte que les conſolations arrivent bien plus tard que les malheurs qu'elles doivent adoucir.

L'Hiſtorien Iſidore conte que les Romains furent long-temps ſans vouloir admettre dans leur ville aucun Médecin; en voici l'origine : Un nommé Archagatus, Médecin Grec, eut permiſſion d'exercer ſa profeſſion dans Rome; mais il pouſſa les choſes un peu trop loin. L'on ſait que les anciens Médecins étoient en même temps Chirurgiens & Apothicaires. Archagatus ſe déterminoit ſi aiſément à couper les bras & les jambes, ſes médecines étoient ſi fortes & purgeoient ſi violemment, que le peuple Romain (ſans conſidérer ni la bonne intention du Médecin, ni les raiſons qu'il pouvoit avoir de traiter ſi rudement ſes malades), furieux de ce que quelques Citoyens avoient été la victime des ordonnances d'Archagatus, le lapida juſqu'à ce que mort s'en ſuivît. L'on juge bien qu'après cela Rome fut

Digitized by Google

quelque temps ſans Médecins. Enfin des guériſſeurs plus humains rendirent cet Art à la mode.

Dans le troiſieme Livre des Œuvres morales de des Caurres, qui eſt entiérement conſacré à la recommandation de l'étude des Lettres & de la Philoſophie, on trouve quelques traits curieux, relatifs à cette matiere.

Le Roi Antigone écrivoit au Philoſophe Zenon, & le prioit avec beaucoup d'inſtance de venir lui donner des leçons de Philoſophie. » Je vous preſſe, » dit-il, de devenir mon Maître, & » vous ne devez pas vous y refuſer; car » qui inſtruit un Roi, inſtruit tous ſes » Sujets, & devient le Précepteur & le » Légiſlateur de tout un peuple «.

Il y avoit à Athenes des Loix contre les oiſifs; on voulut exécuter ces réglemens contre deux Philoſophes, nommés, l'un Menedeme, & l'autre Zenocrate, parce qu'on ne les voyoit travailler d'aucun métier, ni remplir aucunes fonctions publiques, & qu'ils paſſoient toute leur journée à ſe promener avec les Péripatéticiens, ou à écouter les raiſonnemens des Stoïciens. Se voyant prêts à être condamnés, ils produiſirent devant l'Aréo-

Digitized by Google

page le témoignage d'un Boulanger, chez lequel ils logeoient, qui certifia qu'ils passoient les nuits avec lui à faire du pain, moyennant une assez modique rétribution, & qu'il leur laissoit le jour la liberté de s'occuper de l'étude & de la Philosophie.

Eldrede ou Alfred, Roi d'Angleterre, partageoit sa journée en trois parties. Il employoit huit heures au service de Dieu & à l'étude des Lettres; huit aux affaires de son Royaume; & les huit autres, à manger, à dormir, & à faire de l'exercice.

On voit encore au Mans le tombeau de Guillaume du Bellay, Seigneur de Langey. C'est le premier Gentilhomme François qui se soit fait représenter sur son mausolée, entouré non de trophées & d'armes brisées, mais de Livres & de papiers; aussi prétend-on qu'il fut le Restaurateur des Lettres en France, & le premier homme de qualité qui osa avouer hautement qu'il étoit homme de Lettres.

Salomon avoit reçu de Dieu le don de parfaite sagesse : on comprenoit autrefois sous ce nom, la connoissance de toutes les Sciences, même de celles que nous

Digitized by Google

regardons aujourd'hui comme chimériques. L'art de deviner les énigmes étoit estimé comme une des plus sublimes. Salomon le possédoit supérieurement. La Reine de Saba, qui se piquoit aussi d'être fort savante, fit assaut d'énigmes & de logogriphes avec le fils de David ; Salomon l'emporta sur elle, mais il se soumit à ses charmes, & en fit sa principale Maîtresse. Il avoit une correspondance énigmatique avec Hiram Roi de Tyr ; ils faisoient l'un contre l'autre des paris considérables, à qui devineroit des énigmes, & Salomon gagnoit presque toujours ; il se procura par ce moyen tous les bois de cedre, & les meilleurs matériaux qui servirent à la construction du Temple de Jérusalem. Cependant un jeune homme, nommé Abdenonus, se trouva plus habile que la Reine de Saba, le Roi de Tyr, même que Salomon ; il leur proposa des énigmes qu'ils ne purent deviner. Les Rabbins prétendent que ce fut un trait de la sagesse divine, qui ne voulut pas permettre que Salomon s'énorgueillît, au point de croire qu'il en savoit plus que tout le reste du monde.

Les Goths s'étant séparés de l'Empire Romain, firent d'abord des loix pour défendre l'étude des Lettres, qu'ils prétendoient

Digitized by Google

doient n'être bonnes qu'à amollir le genre humain. Ils revinrent bientôt de ce préjugé; mais, hélas! nous devons la perte d'un grand nombre de précieux manuscrits excellens au peu de temps qu'il a duré.

Le Pape Paul II, qui vivoit bien longtemps après les Goths, avoit la même haine pour les Lettres & la Philosophie. Platine, Historien des Papes, qui d'ailleurs les flatte assez volontiers, avoue que Paul II recommandoit souvent aux Romains de ne faire apprendre à leurs enfans tout au plus qu'à lire & à écrire.

Epicure, qui regarde la volupté comme le souverain bien, convenoit que les gens vicieux ne pouvoient être tranquilles, parce que le remords suit nécessairement le crime, & qu'on ne peut être en repos lorsqu'on a quelque chose à se reprocher.

L'usage de placer une statue gigantesque de S. Christophe à l'entrée des grandes Eglises, ne vient pas de ce que l'on a un respect plus particulier pour ce Saint géant que pour tout autre bienheureux, mais d'une espece de jeux de mots. *Christophoros* en Grec, signifie *Porte-Christ*; ainsi la statue de ce Saint a été placée à l'entrée des Eglises, pour montrer aux

Digitized by Google

fideles qu'ils doivent porter Dieu dans leur cœur, comme le Saint porte l'Enfant Jésus sur ses épaules.

Le Chapitre XLI contient une Histoire fort singuliere de Baudouin, Comte d'Edesse : ce Seigneur François, transporté dans la Syrie, y avoit mené avec lui une troupe de Croisés assez considérable, qui l'avoit aidé à s'emparer de son comté ; il leur avoit promis une solde, mais il n'étoit pas en état de la leur payer. Voici l'expédient qu'il prit pour se faire fournir l'argent nécessaire par le Prince de Melytene, son beau-pere. Il alla lui faire une visite, & se fit accompagner par la meilleure partie de ses troupes : il fut reçu avec beaucoup d'empressement & d'amitié. Au bout de quelques jours, comme le beau-pere étoit avec son gendre au milieu de sa Cour, ils virent entrer dans la salle où ils étoient, tous les Officiers de Baudouin ; un d'eux s'avança fiérement, & dit à son Seigneur, qu'il devoit se souvenir de la promesse qu'il leur avoit faite de leur payer leur solde un an après qu'ils se seroient emparés de la ville & du comté d'Edesse, sous la caution de sa barbe ; qu'eux, ayant rempli leur engagement, c'étoit à lui à

Digitized by Google

acquitter sa promesse; qu'ainsi ils venoient lui demander, ou leur argent, ou sa barbe. Le Prince de Mélytene fut fort surpris de l'audace des Officiers de son gendre: mais celui-ci étant convenu de la dure nécessité où il se trouvoit d'opter, ou de payer, ou d'être à jamais déshonoré en se laissant couper publiquement la barbe, qu'il avoit fort belle, le Prince vouult composer & offrir aux Officiers une partie de la somme: ils refuserent d'entendre à aucun accommodement; & comme ils insistoient violemment, enfin le beau-pere tira de ses trésors de quoi les satisfaire. Les Croisés s'en retournerent très-contens; & ainsi le Comte Baudouin paya sa dette, sans qu'il lui en coutât rien.

Des Caurres consacre un grand Chapitre aux ressuscités & aux revenans, auxquels il paroît qu'il avoit grande foi.

Platon rapporte au dixieme Livre de sa République, l'Histoire d'un Grec, qui, ayant été tué à la guerre, resta dix jours sur le champ de bataille: au bout de ce temps, on trouva son corps sain & entier au milieu des cadavres presque pourris; il fut enlevé & porté dans la ville prochaine; mais lorsqu'on se préparoit à le brûler, il se réveilla ou ressuscita, & dé-

Digitized by Google

clara qu'il avoit paſſé douze jours dans les Enfers, où il avoit été témoin des ſupplices que les criminels éprouvoient dans le Tartare, & des plaiſirs que devoient goûter les gens de bien dans les Champs Eliſées.

Plutarque rapporte auſſi dans ſon Traité de l'Ame, l'Hiſtoire d'un nommé Enarchus, qui avoit paſſé toute ſa vie dans la débauche & le libertinage, & étant mort, reſſuſcita au bout de quatre jours, & vécut encore long-temps en homme ſage & vertueux, faiſant des récits effrayans & touchans de ce qu'il avoit vu dans les Enfers.

L'Auteur prétend que de ſon temps il y avoit encore à Damas en Syrie, une femme née Mahométane, qui, étant morte, avoit été enterrée dans le cimetiere de celles de ſa Religion. Elle avoit déjà paſſé douze jours dans ſon ſépulcre, lorſqu'on y entendit aſſez de bruit pour donner la curioſité de l'ouvrir: on la trouva vivante, on voulut la ramener chez elle; mais elle déclara qu'elle vouloit ſe faire baptiſer & vivre parmi les Chrétiens. Conduite chez le Cadi, elle ajouta qu'ayant paſſé douze jours dans l'autre monde, elle avoit été précipitée dans l'Enfer, où elle avoit ſouffert tous les tourmens auxquels

Digitized by Google

ſont condamnés ceux qui ne ſuivent pas la loi de Jéſus-Chriſt. On chercha vainement à la détourner de cette idée, elle s'obſtina à la ſoutenir. Les Turcs délibérerent s'ils la feroient mourir; mais, toute réflexion faite, craignant qu'elle ne paſſât pour une Martyre, ils aimerent mieux la laiſſer en liberté; elle courut auſſi-tôt à l'Egliſe Chrétienne, ſe fit baptiſer, & vécut encore long-temps dans cette Religion.

Des Caurres fait une remarque aſſez ſinguliere; c'eſt que quand on a été mort & qu'on eſt reſſuſcité, on ne rit plus. Il en donne pour preuve, qu'après ſa réſurrection, S. Lazare, ſuivant ſa Légende, n'a plus ri: la Légende ajoute, que d'ailleurs le Diſciple ſe conformoit en cela à ſon Maître Jéſus-Chriſt, qui, ſuivant la lettre de Lentulus à Tibere (piece fauſſe, mais à laquelle on avoit confiance dans les ſiecles d'ignorance), n'a jamais ri pendant tout le cours de ſa vie mortelle.

En 1238, Guillaume d'Auvergne, Evêque de Paris, ſavant Prélat dont nous avons les Ouvrages, aſſembla aux Jacobins les Docteurs de la Faculté de Théologie, pour ſavoir s'il étoit permis, en conſcience, de poſſéder pluſieurs Béné-

Digitized by Google

fices. La pluralité des voix décida que cette pluralité dévoit être défendue. Le Chancelier de l'Université, nommé Philippe, étoit à la tête de ceux qui soutenoient l'opinion favorable à la pluralité. Voyant qu'il étoit condamné, il déclara hautement qu'il conserveroit ceux qu'il possédoit, voulant, disoit-il, *sonder le guet*, & voir ce qui arrivoit dans l'autre monde à ceux qui possédoient à la fois plusieurs Bénéfices. Il en fut instruit *à son dam*, car étant mort peu de temps après, & ayant été enterré dans l'Eglise de Notre-Dame, à l'heure des Matines qui suivirent son enterrement, son ombre sortit de sa biere, & déclara à l'Evêque & aux Chanoines qu'il étoit damné.

N. B. Pour la tranquillité des Bénéficiers actuels, il faut savoir que les Bénéfices d'alors entraînoient toujours charge d'ames, ou obligation de faire l'Office dans un lieu particulier, & que par conséquent ils exigeoint tous résidence. On ne connoissoit point alors les Bénéfices simples ni les Commendes. Il est encore bien décidé qu'on ne peut à la fois posséder deux Bénéfices qui exigent résidence, mais on n'est pas si scrupuleux pour les autres.

Les *Œnobarbes*, d'une famille illustre à Rome, dont étoit Domitius Œnobarbus, pere de Néron, avoient une origine

Digitized by Google

chimérique & fabuleuse; ils prétendoient qu'un de leurs ancêtres, nommé Lucius Domitius, qui étoit Sénateur dès les premiers temps de la République, étant un jour aux champs, fut abordé par deux Divinités sous la forme de deux jeunes gens, qui le chargerent d'aller signifier aux Consuls, qu'ils pouvoient en toute sûreté livrer la bataille aux Samnites, & que les Romains seroient vainqueurs. Le Sénateur ayant répondu à ces donneurs d'avis, qu'on ne daigneroit pas le croire, s'il ne pouvoit montrer une marque de sa mission divine, les Dieux (car c'étoit Castor & Pollux) lui passerent la main sur la barbe, & à l'instant, elle devint dure & brillante comme de l'airain. Domitius ayant donné cette preuve de la vérité de ce qu'il avançoit, les Romains livrerent la bataille & la gagnerent.

Des Caurres avance avec raison, qu'il est fort dangereux de se trouver en mauvaise compagnie; il en cite deux exemples; l'un tiré de Virgile, qui dit que les malheurs de Mantoue, sa patrie, sont provenus de sa proximité avec la ville de Crémone; le second exemple, bien plus étonnant, est tiré de S. Augustin dans son Livre *de Pœnitentia* (le Chapitre &

Digitized by Google

la Section sont cités en marge). Il y avoit deux villes assez voisines de Sodome & de Gomore, appelées Adonia & Seboin. *Elles furent*, dit le Saint Pere de l'Eglise, *brûlées par le feu du ciel, seulement pour le voisinage & proximité de Sodome & de Gomore.*

A propos de mauvais voisinage, je trouve encore dans ce Livre une Fable ou Apologue mis sur le compte d'Esope, mais que je ne me rappelle pas d'avoir vu dans le Recueil de ses Fables. L'escargot ou limaçon ayant eu le bonheur de plaire à Jupiter, ce Dieu lui demanda quelle grace il voudroit obtenir; celle, dit l'animal, de porter avec moi ma maison, afin d'éviter le mauvais voisinage, quand j'aurai le malheur de m'y trouver exposé.

Il y avoit à la Cour de l'Empereur Sévere, un Favori ou espece de Ministre fort intéressé, qui prenoit de toute main, & cependant rendoit la justice assez exactement; car, quand il avoit une affaire à rapporter, il engageoit les deux Parties à lui remettre chacune de son côté une certaine somme, à condition qu'elle lui resteroit en cas qu'ils gagnassent; après cela il examinoit l'affaire très-impartialement, & la jugeoit très-équita-

Digitized by Google

blement, & puis rendoit fidélement à la Partie perdante la ſomme conſignée.

Les Arabes Mahométans prétendent poſſéder à la Mecque la ſépulture d'Abraham, & que non ſeulement les corps de Jacob & de Joſeph y ont été tranſportés d'Egypte, mais que ceux d'Adam & d'Eve s'y trouvent auſſi, ainſi que celui de Seth leur fils, de qui nous deſcendons tous, car Noé en deſcendoit; & ſuivant des Caurres, toute la poſtérité de Caïn fut enveloppée dans le déluge.

Tout le monde ſait que Mathias Corvin a été un des plus grands Princes qui aient régné ſur la Hongrie; les Hongrois de ſon temps étoient encore aſſez barbares & très-ignorans. Il épouſa une Princeſſe Italienne, fille de Ferdinand Roi de Naples. Sa nouvelle épouſe fut envoyée à Bude, avec un train magnifique, dans lequel on avoit compris pluſieurs beaux eſprits Napolitains, des gens de Lettres, & des Docteurs. Ceux-ci furent étonnés du peu de Loix qu'avoit la Hongrie; les procès y étoient décidés conformément à l'équité naturelle de chaque Juge, preſque ſans aucunes formalités ni procédures. Les Juriſtes

Digitized by Google

Napolitains repréſenterent que cela étoit honteux, & qu'il étoit de la gloire du Roi, de faire connoître dans ſon pays le Droit Romain, les Loix de Juſtinien, qui étoient ſi conformes à la juſtice & à la raiſon, & les formes de procéder qui étoient alors uſitées dans tout le reſte de l'Europe. Corvin, qui ne comprenoit rien à tout cela, crut pourtant ſe faire honneur en revêtiſſant du ſceau de ſon autorité de ſi belles Loix. Mais les Loix traînerent à leur ſuite les procès; & au lieu que lors de l'avénement de Mathias Corvin au trône à peine y en avoit-il quelques-uns dans ce Royaume, ils s'y multiplierent à un tel point, que la chicane devint un fléau auſſi commun en Hongrie, que dans les autres pays de l'Europe.

Les Prêtres étoient ſi reſpectés au huitieme ou neuvieme ſiecle, qu'il paſſoit pour indubitable, que tout Juge ſéculier qui avoit la hardieſſe d'en juger un, au lieu de le renvoyer pardevant le Pape ou les Evêques, encouroit l'excommunication majeure, la plus terrible de toutes. On lit dans le Livre ſecond des Décrétales, que le Pape Clément III fut conſulté, pour ſavoir ſi des Juges

laïques avoient pu légitimement condamner à être pendu un Prêtre séditieux, qui avoit osé usurper le titre de Roi, & avoit excité dans son pays une guerre civile.

Fronton, qui étoit Consul du temps de l'Empereur Nerva, disoit que s'il étoit fâcheux de vivre sous un Prince qui ne laissoit faire à personne ce qu'il vouloit, on étoit encore plus malheureux d'être gouverné par un Monarque qui laissoit à tout le monde la liberté de se conduire à sa fantaisie.

Un des plus beaux proverbes Grecs & philosophiques, est celui-ci, dont voici la traduction en vieux François: *Qui ne sait rien, de rien ne doute.*

J'ai déjà parlé dans un de mes précédens Volumes, & dans celui-ci même, du sage & ingénieux Philosophe Chrétien, Pierre Charron: j'ai annoncé que quelqu'un travailloit à faire une réduction des deux principaux Ouvrages de cet Auteur, qui montreroit parfaitement quel est son véritable systême. On a eu grand tort de le soupçonner d'une Philosophie anti-Chrétienne; ce soupçon n'auroit pas été conçu dans un siecle plus éclairé que le seizieme. On n'a fait Charron.

Digitized by Google

aucun reproche à M. Nicole, d'avoir, dans ses Essais de Morale, présenté le tableau du cœur humain, de ses foiblesses, de ses écarts, & des moyens que la Philosophie & la raison peuvent nous offrir pour nous éclairer & nous conduire. On convient à présent généralement de cette grande vérité, que la Morale Chrétienne est parfaitement conforme à la Morale Philosophique bien entendue; si la Religion contredit quelquefois notre esprit, en nous ordonnant de croire des mysteres, jamais elle ne s'oppose aux vrais principes de morale que Dieu, au moyen de la raison, a gravés dans notre cœur. Or, Charron n'a voulu que nous faire connoître ces principes, & après les avoir bien expliqués dans son Livre de la Sagesse, il a prouvé, dans celui des trois Vérités, premiérement, qu'une Religion quelconque est nécessaire pour nous faire pratiquer ces maximes; & secondement, qu'entre toutes les Religions, la Chrétienne est celle qui remplit le mieux ce grand objet.

Telle a été l'intention de Charron: quoiqu'il ait composé le Livre des trois Vérités avant celui de la Sagesse, il est

évident, que dans l'ordre des instructions, l'un doit précéder l'autre. L'exposé de la Vie de l'Auteur prouvera qu'il a toujours été très-bon Chrétien & bon Ecclésiastique; ce que je présenterai ensuite, tiré de son Livre de la Sagesse, achevera d'en convaincre.

Pierre Charron naquit à Paris en 1541, d'un Libraire de cette Ville, assez riche, mais qui eut beaucoup d'enfans : il fit de bonnes études, & prit des degrés en Droit canonique & civil dans l'Université de Bourges, qui étoit alors fameuse. Il suivit quelque temps le Barreau à Paris; mais il se trouvoit peu propre à la profession d'Avocat; il entra dans l'état Ecclésiastique, prit les Ordres sacrés, & se livra à son talent pour la prédication. Quelques-uns de ses Sermons, qui ont été imprimés, nous prouvent qu'il mettoit plus de sagesse, de morale, & de raisonnement dans ses discours, qu'il n'usoit de cette éloquence qui paroissoit foudroyante alors, mais qui n'étoit fondée que sur l'autorité de l'Ecriture & des Peres, qui faisoient sans cesse envisager aux pécheurs les peines de l'Enfer & les joies du Paradis, sous des images frappantes pour le peuple,

Digitized by Google

mais peu ſatisfaiſantes pour un Philoſophe Chrétien. Sa maniere de prêcher a été reconnue de notre temps pour excellente ; mais alors elle parut neuve, & par conſéquent ſuſpecte aux ignorans. Cependant quelques Evêques éclairés en connurent ſi bien le prix, qu'ils s'empreſſerent à s'attacher le Prédicateur. On venoit de fonder dans la plupart des Egliſes Cathédrales, des places de Théologal, auxquelles on avoit attaché des Prébendes. Les fonctions de ceux qui en étoient pourvus, étoient de prêcher pendant certains temps de l'année, & de donner des inſtructions ſur la Théologie aux jeunes Eccléſiaſtiques. Arnaud de Pontac, Evêque de Bazas, jugea que perſonne ne s'en acquitteroit mieux que Charron, & il le fit ſon Théologal. De ce Dioceſe, il paſſa dans pluſieurs autres, & y remplit les mêmes fonctions pendant quinze à ſeize ans. Il fut par-tout admiré & eſtimé comme un bon Eccléſiaſtique & un grand Théologien. En 1588, étant de retour à Paris, il lui prit une eſpece de dégoût du monde, & il voulut ſe faire Chartreux; mais les Supérieurs de cet Ordre le refuſerent, trouvant qu'il pouvoit, en reſ-

Digitized by Google

tant dans le monde, rendre de plus grands ſervices à l'Egliſe & à la Religion. Ayant été appelé à Bordeaux, & pourvu d'un Canonicat, & même d'une Dignité dans le Chapitre, il reſta dans cette Ville quatre à cinq ans, durant leſquels il ſe lia de la plus tendre amitié avec l'aimable & ingénieux Montagne. Celui-ci goûta infiniment l'eſprit philoſophique & la morale de Charron; mais peut-être ne furent-ils pas toujours d'accord ſur tous les points que Montagne a traités dans *ſes Eſſais*, & Charron dans *ſa Sageſſe*. Il eſt pourtant évident qu'ils s'éclairerent l'un & l'autre, & il y a des reſſemblances frappantes dans quelques-uns de leurs principes; mais quelquefois auſſi l'homme du monde & le Théologal ont leurs opinions à part, & toujours leur ton. Montagne mourut entre les bras de Charron, & lui donna par ſon teſtament les preuves d'eſtime les plus marquées. Après ſa mort, Charron ne fit aucune difficulté de paſſer de Bordeaux à Cahors, toujours en qualité de Théologal & de Grand-Vicaire. Il fut député à l'aſſemblée du Clergé, tenue à Paris en 1595; l'eſtime générale qu'on avoit pour lui, engagea à le choiſir pour

Secrétaire de cette assemblée, & elle en fut très-satisfaite.

En 1600; il passa encore de Cahors à Condom, & y resta jusqu'en 1603, qu'il fit un nouveau voyage à Paris. Il se logea chez un Libraire, près de Saint-Hilaire. Le 16 Novembre de cette année, descendant la rue Saint-Jean-de-Beauvais, il fut frappé d'apoplexie, & étant tombé sur ses genoux, & ayant levé les mains au Ciel, il mourut aussitôt; il est enterré dans l'Eglise Paroissiale de Saint-Hilaire. Il avoit, par son testament, nommé pour ses Légataires universels, la sœur & le beau-frere de Montagne; mais son héritage, quoiqu'assez considérable, se réduisit à peu de chose, au moyen des legs qu'il destina à faire étudier des jeunes gens, & à les marier.

Le Livre de la Sagesse parut dès 1601 à Bordeaux : on en préparoit à Paris une seconde édition, lorsque Charron mourut. Ce ne fut qu'alors qu'on commença à soupçonner qu'il pouvoit y avoir dans cet Ouvrage quelque chose de trop philosophique, & qui tenoit plus à la Religion naturelle, qu'à la Religion Chrétienne. La Sorbonne & l'Université demanderent qu'il fût sérieusement examiné; cependant

dant

Digitized by Google

dant on tenta d'arrêter la nouvelle Edition avant qu'elle fût publiée. Heureusement le Chancelier de Sillery & le Premier Président de Harlay, qui connoissoient & protégeoient l'Ouvrage, penserent que c'eût été grand dommage qu'il fût perdu. Ils prierent l'habile & sage Président Jeannin de l'examiner, & d'y faire les retranchemens qu'il jugeroit convenables : c'est ce qui fut exécuté ; & les retranchemens faits alors, forment la différence de l'Edition de Paris 1604, à celle de Bordeaux 1601. Celle-ci est par cette raison plus recherchée. Mais, encore une fois, tout ce qui peut rendre Charron suspect, c'est que dans le Livre de la Sagesse, il considere l'homme, ses vertus, ses défauts, ses foiblesses, relativement à la morale ; abstraction faite de la grace divine, de la Foi, & des lumieres du Christianisme ; en un mot, sa sagesse est purement philosophique : mais dans la premiere Partie de son Livre des trois Vérités, il démontre qu'une pareille sagesse est insuffisante pour la conduite de l'homme ; dans le Livre suivant, il prouve que la Religion Chrétienne est le meilleur guide pour suppléer au défaut de la nature & de la raison. Que

Digitized by Google

peut-on de mieux conçu & de meilleur à exécuter qu'un pareil plan ?

Principales Maximes du Livre de la Sagesse *de Pierre Charron, avec quelques explications nécessaires pour l'intelligence de l'esprit dans lequel ce Livre a été écrit.*

La vraie science & la véritable étude digne de l'homme, est celle de lui-même; c'est même par sa propre connoissance que l'homme parvient à celle de Dieu.

Pour se bien connoître, il faut que l'homme étudie son corps & ses sens, son esprit & son cœur.

L'homme entier, composé d'un corps & d'une ame, est le chef-d'œuvre, l'honneur & le miracle de la nature; car il n'y a au dessus de l'homme que Dieu & les purs esprits, & tout ce qui est pure matiere, est au dessous de l'homme & d'un genre inférieur.

Le corps est fait pour l'ame, cependant ils paroissent souvent en contradictions & en disputes; mais ils sont si bien liés, qu'ils peuvent s'appliquer ce vers Latin:

Nec tecum possum vivere nec sine te,

Je ne puis vivre avec toi ni sans toi.

Digitized by Google

La ſanté eſt le plus précieux des préſens du Créateur ; ſans elle nous ne pouvons jouir des avantages qui réſultent des qualités brillantes de notre ame. La maladie peut intercepter toutes ces facultés. Un homme en apoplexie n'a plus ni raiſon, ni ſageſſe, ni mémoire : auſſi la maladie & la douleur ſont-elles des maux réels, qui attaquent l'homme entier.

La beauté eſt un des plus grands avantages ; ſi elle ne contribue pas à ceux de l'eſprit, elle prévient du moins favorablement pour eux. Scipion diſoit que le beau & le bon étoient couſins. La beauté de l'homme conſiſte principalement dans l'air de ſanté & de vigueur, & celle de la femme dans les graces naturelles.

De même on pourroit croire que la laideur dans un homme ou dans une femme eſt une indication de mauvaiſes qualités, ſi l'on ne ſavoit que communément ceux & celles qui n'eſperent pas de plaire par les agrémens extérieurs, s'empreſſent davantage à ſe procurer les qualités du cœur & de l'eſprit.

Les ſens ſont nos premiers maîtres ; on en compte communément cinq ; mais qui ſait ſi nous n'en avons pas davantage !

La preuve que nos ſens peuvent aiſé-

Digitized by Google

ment nous tromper, c'eſt qu'ils ſe révoltent ſouvent contre des objets que notre raiſon nous démontre n'être point à craindre. Ainſi nous ne pouvons nous empêcher de frémir à la vue d'un précipice, quoique nous marchions ſur un chemin large & ſolide qui nous met à l'abri d'y tomber. Nous frémiſſons en voyant le Chirurgien tirer un couteau ou une lancette, qui doit nous faire une plaie ſalutaire.

Les paſſions troublent à la fois nos ſens & notre raiſon, & nous font oublier tout ce que les ſens d'un côté, & la raiſon de l'autre, nous offrent de plus frappant.

La vue eſt le premier de tous les ſens pour le ſervice du corps, & l'ouïe pour le ſervice de l'eſprit. C'eſt la langue qui rend tout ce que l'ouïe nous a tranſmis d'idées, de faits, & d'explications. Un Ancien diſoit à un jeune homme, *parle afin que je te voie.* L'ouïe eſt le canal principal par lequel les connoiſſances paſſent, & elles s'écoulent par la parole: c'eſt par ces deux voies que les ames ſe communiquent. Un ſourd & muet eſt un être iſolé dans la nature. S'il étoit aveugle, il n'auroit aucun rapport avec tout ce qui l'environne: il ſeroit réduit à l'état d'une plante végétale.

Digitized by Google

L'homme n'eſt ni tout-à-fait ſupérieur, ni au deſſous de la bête : il n'eſt point abſolument au deſſus, puiſqu'ils ont tous deux le même Maître, & ſont tous deux ſortis de la main du Créateur : il ne peut être au deſſous, puiſqu'il poſſede des avantages bien ſupérieurs à ceux des animaux ; mais l'empire qu'il prétend avoir ſur eux eſt vraiment chimérique.

Les avantages qui ne peuvent nous être conteſtés, ſont une mémoire plus étendue, un jugement capable de tirer des conſéquences plus éloignées (quoique les animaux en tirent quelques-unes), plus de perſpicacité dans l'eſprit, qui nous porte à faire, en moins de temps, des découvertes conſidérables & utiles ; enfin, la facilité de nous communiquer réciproquement nos idées au moyen de la parole, qui eſt pour nous d'une reſſource & d'une utilité infinies : ajoutons-y la forme de nos mains, qui nous met à portée d'exécuter beaucoup plus de choſes, & de nous forger des armes & des moyens de défenſe, que les animaux ne peuvent trouver que dans leurs griffes, leurs dents, & leurs cornes.

Mais cette raiſon que nous avons au deſſus des bêtes, n'eſt-elle pas pour nous la ſource de bien des maux ? Les animaux

Digitized by Google

ſont exempts de la plupart de nos vices & de nos maladies. Leurs paſſions ne ſont que momentanées, & ſi chaque eſpece d'animal a un vice qui lui eſt propre, du moins elle ne les réunit pas tous comme l'homme. Les animaux ne prévoient rien, & par conſéquent ſont exempts d'inquiétude & de tourmens pour l'avenir. Que de maladies ce défaut de prévoyance ne leur épargne-t-il pas? Le bœuf & le mouton marchent à la boucherie ſans s'en douter; la volaille engraiſſe ſous les mues du Rôtiſſeur; l'agneau crie pour demander du lait ſous le couteau du Cuiſinier. Quant au prétendu aſſerviſſement des bêtes à l'homme, eh! qui de nous n'eſt pas de même aſſervi aux autres? Ce qu'on appelle devoirs de famille, de ſociété, de citoyen, ne ſont-ils pas autant d'aſſujettiſſemens? Le beſoin, l'intérêt, l'ambition, la vanité nous aſſerviſſent à nos ſemblables.

Ah! du moins ne ſoyons point cruels aux animaux, ſous prétexte de notre chimérique ſouveraineté. Songeons que nous ſommes tous dépendans du même Maître; que Dieu les a créés ainſi que nous, & ſi nous pouvons pour nos beſoins diſpoſer de leur vie, dont la perte n'étant point prévue par eux leur eſt peu ſenſible, ne

Digitized by Google

les tourmentons pas avec plus de barbarie que d'utilité.

L'homme considéré avec les yeux du Philosophe, est bien vicieux, bien foible, & même misérable. Tout chez lui n'est que vanité, c'est-à-dire, sottise & folie. La plupart de ses désirs sont extravagans, ses projets chimériques, ses espérances frivoles. On a peine à concevoir pourquoi la plupart du temps il se gêne, il se contraint, il ne vit point pour lui, mais pour les autres. Encore, si c'étoit afin d'avoir la satisfaction de leur faire du bien, d'être utile à l'humanité ou à son prochain; mais point du tout, c'est l'effet du respect humain, de l'habitude, ou de quelques préjugés. Nous témoignons de la considération pour qu'on nous en témoigne; nous rendons des services par intérêt, dans l'espérance qu'on nous en rendra; que de fausseté & de petitesses dans la société; quelle dépense l'on fait, que de peines l'on se donne pour bâtir des *Châteaux en Espagne!* Les animaux n'ont ni opinions, ni fantaisies.

En voulant nous livrer au plaisir, nous le manquons. Le vrai contentement consiste plus dans la tranquillité rassise, que dans une gaieté vive & enjouée.

Digitized by Google

Souvent dans l'homme une vertu empêche l'exercice d'une autre. Le cerveau de l'homme est un champ où des pensées, toujours rivales, se font une guerre cruelle.

Les deux plus grands moyens dont l'homme puisse se servir pour se bien conduire, sont la raison & l'expérience; encore nous trompent-ils l'un & l'autre: on admet de fausses raisons, on tire de fausses conséquences de ce que l'on sait, & même de ce que l'on a éprouvé.

Pourquoi fait-on consister la gloire à détruire l'espece humaine? Ne devroit-on pas plutôt se faire honneur du soin de la multiplier & de la conserver? Alexandre & César n'ont acquis le titre de Grands, qu'en faisant périr un million d'hommes; ni l'un ni l'autre n'ont laissé de postérité. On honore ceux qui font la guerre offensive; nous pensons donc encore comme ces anciens Romains, qui se plaisoient à voir des gladiateurs s'égorger sur l'arene.

L'esprit de l'homme est rabat-joie & trouble-fête, dit Charron. Il n'a pas assez des maux réels qu'il doit éprouver, il s'en forge de chimériques & d'illusoires. Tels sont l'infamie attachée au crime des parens, le cocuage, la stérilité des femmes, & la fécondité

des filles. La mort même, considérée philosophiquement, est une crainte chimérique. La douleur est le seul vrai mal; mais l'homme est né pour en avoir. Les femmes Mexiquaines disent à leurs enfans quand ils pleurent : *Enfant, tu es venu dans ce monde pour souffrir, souffre & tais-toi.*

Il n'y a que quatre ou cinq petites parties de notre corps qui puissent nous procurer des plaisirs vifs & sensibles, & il n'y en a aucune qui ne puisse nous causer de grandes douleurs. Eh, quelle comparaison entre les plus grands plaisirs que l'homme peut se procurer dans ce monde, & les grands maux qu'il peut y éprouver! Avec tout cela, l'homme a de la présomption; c'est le comble de sa misere. Si nous avions envie de tirer quelque vanité de l'étendue de nos connoissances, il suffiroit de nous annoncer (disoit Charron au seizieme siecle) : » Qu'un jour viendra que le com-
» mun des gens instruits en sauront beau-
» coup plus que les Savans de ce temps-ci;
» on aura fait des découvertes en Phy-
» sique, en Astronomie, en Mécanique,
» en Géographie, dans les Sciences, dans
» les Arts, dans les Lettres; & nous, qui
» croyons à présent savoir quelque chose,

Digitized by Google

» on nous traitera d'ignorans : il n'y a » que dans la ſageſſe & la vertu, qu'il » n'y a plus de découvertes à faire «.

L'examen philoſophique de l'ame eſt une difficile étude. Il y a quatre opinions principales ſur l'origine & l'eſſence des ames. La premiere, qui eſt celle des Platoniciens, des Stoïciens, & des Manichéens, eſt que l'ame émane de la ſubſtance même de Dieu. La ſeconde, celle d'Ariſtote, qui croit que les hommes tiennent leurs ames, comme leurs corps, de leurs parens; que l'un & l'autre ſe forment en même temps, & ſe tranſmettent par les mêmes moyens. Le troiſieme ſyſtême ſoutenu par Pythagore, eſt qu'il y a au ciel un magaſin d'ames créées depuis le commencement du monde; que Dieu envoie ſucceſſivement animer des corps humains & autres, dans leſquels elles circulent pendant autant de ſiecles qu'il plaît à l'Etre ſuprême, qui enſuite les rappelle au ciel d'où elles ſont parties. La quatrieme opinion eſt reçue parmi les Chrétiens; c'eſt que Dieu crée chaque ame en particulier, en même temps qu'il forme un corps préparé pour la recevoir; chacune de ces ames a ſa deſtination particuliere; en ſortant du corps qu'elle a

Digitized by Google

habité, elle suit sa destination heureuse ou malheureuse, suivant le jugement de Dieu.

Charron est d'opinion, que s'il y avoit un siége de l'ame, il seroit plutôt dans le cerveau que dans le cœur, comme l'avoient pensé Aristote & Hippocrate. On doit plutôt croire que l'ame n'a point de siége particulier; mais que celui de nos principales sensations est dans la tête, puisque l'expérience nous prouve que les plaies ou les obstructions de cette partie de notre corps dérangent toute notre organisation.

On distingue communément trois sortes de tempérament; le sec qui dispose au sérieux & à la mélancolie, mais est favorable à la raison & à la prudence. Le corps humain se desseche en vieillissant; c'est ce qui fait que les vieillards sont communément plus sérieux, & plus prudens que les jeunes gens. Le tempérament humide annonce de la douceur & de la mémoire; c'est ce qui fait que les enfans en ont plus que les vieillards. Enfin le tempérament chaud suppose de l'imagination, de grandes dispositions pour la Poésie; mais il nous fait courir le risque d'être entraîné dans le désordre, & nous porte quelquefois jusques au délire. On

Digitized by Google

ne peut avoir à la fois les trois tempéramens ; aussi est-il très-difficile de réunir à un certain degré toutes les qualités qu'ils annoncent. Charron compare l'effet réuni des trois tempéramens & des qualités qui en résultent, à un Tribunal de Justice, composé, 1°. de Magistrats sages & prudens, représentés par les vieillards, & ceux dont le tempérament est sec : 2°. d'Avocats, dont l'éloquence vive & ardente, peint les gens d'un tempérament chaud, & qui se livrent à leur imagination : 3°. Les Greffiers sont l'emblême des gens d'un tempérament humide, dont tout le mérite consiste dans une bonne mémoire.

L'immortalité de l'ame est l'opinion la plus universellement reçue & la plus nécessaire à croire ; mais Charron pense qu'elle n'est qu'indiquée, & non pas absolument démontrée par les lumieres de la Philosophie. Heureusement que la Foi & la Révélation ne nous permettent pas d'en douter, ni d'agiter cette question (1).

Charron parlant de l'esprit dans le sens qu'on l'entend communément dans le

(1) Cet article est un de ceux que le Président Jeannin fit retrancher dans la seconde édition des Œuvres de Charron.

Digitized by Google

monde, dit qu'il y en a de trois ſortes. Les eſprits foibles, bornés, incapables de rien imaginer d'eux-mêmes, ſont en grand nombre, ſur-tout dans le peuple, & parmi les gens qui n'ont point eu d'éducation. Les eſprits médiocres, quoiqu'ils aient été cultivés, forment encore une foule innombrable. Ils voient quelque choſe, mais la plupart du temps ils voient mal; il ont des idées, mais ſouvent fauſſes; ils ſe trompent, ſoit ſur les premieres propoſitions, ſoit ſur les conſéquences. Les eſprits également juſtes & lumineux, fermes & généreux, ſont la fleur & la gloire de l'eſpece humaine. Suivant Charron, ils ſont en ſi petit nombre, qu'à peine, en réuniſſant tous ceux qui ſont épars ſur la terre, en formeroit-on une petite République : mais auſſi, ſi cette République pouvoit exiſter, quel tréſor elle renfermeroit ! Elle pourroit être comparée à ces petits vaſes qui contiennent l'elixir & la quinteſſence de toutes les plantes d'un immenſe terrein.

Quel que ſoit l'eſprit des jeunes gens, il ne faut pas le laiſſer ſans culture. Comme un terrein naturellement gras & fertile, ſi l'on n'y fait pas venir des grains, des plantes, ou des fruits utiles, il en produit

de lui-même de ſauvages, & même de venimeux. Malheureuſement, malgré tous les ſoins des Maîtres, les jeunes gens s'égarent encore bien ſouvent. Il y a dans l'eſprit deux parties principales; le raiſonnement, qui doit nous conduire à la vérité, & l'imagination. La ſeconde nuit ſouvent à l'autre; elle nous emporte, elle nous égare, & nous errons avec elle tout comme avec la bêtiſe, qui empêche l'eſprit de raiſonner tout-à-fait. De là vient que les Légiſlateurs & les Fondateurs des États ont établi des Loix qui forcent les gens peu éclairés, ou inconſidérés, à ſe conduire malgré eux comme s'ils avoient profondément réfléchi ſur ce qu'ils ont à faire. Les Loix ôtent ſagement aux citoyens la liberté de ſe laiſſer emporter à leurs paſſions & à leur imagination, *qui a*, dit Charron, *plus ſouvent beſoin de plomb que d'ailes, & de bride que d'éperon.*

Au reſte, les Loix ſe ſentent toujours & des opinions particulieres des Légiſlateurs, & du naturel des peuples, qui ne s'aſſujettiroient pas long temps à des Réglemens trop oppoſés à leur caractere. A cette occaſion, Charron fait une aſſez longue énumération de la diverſité des Loix dans les différens temps & dans les différens

Digitized by Google

pays. Ce qui est impiété, injustice, abomination dans un lieu, dans un siecle, a été regardé dans d'autres comme acte de piété & de justice. C'est ainsi que la communauté & la pluralité des femmes, les mariages entre proches parens, le meurtre des enfans & des vieillards ont été si différemment considérés.

L'esprit est sujet à de grandes maladies, dont Charron reconnoît trois sources; savoir, 1°. la foiblesse naturelle de l'esprit même, ou les dispositions du corps qui en troublent les opérations: 2°. les préjugés ou fausses opinions reçues dans l'enfance, ou communes dans le pays où l'on vit: 3°. les passions, qui aveuglent bien plus fortement & plus vivement que les préjugés.

Charron paroît faire assez peu de cas de la mémoire; c'est, dit-il, la plus frêle de toutes les opérations de l'esprit; il ajoute même assez crument, qu'il n'y a que les bavards & les menteurs qui fassent un cas infini de la mémoire.

Toute passion naît du désir véhément d'un bien, ou de la forte crainte d'un mal. On aime parce que l'on désire, on hait parce que l'on craint. Le but de l'amour est la jouissance ou le plaisir; celui de la haine, le mal ou la vengeance. La

Digitized by Google

tristesse, la douleur, la pitié sont des effets ou des suites des deux grandes passions que nous venons de nommer. Le sentiment de la passion est toujours réel, mais souvent l'objet qui la fait naître est faux & illusoire. L'amour du plaisir, ou l'amour proprement dit, celui de la domination ou l'ambition, & celui des richesses ou l'avarice, sont les principales branches de la grande passion de l'amour.

Nature se contente de peu; mais la passion n'est jamais *saoule*, sur-tout l'ambition.

La sagesse & la décence ont dicté les Loix qui attachent une sorte de honte à la jouissance publique des plaisirs de l'amour, & ont même retranché la liberté d'en manifester trop ouvertement les désirs; & ces Loix rendent plus piquant l'exercice d'une passion contrainte dans ses effets.

La colere est la premiere des passions excitées par la haine; plus on est sage, moins on s'y laisse emporter. Si la haine & la colere pouvoient être excusées, ce seroit lorsqu'elles s'exercent contre le vice & la prospérité des méchans: mais le vrai Sage ne s'émeut pas; il est aussi incapable de haine que d'envie.

La

Digitized by Google

La jalousie & la vengeance sont des passions bien odieuses, cependant elles proviennent de l'amour. Il est impossible de porter à l'excès cette passion en apparence si douce, & qui a pour but le plaisir, sans tomber dans l'excès contraire, & sans pousser la vengeance jusqu'à la cruauté.

La tristesse n'est point naturelle à l'homme; ce n'est que par accident qu'il l'éprouve.

C'est à tort que la plupart des hommes se plaignent de la briéveté de leur vie; si elle étoit plus longue, à quoi l'emploieroient-ils? à boire, manger, dormir, & végéter plus long-temps. Les bornes ordinaires de la vie sont suffisantes pour nous mettre en état d'acquérir & de pratiquer des vertus qui nous rendent agréables à Dieu & utiles aux hommes.

Au reste notre vie présente est un flux perpétuel d'erreurs, & une suite de miseres. » Il n'y a que mal qui s'écoule, & » mal qui se prépare; le mal pousse le mal, » comme la vague pousse une autre vague. » L'aveuglement commence la vie, la peine » & le travail en occupent le milieu, & la » douleur la termine «.

On cite la sagesse des vieillards, & on

Digitized by Google

recommande aux jeunes gens de les respecter; mais malheureusement la plupart d'entre eux méritent d'autant moins ce respect, qu'ils ne profitent pas de leur expérience & des autres dispositions que leur donne leur âge à la sagesse : ils en sont d'autant plus coupables & inexcusables.

Si la jeunesse est téméraire, indiscrette & débauchée, elle peut s'en prendre à l'ardeur de son sang & à cette chaleur interne qui l'anime : mais qui excusera le vieillard, s'il est dur, insatiable, & avare, & s'il prétend encore malgré cela s'attirer le respect & l'obéissance ? Pourquoi chercher à se faire haïr dans un âge où l'on auroit si grand besoin d'être aimé & secouru ?

Charron parle des climats & de leur influence sur le caractere, les mœurs & les loix des hommes qui les habitent ; mais il n'en étend pas la force aussi loin que des Auteurs plus modernes : il partage le globe en trois grands climats, froid, tempéré, & chaud; d'après ce partage, il explique les raisons de la différence de caracteres qui se remarque entre les peuples de ces trois climats.

Presque toutes les Religions qui sub-

Digitized by Google

ſiſtent ſont nées dans l'Orient, ſous le ciel le plus chaud ; le culte y a été porté à la plus grande magnificence, parce que les eſprits, exaltés dans ces beaux climats, accoutumés aux délices & à reſpecter de ſuperbes Souverains, n'ont pas cru pouvoir aller trop loin pour rendre à Dieu un hommage digne de lui. Au contraire, le ciel triſte & froid ſous lequel vivoient les habitans du Nord, & le continuel exercice de la guerre & de la chaſſe, ont dû les rendre (ainſi que dit Céſar) *peu ſoucieux* de Religion, & ne leur repréſenter Dieu que comme un eſprit malfaiſant qu'il falloit appaiſer par des ſacrifices ſanglans & barbares.

Conſéquemment à une premiere diſtinction que Charron a déjà faite des genres d'eſprit, il ſépare les hommes en trois claſſes : la premiere eſt compoſée de ceux qui ont l'eſprit foible, froid, & inſouciant ; ils laiſſent aller le monde comme il veut ; ils ne ſont propres qu'à obéir, & ſont aiſément entraînés par le torrent des préjugés & des uſages. La ſeconde claſſe eſt de ceux qui voudroient bien s'élever au deſſus des hommes ordinaires, faire des découvertes, imaginer des nouveautés. Ces gens-là ſe haſardent à former

Digitized by Google

des projets, & quelquefois ont le malheur d'être à portée d'en commencer l'exécution : mais ils manquent presque toujours de lumieres & de moyens. La troisieme classe, qui est assurément peu nombreuse, est composée de gens qui prévoient toutes les conséquences des nouveautés avant que de les adopter, n'entreprennent rien sans en envisager toutes les suites, & ne détruisent jamais une opinion, ni un usage, qu'ils n'aient quelque chose de meilleur à y substituer. Charron compare ces trois classes d'esprit, aux trois régions de l'air; la plus basse & qui rase la terre, n'est chargée que de vapeurs grossieres; la moyenne est celle où se forment les tempêtes, les orages, la grêle, la pluie, la neige, & où les vents exercent leur empire; mais dans la région supérieure, l'air est pur, le ciel net, & les rayons du soleil y passent aisément pour verser sur la terre leurs fécondes influences.

La distinction des états est bien nécessaire dans le monde, car tout y est puissance ou sujétion. De tous les Gouvernemens, le Monarchique est le meilleur; mais l'autorité Royale doit nécessairement se soumettre aux loix de la nature, respecter la liberté naturelle, & conserver

Digitized by Google

les propriétés. En agir autrement, c'est vouloir exercer la tyrannie; & celle-ci est toujours suivie, non seulement des reproches & des remords, mais même des plus grands dangers.

Le mariage est un assujettissement réciproque de deux personnes l'une à l'autre; c'est pour tous les deux la source des plus grands biens, & des plus grands maux.

La puissance paternelle est la plus naturelle & la plus respectable; elle étoit exercée dans toute son étendue par les anciens Romains. Elle est fort diminuée en France, & même presque inconnue dans nos pays de Droit Coutumier. Charron paroît la regretter : » Il falloit, dit-il, l'adoucir, la réformer; mais » de l'abolir comme elle est, cela n'est ni » beau, ni honnête, ni expédient, mais » bien dommageable «.

Au contraire, il trouve que l'autorité que les maîtres avoient sur leurs esclaves, étoit contre la nature, la raison, la justice, & tout-à-fait abusive.

Les Souverains, les Ministres, les Magistrats frémiroient s'ils savoient quels sont leurs devoirs, & quelles terribles conséquences résultent de leur négligence. Il n'en est pas de même des Prédicateurs;

Digitized by Google

ce ne font que des Médecins confultans, qui, après avoir dit leur avis fur la maladie, abandonnent le malade aux foins du Médecin de la maifon.

Nous entendons par *peuple* le gros d'une nation : c'eft une compagnie bien difficile à gouverner; on ne la perfuade pas d'abord, & cependant on la féduit; rarement fon premier jugement eft-il jufte, mais le dernier eft infaillible. C'eft une mer agitée dont il faut laiffer les flots fe calmer; mais quand une fois l'équilibre eft rétabli fur cet océan, la vérité s'y repréfente comme dans un miroir; c'eft ce qui fait qu'il faut être bien fûr de fes principes, pour hafarder quelque chofe avec le peuple même le plus fage. Ce qui l'étonne l'effraie, il fe prévient contre; mais à la longue il ouvre les yeux, il applaudit à ce qui l'avoit choqué; & l'homme qui lui paroiffoit d'abord dangereux & extravagant, finit par être le Héros de la nation.

Rarement peut-on choifir la profeffion que l'on voudroit embraffer, les convenances nous entraînent de bonne heure. Cependant, avant que de fe déterminer tout-à-fait, il faudroit bien examiner fi cet état n'eft pas totalement oppofé à

Digitized by Google

nos talens & à notre caractere. Quand l'homme sage ou ses parens reconnoissent cette opposition pour certaine, ils doivent renoncer à l'état qui d'ailleurs auroit pour eux des avantages. Mais, à cela près, il faut tâcher d'acquérir les qualités propres à se bien conduire dans la profession assortie à notre naissance & à notre fortune.

La noblesse est en elle-même un préjugé, une chimere, une sottise : mais si on la considere comme un nouvel engagement à acquérir de la gloire, & à être utile à sa Patrie & à ses Concitoyens, ce préjugé est précieux à conserver.

» La science est une belle & bonne » chose ; mais elle est communément, ou » trop, ou trop peu estimée ; les uns la pré- » ferent à tout, les autres la foulent aux » pieds : il faut se tenir à cet égard dans un » juste milieu. L'avantage de la science ne » marche qu'après ceux de la vertu, de la » sagesse, du courage, de la santé, de l'ha- » bileté même dans les affaires, qui est sou- » vent indépendante de la science. Après » cela, soyons savans, à la bonne heure «.

Charron, après avoir bien fait connoître dans son premier Livre ce que c'est que l'homme, les facultés de son ame, &

Digitized by Google

les passions auxquelles il est sujet, commence, dans le second, à le guider dans le chemin de la sagesse & de la vertu. Il le met en garde contre les erreurs, & lui fait sentir le prix des vertus qui sont le fondement de la sagesse. Il lui montre quels en sont les heureux effets & les fruits précieux.

Il est bien plus aisé d'éviter les passions, que de les détruire, ou même de les modérer quand une fois elles se sont emparées de notre cœur. Pour nous soustraire à l'empire des passions, tâchons d'acquérir la liberté d'esprit nécessaire pour juger de tout sainement & sans prévention.

Tout est abandonné à l'examen & à la discussion du Philosophe, excepté ce que Dieu nous a précisément révélé & nous a ordonné de croire; mais le Philosophe est souvent bien embarrassé à fixer son opinion. Prenons pour exemple la durée & l'antiquité du monde; tout ne nous inspire-t-il pas du doute & de l'incertitude à cet égard? Les Prêtres Egyptiens dirent à Hérodote, que leur premier Roi vivoit onze mille ans avant le temps où ils parloient, & que, depuis son regne, le soleil avoit changé quatre fois de route. Diodore de Sicile prétend que les Chaldéens faisoient

Digitized by Google

le monde vieux de quatre cent mille ans. Aristote & Pline disent que Zoroastre vivoit six mille ans avant Platon, &, selon notre Chronologie, Platon ne vivoit que vers l'an du monde trois mille cinq cents. Il y a eu des Philosophes anciens qui ont cru que le monde étoit mortel, & que Dieu en avoit fait successivement naître plusieurs qui se sont succédés. Anaxagore, poussant cette opinion plus loin, a cru que c'étoit un animal composé de corps & d'esprit; que nos corps étoient de petites particules du sien, & nos ames des émanations de l'esprit général du monde. Y a-t-il plusieurs mondes? & tout ce que nous voyons d'astres & de planetes, ne forment-ils pas autant de terres comme la nôtre? Il est permis au Philosophe de supposer toutes ces questions; nous ne savons pas trop même à quoi nous en tenir sur l'étendue de notre globe. Il n'y avoit pas long-temps, lorsque Charron écrivoit, qu'on en avoit découvert une partie considérable (l'Amérique), & l'on pouvoit croire qu'on pousseroit les découvertes beaucoup plus loin; cela n'est même pas impossible au moment que nous écrivons. Encore une fois,

Digitized by Google

suspendons notre jugement sur tout ce qui ne nous a pas été révélé ; appelons-en aux expériences, & ne nous en tenons pas même aux premieres. Faisons des systêmes pour nous amuser, pour exercer notre esprit, pour passer le temps, mais ne les confondons pas avec les vérités constantes.

L'homme qui se gouverne sagement dans le monde, se prête à autrui, & ne se donne qu'à soi ; il est officieux & charitable, parce qu'il doit rendre à la société des services & des devoirs qu'il est également en état d'attendre d'elle.

Profitons de la probité des autres, sans trop examiner quels sont les motifs qui les engagent à la pratiquer. Quelquefois c'est une crainte pusillanime des loix humaines, une peur superstitieuse de l'Enfer, une fausse appréhension de la honte & du déshonneur ; la plupart du temps, c'est qu'ils n'ont pas grand intérêt à être malhonnêtes gens. N'importe, la probité mal raisonnée est d'un moindre mérite pour celui qui l'exerce, mais elle est d'une égale utilité pour ceux qui ont affaire à lui.

Cependant Charron n'hésite pas de croire que l'on n'est pas véritablement

Digitized by Google

honnête homme ; ſi ce n'eſt que par l'eſpoir du Paradis, ou par la crainte de l'Enfer, que l'on ſe conduit comme ſi on l'étoit. Il ſoutient à ces faux honnêtes gens, qu'ils ſont également méchans & lâches, puiſqu'ils ſont méchans dans le cœur, & qu'ils ne s'abſtiennent des mauvaiſes actions, que par lâcheté & crainte des peines ; s'ils ambitionnent le Paradis, ils ſont comme ces vils mercenaires qui ne rendent ſervice que dans l'eſpoir d'être
» recompenſés. Oui, continue Charron, je
» veux que tu ſois homme de bien, parce
» que la nature & la raiſon, qui eſt Dieu
» même, le veulent ; parce que l'ordre
» général de la police du monde, dont
» tu fais partie, le requiert ; parce que
» tu ne peux agir autrement, ſans aller
» contre ton être, ton bien, & ta fin.
» Ce n'eſt point la piété & la Religion
» qui doivent engendrer ta prud'hommie
» (probité) ; elle eſt née en toi & avec
» toi, & plantée de nature. Dieu &
» la Religion l'approuvent, l'autoriſent,
» & la couronnent. La prud'hommie eſt
» premiere, plus ancienne, & plus na-
» turelle que la Religion. C'eſt elle qui
» nous a enſeigné d'abord à rendre à
» chacun ce qui lui appartient, gar-

Digitized by Google

» dant chacun ſon rang, & Dieu par-
» deſſus tout «.

Paix & peu, doit être la deviſe du ſage : le fou ne croit jamais en avoir aſſez ; & dans la fauſſe eſpérance d'obtenir ce qu'il ſouhaite, il ſacrifie ſon repos, ſa ſanté, ſon honneur, & ſon devoir.

Il y a deux grands remedes à tous les maux : la réflexion pour le ſage, l'habitude pour le vulgaire. Les Forçats pleurent quand ils montent ſur la galere ; peu de temps après ils s'y accoutument, & rient la rame à la main, toujours prêts à recevoir des coups de nerfs de bœuf. Quelques verres de vin qu'on leur donne alors, leur font plus de plaiſir qu'ils n'en avoient autrefois en participant à de grandes fêtes. La Philoſophie fait ſur l'eſprit des ſages, le même effet que le temps ſur les maux du vulgaire. Il obſerve qu'il ne peut rien éprouver qui ne ſoit arrivé à bien d'autres. Le ſage eſt préparé à tous les événemens ; aucun ne le trouble ni ne le dérange.

Nous ne connoiſſons guere dans le monde que deux ſortes d'autorités, celle de la Loi, & celle de l'habitude. La premiere eſt impérieuſe, & nous paroît gênante ;

Digitized by Google

la seconde s'établit doucement, insensiblement, &, pour ainsi dire, de notre plein gré; de là vient que les Loix ne sont solides & bien assurées, que quand elles sont confirmées par l'habitude de les suivre : mais avec le temps, les Loix les plus gênantes, les plus bizarres, les plus ridicules, s'établissent & sont généralement reçues. De ce que l'on vient de dire, il s'ensuit qu'il faut bien prendre garde à changer légérement les Loix anciennes, parce que celles auxquelles le peuple est accoutumé, ont acquises une sanction & un degré d'autorité que les nouvelles ont bien de la peine à faire oublier.

C'est une cruelle chose que l'humeur que quelques gens portent dans la société. L'homme qui a la prétention d'en savoir plus que les autres, d'avoir toujours raison, de contredire, de dominer, est insupportable, même quand il auroit tous les droits possibles pour autoriser une semblable présomption. Au contraire, on chérit celui qui se prête à la discussion, qui écoute volontiers, répond sans aigreur, & se plie avec aménité aux différens caracteres. On est disposé à lui

Digitized by Google

croire peut-être encore plus d'esprit, de science & de talens qu'il n'en a.

Charron prétend que presque toutes les qualités spirituelles répondent aux corporelles; ainsi la probité est à l'esprit, ce que la santé est au corps. La sagesse répond à la beauté; aussi, dit-on, de beaux sentimens, un bel esprit, en prenant cette derniere expression dans le sens le plus favorable. L'élévation d'esprit doit se comparer à la noblesse de race; l'une doit même naître de l'autre; la science est la richesse de l'esprit, elle s'acquiert de même en amassant.

La sagesse consiste principalement à faire un juste choix entre les biens, vrais ou prétendus, que l'on nous propose, ou les maux plus ou moins grands qui nous menacent. Il y a des circonstances où ce choix est très-embarrassant, & où, quelque parti que l'on prenne, on est sûr d'être blâmé; cependant, quoi qu'il en puisse arriver, il faut toujours choisir le parti que l'on croit le plus juste.

Charron met en avant une grande question; *Qui a plus de part à la réussite des affaires de ce monde, l'habileté ou la fortune?* Quand le Philosophe y a bien réflé-

Digitized by Google

chi, il est encore fort embarrassé sur ce qu'il doit en penser : mais il ne doit jamais l'être sur ce qu'il doit dire à ce sujet, sur-tout devant les jeunes gens. Dût on les tromper ou se tromper soi-même, il faut prononcer hardiment que c'est l'habileté; car les conséquences des deux opinions sont grandes. Celle qui donne tout à la fortune, fait des négligens & des imprudens. L'opinion contraire, avec quelques dispositions naturelles, fait les grands hommes.

Je ne tirerai qu'une maxime & une anecdote d'un long Chapitre de Charron, qui roule sur les dispositions à la mort. Pour juger de la vie d'un homme, il faut savoir comment il en est sorti; il n'y a point d'Oraison funebre & d'Eloge qui ne doive finir par le récit de la mort du Héros. La fin couronne l'œuvre : la bonne mort honore toute la vie, la mauvaise la diffame.

Un accusé, sans doute innocent, étoit obligé de se défendre devant l'Aréopage de l'imputation d'un crime capital. » Messieurs, dit-il en commençant son plaidoyer, c'est pour vous épargner une » injustice que je vais plaider, & non » pas pour éviter la mort; quand je vous » aurai dit mes raisons, j'imagine que

Digitized by Google

» vous reconnoîtrez que je ſuis innocent;
» mais d'ailleurs vous me ferez mourir ſi
» vous voulez, je vous avertis que cela
» m'eſt fort indifférent. Apparemment
» que ceux qui craignent la mort ſavent
» ce que c'eſt; pour moi, qui l'ignore,
» j'irai l'apprendre quand il plaira aux
» Dieux & à vous «.

Il y a pour les Magiſtrats & les Miniſtres des occaſions auſſi périlleuſes, que les batailles & les aſſauts le ſont pour les Guerriers. Ils riſquent moins ſouvent leurs vies, mais beaucoup plus ordinairement leurs places, la faveur de leur Prince, quelquefois même la conſidération & l'eſtime du Public, qui ignore & doit preſque toujours ignorer les plus fortes raiſons qui les déterminent. Cependant rien ne doit les arrêter pour dire ce qu'ils penſent; & s'il leur eſt permis de mettre quelque adouciſſement dans les termes, comme il l'eſt aux Guerriers de prendre une cuiraſſe, au moins doivent-ils toujours combattre pour leur ſentiment, ſinon ils ſont lâches & traîtres à la patrie.

La prudence eſt à la ſanté de l'ame, ce que la médecine eſt à la ſanté du corps. Ce n'eſt que dans les occaſions les plus périlleuſes qu'il faut l'appeler à ſon ſecours; mais

Digitized by Google

mais il faut l'avoir toujours prête pour s'en ſervir au beſoin.

En rendant compte du troiſieme Livre de la ſageſſe de Charron, je ſuis forcé d'empiéter un peu ſur ce qui doit faire l'objet d'un autre de mes Volumes, *la Morale politique*. Il parle du gouvernement des Etats, & établit quels ſont les devoirs du Souverain, les connoiſſances qu'il doit acquérir, & les moyens qu'il peut employer pour remplir ſes grandes & importantes fonctions.

La premiere étude du Prince doit être celle du caractere particulier de ſa Nation; car s'il y a des regles générales pour conduire tous les hommes, il y en a de particulieres pour gouverner tel ou tel peuple, d'après ſes inclinations, ſes mœurs, & les uſages qui ſont conſacrés chez lui.

Séneque oſoit bien dire à Néron, *les bornes de votre puiſſance ſe trouvent où finit la juſtice.*

Le Prince fait les Loix, mais il ne peut braver ſans crime celles de ſes prédéceſſeurs & les ſiennes même. Il peut les détruire, pourvu que ce ſoit en parfaite connoiſſance de cauſe; mais tant qu'elles ſubſiſtent, il doit s'y conformer le premier.

Digitized by Google

La justice du Prince peut quelquefois marcher par des routes secretes, & dont il ne doit pas dévoiler les raisons aux yeux de tout son peuple; mais le moyen pour qu'on ne lui demande pas compte de ses ordres particuliers, & de certains coups d'autorité qu'il est quelquefois obligé de faire, c'est de commencer par établir dans l'esprit de son peuple l'opinion de son équité, de sa prudence & de ses bonnes intentions.

Le Prince n'est que le dépositaire des biens de son peuple; il lui doit compte de ses dépenses & de ses libéralités, aussi bien que des actes de sa justice; mais il y a de même des articles dont le peuple ne doit pas avoir connoissance, & qui sont son secret comme ces coups d'autorité dont nous parlions tout à l'heure.

Il faut toujours que le Prince mette de la mesure dans ses libéralités, même dans celles qui sont la récompense des services & du mérite; à plus forte raison dans celles qui n'ont pour motif que le goût & la bonne volonté du Souverain.

Le Prince, comme la Loi, ne doit jamais être soupçonné de haine & de colere. Il doit quelquefois être sévere, & punir les offenses qui lui sont faites, parce que sa cause est liée avec celle de son peuple;

Digitized by Google

mais c'eſt avec un ſang froid qu'il lui eſt d'autant plus aiſé de conſerver, que les moyens de punir ſont toujours dans ſa main.

Tout Prince doit gouverner par lui-même, mais aucun ne peut & ne doit entreprendre de gouverner ſans conſeil & ſans ſecours. Le choix de ſes Conſeillers eſt un des objets les plus importans dont il puiſſe s'occuper. Il faut qu'il ſoit bien perſuadé que ce ne ſont pas les qualités brillantes qui doivent le déterminer; mais la juſteſſe de l'eſprit, la prudence, la probité reconnue, & ce zele pour les intérêts du Souverain & de la Patrie, qui ne permet pas à un Miniſtre de s'endormir & de ſe relâcher ſur ces grands objets. Du reſte, il ne faut pas que ce ſoient les Miniſtres qui gouvernent le Roi, mais que le Roi commande à ſes Miniſtres.

Charron ne préſente ſur l'article des Finances, que des maximes ſages, mais générales, & qui ne ſeroient d'aucune utilité ſenſible dans un ſiecle tel que le nôtre, où cette partie de l'adminiſtration eſt réduite en art, & offre des vues infiniment plus étendues. Il eſt ſûr que rien n'eſt plus mal vu que de laiſſer des tréſors enfouis dans les coffres du Souverain, ils ſont preſque

Digitized by Google

toujours après sa mort dissipés par son successeur. L'avantage du Prince & celui des sujets, c'est que l'argent de l'Etat circule & soit successivement employé à différens objets utiles.

C'est soulager l'Etat & les peuples, que de ne pas conserver un militaire trop nombreux en temps de paix ; mais il est convenable que ce qu'on en laisse subsister, puisse être facilement augmenté lorsque le besoin le requiert.

Les alliances défensives ne peuvent être trop durables, & les offensives doivent avoir un objet court & borné.

La puissance, disoit César, sagement & modérément exercée, conserve tout ; mais si elle se montre trop absolue, & qu'on en use indiscretement, elle perd tout.

L'inconstance & la légéreté sont de grands défauts dans un Souverain : il faut que le peuple soit persuadé que le Roi a des principes, qu'il en est convaincu, qu'il y tient, & que ses Ministres n'ont d'autre pouvoir que celui d'agir conséquemment à ces principes.

Il est triste d'être forcé de dire que le mépris des sujets pour leur Souverain, est plus dangereux pour lui que leur haine.

Digitized by Google

Princes, ne commencez jamais une guerre sans savoir pourquoi vous l'entreprenez, comment vous la soutiendrez, & sans avoir prévu, autant qu'il est possible, comment vous en sortirez.

Pour une guerre défensive, servez-vous de vos sujets préférablement à tous autres; quant aux guerres offensives, il y a de bonnes raisons pour y employer des troupes étrangeres bien soldées.

Dans le choix du soldat, il faut avoir plus d'égard à la force du tempérament, qu'à la beauté & à la grandeur de la taille.

Il faut tenir le soldat dans un exercice continuel; il y a des travaux utiles auxquels on peut l'employer, même pendant la paix.

On dit proverbialement, *tant vaut l'homme, tant vaut sa terre* : on pourroit dire de même, tant vaut le Général, tant vaut l'armée; mais cela est plus vrai des petites armées que des grandes.

On demande s'il est permis d'user de stratagême & d'astuce à la guerre, sans doute; l'habile Général peut se permettre des coups d'adresse, que l'homme d'honneur, qui se bat seul à seul, ne doit pas employer. Quelques Généraux anciens &

Digitized by Google

modernes ont pensé qu'ils devoient s'éloigner de la finesse Grecque, & de l'astuce Africaine; mais c'est pure fanfaronnade, sur-tout, lorsque le danger est imminent, toutes voies sont bonnes pour s'en garantir. Le Pilote qui voit le naufrage prochain, aborde où il peut.

La fermeté, quoique très-belle par elle-même, peut être mal placée; le sage doit être courageux, mais le courageux doit être sage.

Ce qui doit faire trembler dans les conjurations, c'est cette maxime dont la vérité n'est que trop démontrée : celui qui méprise sa vie, est maître de celle des autres.

Un Prince qui seme la division dans sa Cour & parmi ses propres sujets, est également injuste & mal-adroit : il n'est pas moins injuste, lorsqu'il emploie ce moyen dans les pays étrangers; mais il peut quelquefois en tirer grande utilité.

Le plus terrible fléau dont puisse être accablé un Etat, c'est la guerre civile; non seulement par les maux qu'elle cause pendant sa durée, mais encore par l'affreuse incertitude où l'on est du temps & de la maniere dont elle finira. Au reste, lorsque l'Etat est partagé en factions, un

Digitized by Google

honnête homme ne peut pas rester neutre, car il ne peut voir les maux de sa Patrie sans y prendre part.

L'homme doit apprendre d'abord à vivre avec lui-même, & ensuite avec les autres : il doit à son corps assistance & soutien, conduite à son esprit, réglement à son cœur.

Le superflu est inutile, mais l'aisance est sinon de premiere, au moins de seconde nécessité.

L'homme doit intérêt à tout le genre humain, amitié à ceux qu'il connoît plus particuliérement & qu'il estime, devoirs à sa Patrie & à sa famille.

Pour établir une amitié commune, il ne faut que se rendre agréable & utile; mais pour fonder la parfaite amitié, que Charron définit, *confusion de deux ames pleine & universelle*, il faut être assuré des vertus l'un de l'autre.

Plosius & Tiberius Gracchus étoient intimes amis : on demandoit au premier ce qu'il auroit fait si le dernier avoit exigé de lui qu'il mît le feu à un Temple : » Je » ne me suis lié avec Gracchus, répon- » dit-il, que parce que je l'ai cru aussi » honnête homme que moi, & encore » plus éclairé ; ainsi s'il me l'eût conseillé » sérieusement, je l'aurois fait «.

Digitized by Google

On ſait le trait d'Eudamidas, Athénien fort pauvre, chargé d'une vieille mere & d'une jeune fille; il avoit deux amis véritables. Avant de mourir, il fit ſon teſtament, & légua à l'un le ſoin de nourrir ſa mere, & à l'autre celui de doter ſa fille, les ſubſtituant l'un à l'autre; les deux legs furent exécutés.

Si ce qu'on a promis eſt injuſte ou impoſſible, on eſt dégagé de ſa parole : reſte le tort de l'avoir donnée.

Les leçons & les réprimandes ſont toujours offenſantes; ce n'eſt pas une raiſon pour n'en pas faire, mais c'en eſt une pour les faire d'une maniere qui ne ſoit ni dure, ni rebutante.

La flatterie eſt un grand mal, même quand on loue les gens des bonnes qualités qu'ils poſſedent réellement, ſi l'on n'ajoute pas quelque correctif, ou ſi l'on n'eſt pas ſûr que ceux qu'on loue l'ajoutent d'eux-mêmes.

La diſſimulation eſt ſi naturelle aux femmes, elles en ont ſi ſouvent beſoin, qu'il faut bien la leur pardonner; mais auſſi il ne faut pas s'y fier.

Donner, c'eſt acquérir des droits ſur celui qui reçoit; prendre, c'eſt ſe vendre; auſſi pluſieurs Sages ont-ils refuſé des bienfaits pour ſe conſerver libres. Un homme

Digitized by Google

qui s'étoit ruiné à force de libéralités, & qui croyoit encore trouver quelques cœurs reconnoissans, disoit : *Hélas ! je n'ai plus à moi que ce que j'ai donné.*

Il y a deux manieres de faire du bien aux gens, leur plaire, ou leur être utile. La premiere est la plus sûre ; la seconde est la plus noble & la plus digne du bienfaiteur.

Entre des parens & des amis qu'on doit également aider, il faut toujours courir aux plus malheureux. Selonis, voyant son pere attaqué & vaincu par son mari, voulut partager sa mauvaise fortune ; & lorsque la victoire se fut rangée du côté de son pere, elle vola dans les bras de son mari pour le consoler.

En donnant, ne souffrez pas qu'on vous arrache le bienfait, ce seroit le vendre ; il faut donner promptement pour donner à propos : d'ailleurs il ne faut point afficher le désir du retour. Les Graces sont Vierges, dit Hésiode ; il n'y a que les Courtisannes qui donnent du plaisir afin qu'on leur en rende.

Ne considérez pas si un bienfait vous fera honneur par sa publicité, ou si vous n'en aurez pour témoin que votre conscience. La bienfaisance a un mérite en

elle-même, dont l'honnête homme doit se contenter.

Rien ne peut briser les liens qui nous attachent à nos proches, ni leur ingratitude, ni leurs vices, ni la maniere outrageante dont ils pourroient en user envers nous. Tâchons de les corriger par des leçons même séveres; mais si elles peuvent être utiles, ne les abandonnons jamais dans leurs besoins.

Le devoir des enfans envers leurs peres est plus étroit; mais celui des peres envers leurs enfans est aussi fondé par la nature. Il est bien rare que les peres qui ont des enfans ingrats, n'aient rien à se reprocher sur leur éducation.

Il est bien plus nécessaire de s'occuper à rendre les enfans sages & honnêtes, que savans. » Science (dit Charron), est » un grand amas & provision de bien » d'autrui; un recueil de ce que l'on a vu, » oui dire, & lu aux Livres. L'étui de » la science, c'est la mémoire: qui a bonne » mémoire, il ne tient qu'à lui d'être sa- » vant. Mais la sagesse est la regle de » l'ame, & celui qui manie cette regle, » c'est le jugement qui voit, estime toutes » choses, les arrange comme il faut, & » rend à chacun ce qui lui appartient. Ce

Digitized by Google

» qui prouve que la ſcience eſt peu néceſ-
» ſaire, c'eſt que des quatre parties du
» monde il y en a trois & plus qui s'en
» paſſent. Elle ne ſert point à la vie;
» grands & petits, riches & pauvres cou-
» lent leurs jours heureuſement ſans avoir
» entendu parler de ſcience. L'honneur, la
» gloire, les dignités ſeroient plus néceſ-
» ſaires; & encore peut-on s'en paſſer:
» mais c'eſt de la ſageſſe & du jugement
» que l'on ne ſe paſſe pas; la ſcience leur
» nuit quelquefois, loin de leur être utile.
» Rome naiſſante fut ignorante & ver-
» tueuſe; dans ſes jours de gloire, elle
» fut ſavante & déréglée«.

La ſcience eſt ſouvent fiere, préſomptueuſe, arrogante, opiniâtre & querelleuſe, comme la corneille parée des plumes dérobées aux autres oiſeaux; la ſageſſe au contraire eſt modeſte, retenue, douce & paiſible, riche de ſon propre fonds, & parée de ſa propre beauté.

Il eſt non ſeulement inutile, mais quelquefois dangereux d'apprendre aux enfans l'Hiſtoire, & ſur-tout la Fable, ſans leur donner des explications, & leur faire faire les réflexions convenables; on leur meuble la tête d'erreurs, ou bien on leur laiſſe tirer, d'après les vrais faits, des concluſions

Digitized by Google

fausses & mauvaises. Cependant, dit Charron, *il est bien moins question de les endoctriner, que de les assagir.*

Quand l'enfant commence à devenir raisonnable, il faut que le pere s'étudie à en faire son ami. Il ne doit pas craindre de diminuer le respect qui lui est dû, en augmentant une confiance qui doit lui paroître précieuse à acquérir & à conserver.

Cléon, Athénien, appelé aux honneurs & aux devoirs de la Magistrature, assembla les gens avec lesquels il avoit le plus intimement vécu : » Je prends congé de » vous, leur dit-il; les devoirs de mon état » m'empêcheront désormais de me livrer » à la douceur de votre société «. Un Magistrat integre & zélé ne doit plus connoître de parens, ni d'amis.

Le crime est le seul mal véritable, puisque les remords qui le suivent empoisonnent tous les biens & tous les plaisirs de la vie; la sagesse est le seul bien réel, puisqu'elle console de tous les maux accidentels & passagers.

Telles sont les principales maximes établies dans le Livre de la Sagesse de Charron : la plupart sont excellentes; je

Digitized by Google

crois qu'on en trouvera même d'ingénieuses, & de lumineuses; mais si quelques-unes ne satisfont pas pleinement les Théologiens, rappelons-nous toujours que la sagesse est ici considérée d'un œil purement philosophique, & que Charron, dans un autre Ouvrage, prouve qu'une Religion est nécessaire pour donner de la solidité aux principes de la sagesse, & que la Religion la plus propre à produire cet excellent effet, est le Christianisme. Le célebre Pascal l'a prouvé dans le siecle suivant. » La Philosophie conduit, dit-il, » insensiblement à la Théologie, & quand » une fois l'on a bien étudié l'une, on » ne peut se refuser à convenir des vérités » de l'autre «.

Pascal dit cela à l'occasion de Montagne, qui a beaucoup plus hasardé que Charron, en ne suivant pas, à beaucoup près, une marche aussi réglée. Il semble prêcher l'Epicurisme, & finit par convenir que quand on n'est aidé que des lumieres humaines, on est réduit à être Septique, à hésiter sur tout, & à ne se décider sur rien. Aussi Montagne avoit-il pris pour sa devise une balance avec ces mots : *Que sais-je ?*

On ne peut lire les Essais de Montagne Montagne.

Digitized by Google

ſans éprouver un charme particulier. Il eſt quelquefois bavard, futile; mais il haſarde avec aiſance, liberté & grace, comme dans la converſation, tout ce qui lui paſſe par la tête. *C'eſt*, a-t-on dit de lui, *l'homme du monde qui ſait le moins ce qu'il va dire, & qui ſait le mieux ce qu'il dit.* Sa négligence le rend aimable, & le ton déciſif qu'il prend quelquefois n'a rien de choquant. Toute la Morale de Montagne ſe réduit, ſelon lui-même, à trois principes: » Etre à ſoi, n'épouſer que ſoi » (ce ſont ſes termes), & jouir du reſte » ſans y être attaché & collé, de maniere » que nous puiſſions nous en détacher ſans » nous écorcher, & croire qu'il y a des ac- » cidens dans la vie plus difficiles à ſup- » porter que la mort même «.

Il eſt difficile de s'excuſer ſur quelques maximes & quelques propos licencieux que l'on trouve dans ſon Livre: il convient qu'il a été libertin, que ſon eſprit l'eſt même encore ſur ſes vieux jours, & il dit à cette occaſion des choſes fort plaiſantes, mais aſſez indécentes. Ce ſont encore les propos d'un homme du monde qui a jeté ſur le papier avec trop de liberté, ce qu'il diſoit dans la compagnie de ſes amis, & qui ne devoit pas être écouté de tous.

Digitized by Google

Cependant il en résulte qu'on ne doit pas permettre la lecture de son Livre en entier aux jeunes personnes ; mais les femmes d'un certain âge, & les hommes qui ont l'esprit formé, sont en état d'apporter à une pareille lecture le correctif nécessaire. Il en est de même des idées sur la Religion, & sur les usages les plus généralement reçus, qui sont semés comme au hasard dans les trois Livres des Essais ; elles ne seroient dangereuses qu'autant qu'on croiroit que les opinions de Montagne sont toujours justes ; mais il faut être bien persuadé du contraire. Son esprit, sa gaieté naturelle, son goût pour l'Epicurisme & le Septicisme l'entraînent quelquefois ; mais en revanche il y a des choses admirables, profondément pensées, & qui ont fait dire au Cardinal Duperron, que cet Ouvrage étoit le *Bréviaire des honnêtes gens*. Le savant Juste-Lipse a appelé Montagne le Thalès moderne, & Mézerai l'a qualifié de Socrate Chrétien. S'il n'avoit fait que la moitié de ses Essais, il mériteroit ces titres honorables. Cependant je ne suis point d'avis que l'on lise de préférence à l'Ouvrage entier, les différens extraits qui en ont été faits sous les titres d'*Esprit de Montagne*, & de *Pen-*

Digitized by Google

ſées de Montagne. Dans ces petits Volumes, on fait perdre à l'Auteur toutes ſes graces, qui tiennent un peu à ſon déſordre auſſi bien qu'à ſon ſtyle. Je conſeille de lire tous les Eſſais, mais avec précaution; & je prie mes Lecteurs de remarquer que Montagne eſt le premier Auteur du ſeizieme ſiecle dont je propoſe de lire l'Ouvrage en entier.

Etienne Paſquier, ſon contemporain, qui l'aimoit & l'eſtimoit, ne diſſimule pas ſes défauts, quoiqu'il les excuſe; il dit qu'il faut prendre ſeulement ce que Montagne a de bon; il avertit qu'il ne faut pas s'arrêter aux titres de ſes Chapitres, dans leſquels il traite ſouvent toute autre matiere que celle que ce titre annonce: il ajoute que la plupart du temps Montagne parle ſérieuſement & en vrai Philoſophe, mais que quelquefois il s'amuſe à débiter des paradoxes.

Quant au ſtyle de Montagne, il eſt sûr qu'il n'eſt pas pur, même par rapport au temps où il vivoit; on y trouve ſouvent des expreſſions & des tournures de phraſes incorrectes, baſſes, triviales, provinciales & Gaſconnes. Il eſt impoſſible de placer cet Auteur parmi nos Claſſiques; cependant il eſt certain que s'il eſt Néologiſte,

Digitized by Google

logiste, il y a quelques-uns de ses mots nouveaux qui ont paru dignes d'être adoptés, & qui ont reçu, comme disoient nos anciens Grammairiens, droit de bourgeoisie dans la Langue Françoise. Par exemple, le mot d'*enjoué*, aujourd'hui si généralement reçu, est dû à Montagne. Son langage a un caractere d'originalité & d'aisance qui doit toujours plaire ; jusques aux petits détails minutieux sur ses goûts & sur sa personne, qu'on lui reproche, sont agréables. Encore une fois, il ne faut point entreprendre de corriger le style de Montagne ; on lui ôteroit, avec sa grace naïve, une bonne partie de son mérite. Il faut également s'abstenir de critiquer sa Logique en général, comme ont fait MM. de Port-Royal ; il vaut mieux s'en tenir à croire que souvent il s'égare, mais qu'il est toujours charmant, aimable & ingénieux. J'ai connu une société qui passoit une partie de l'année à la campagne, dans laquelle on lisoit tous les jours un Chapitre de Montagne, qui faisoit la matiere de la conversation de la soirée. Comme cette société étoit composée de gens d'esprit & de personnes très-sensées, ces discussions journalieres fournissoient des observations très-cu-

Digitized by Google

rieuses & très-intéressantes : je m'en suis rappelé quelques-unes, que je communiquerai à mes Lecteurs, sans préjudice du conseil que je leur ai déjà donné, de lire Montagne en entier. Commençons par donner un précis de sa vie, pour faire encore mieux connoître son caractere, & l'esprit dans lequel il a composé son Livre.

Michel Montagne naquit en 1533. en Périgord, dans le Château dont il porta le nom. Il paroît que son pere s'occupa beaucoup de son éducation, mais qu'il avoit sur la maniere dont il vouloit élever son fils, un systême & des idées assez singuliers. Il lui fit apprendre le Latin par routine, & de si bonne heure, qu'il le parloit avant que de savoir le François & le Périgourdin. Pour cet effet, il lui donna au lieu de *Bonne* & de Gouvernante, un savant Allemand qui parloit très-bien Latin, mais ne savoit pas un mot de François. Il n'y avoit que cet homme-là & M. Montagne le pere qui causassent habituellement avec l'enfant : mais comme il étoit indispensable qu'il se rencontrât quelquefois avec sa mere, sa Nourrice & quelques Servantes, & qu'il leur demandât ses besoins, on fit apprendre à celles-ci quelques mots de

Digitized by Google

Latin, avec lesquels elles répondoient au petit Montagne, qui ne devoit pas entendre prononcer un seul mot de François. Il en résulta qu'il sut parler Latin à six ans, comme un enfant de cet âge parleroit sa Langue naturelle : mais il convient lui-même que cette érudition précoce ne lui a pas été d'une grande utilité.

Une autre attention de M. Montagne le pere, assez extraordinaire, étoit de ne faire éveiller son fils qu'au son des instrumens de musique, afin qu'il fût mieux disposé pour le reste de la journée.

Quand il fut en âge d'aller au Collége, on l'envoya à Bordeaux, où il étudia sous les plus fameux Maîtres & les plus savans hommes, Buchanan, Muret & Grouchy. Il profita bien de leurs Leçons ; mais on s'apperçut que les Fables, telles que les Métamorphoses d'Ovide, & les autres Ouvrages plus ingénieux que solides, étoient ceux qu'il aimoit le mieux ; on en conclut qu'il ne seroit jamais un érudit bien profond. Apparemment qu'il fit son Droit, car il fut reçu Conseiller au Parlement de Bordeaux ; mais il n'occupa pas long-temps cette charge, qui avoit été remplie par son oncle. Son frere aîné étant mort, il revint auprès de son pere,

Digitized by Google

Le bon homme, pour le bien assurer dans les sentimens de piété qu'il lui avoit inspirés de bonne heure, lui fit traduire l'Ouvrage de Raymond de Sebonde, *De la Religion naturelle.* J'ai parlé dans ce Volume-ci même de cette Traduction; Montagne l'a fait imprimer par la suite, sans doute pour se consoler un peu de l'ennui qu'il avoit eu à y travailler.

Tandis qu'il étoit Conseiller au Parlement de Bordeaux, il se lia d'amitié avec un de ses Confreres nommé Etienne la Boétie. Il paroît que c'étoit un jeune homme de beaucoup d'esprit, qui faisoit très-bien des vers François & Latins. Il a composé un petit Ouvrage de Politique, dont j'aurai occasion de parler dans un de mes Volumes suivans. Montagne a été l'éditeur de toutes les Œuvres de la Boétie.

A l'âge de trente-trois ans, il se maria à une Demoiselle, fille d'un Conseiller au Parlement de Bordeaux. Il paroît qu'elle étoit très-raisonnable, & qu'il fit toujours bon ménage avec elle, quoique, de son aveu, il ne lui fût pas fidele. Il n'en eut qu'une fille. Quelques années après il perdit son pere; & se trouvant maître de son bien & beaucoup plus indépendant, il fit plusieurs voyages à la Cour de France &

Digitized by Google

en Italie. Etant à Rome, il fut décoré du titre de Citoyen Romain. Le Roi Charles IX l'honora du cordon de l'Ordre de Saint Michel, & du titre de Gentilhomme de sa Chambre : enfin la ville de Bordeaux l'élut pour son Maire. Il fut revêtu pendant quatre ans de cette dignité municipale, qui étoit souvent remplie par des gens de la premiere distinction. Ce fut alors qu'il fit connoissance avec Charron, & qu'il se forma entre eux une liaison qui fait sûrement honneur à l'un & à l'autre. L'amitié de Montagne pour le Théologal, prouve qu'il le croyoit encore plus Philosophe que Théologien ; & Charron, de son côté, n'auroit pas vécu si familiérement avec Montagne, s'il eût reconnu en lui une façon de penser tout-à-fait opposée au Christianisme : il l'eût converti, ou l'eût abandonné.

Après avoir cessé de remplir les fonctions de Maire de la ville de Bordeaux, Montagne passa les dernieres années de sa vie, tantôt à la Cour, tantôt dans ses terres ; il assista aux fameux Etats de Blois de 1588. Enfin, étant de retour dans son Château en 1592, il y mourut d'une esquinancie qui lui ôta, les derniers jours de sa vie, l'usage de la parole : mais on ne

Digitized by Google

peut pas douter qu'il ne mourût dans les ſentimens d'un bon Catholique, puiſque ce fut en entendant la Meſſe, & en faiſant un effort pour ſe ſoulever & adorer l'Euchariſtie. Tel eſt le précis de la vie de Montagne, d'où l'on peut tirer bien des conſéquences ſur ſon caractere.

Reflexions ſur quelques opinions morales & littéraires, qui paroiſſent avoir été particulieres à Montagne.

On dit de Montagne, ſoit en croyant faire l'éloge de ſon Livre, ou en voulant le critiquer, que, quand on le liſoit, on croyoit converſer avec lui. Madame de la Fayette diſoit qu'elle auroit deſiré d'avoir à la campagne un voiſin comme lui, qu'elle s'imaginoit, en le liſant, être dans ſon Château au coin de ſon feu, ou ſe promener dans ſon jardin avec un homme d'eſprit. Montagne dit lui-même dans un endroit de ſes Eſſais : *Je n'enſeigne point, je raconte.* Dans un autre : *Je parle de tout, non par maniere d'avis, mais par maniere de devis.* Ces Eſſais ſont le premier Livre écrit dans ce goût. La mode en eſt venue depuis ; mais quand & juſqu'à quel point doit-on écrire du ſtyle de la converſation ? C'eſt encore une queſtion à approfondir.

Digitized by Google

Je pense qu'il y a des genres d'Ouvrages auxquels ce style convient très-fort; tels sont ces Livres d'Histoire, dans lesquels on ne parle que de ce que l'on a vu ou su de la premiere main, & qu'on appelle Mémoires. Ceux de morale, dans lesquels on écrit d'après son propre sentiment & l'examen de son cœur & de son esprit, où l'on propose pour exemple, ou soi-même, ou les gens que l'on a le mieux connus. Enfin, tout Ouvrage de littérature légere, dans lequel on passe rapidement d'une matiere à une autre, en les effleurant toutes, sans en approfondir aucunes. Mais il n'est pas vrai que l'on doive toujours écrire comme l'on parle. Les grands Ouvrages, ceux qui sont le fruit des profondes études & des longues réflexions, doivent être présentés tout autrement que ce qui vient à l'esprit de deux personnes qui causent ensemble. Ce qui doit être commun à tous les styles, c'est la clarté.

Ce que l'on a le plus généralement reproché à Montagne, c'est de n'avoir observé dans son Ouvrage aucune espece de méthode, d'avoir écrit, comme il le dit lui-même; à *bâtons rompus*, à *sauts*, & à *gambades*: si bien que son Ouvrage peut

Digitized by Google

s'appeler un vrai *Montagnana*. Plutarque lui avoit déjà donné à un certain point l'exemple de ce désordre; mais il l'a poussé beaucoup plus loin. Cependant, malgré ce décousu dont il s'accuse lui-même de bonne foi, Montagne a toujours paru très-ingénieux & très-aimable, & depuis long-temps on lui pardonnoit avec plaisir ses écarts; mais ce n'est que depuis peu que l'on s'est avisé de penser qu'il y avoit de l'art & du projet dans le désordre de ses Ecrits. Bayle, le premier, après avoir dit que l'on n'avoit été sévere à l'égard de Charron, que parce qu'il étoit Prêtre, Chanoine, & Théologal, au lieu qu'on avoit passé bien des choses à Montagne, parce qu'il étoit Gentilhomme, Chevalier, & homme du monde, ajoute que d'ailleurs Charron avoit annoncé son Ouvrage comme méthodique & dogmatique, au lieu que Montagne ne présentoit que des Essais décousus, dans lesquels il convient lui-même qu'il traite toutes sortes de matieres *à tort & à travers*. Il en est résulté, selon Bayle, que l'on a passé à l'un tout ce que l'on a disputé à l'autre; que l'on a jugé sévérement Charron, & que parce qu'il a traité un peu trop philosophiquement des matieres de Religion, on a fait

Digitized by Google

des retranchemens, & on a mis des cartons à ſon Livre, au lieu que l'on n'a ni condamné, ni brûlé, ni même corrigé celui de Montagne, quoiqu'il renferme des traits plus hardis. *Le déſordre apparent de tout l'Ouvrage, a empêché qu'on n'y prît garde.* De nos jours, pluſieurs Auteurs célebres ont voulu imiter l'art avec lequel on a prétendu que Montagne avoit caché ſon jeu. Ils ont voulu ſemer des idées hardies au milieu de leurs Ecrits, ſans annoncer qu'ils en avoient le projet; mais ils ont été aiſément découverts : reſte à ſavoir à quel point la doctrine, qu'ils n'ont oſé débiter qu'avec tant de précautions, eſt dangereuſe.

L'air de franchiſe avec lequel Montagne convient de ſes défauts, lui a concilié bien des partiſans. Il avoue ſon ignorance, & la foibleſſe de ſa mémoire : cependant il cite beaucoup dans ſes Eſſais; mais ſes citations ne ſont juſtes qu'autant qu'il les tire d'un petit nombre de Livres qu'il avoit ſouvent lus, & qu'il tenoit habituellement ſous ſa main, tels que Plutarque & Séneque; quand il en veut citer d'autres, il tombe dans de groſſieres erreurs. Montagne a-t-il bien ou mal fait de dire de lui-même, qu'il eſt *excellent en oubliance*?

Digitized by Google

Je crois que ce trait de franchise & de naïveté ne doit point lui être reproché ; car, après tout, ce n'est point un vice que de manquer de mémoire, c'est un défaut naturel qui peut servir d'excuse dans une infinité d'occasions où l'on est bien aise de cacher ou d'autoriser sa paresse & sa négligence.

Montagne dit que la vieillesse apporte plus de rides à l'esprit qu'au visage.

Assurément cette maxime, si c'en est une, souffre bien des exceptions.

Notre esprit se constipe & s'épaissit en vieillissant. Cette pensée est plus juste ; nous faisons des pertes du côté de l'imagination, mais l'expérience nous les rend en prudence.

Il pense qu'on faisoit bien autrefois d'empêcher qu'on ne traduisît la Bible en Langue vulgaire. » Plaisantes gens, » dit-il, qui pensent l'avoir rendue maniable au peuple, pour l'avoir mise en » langage populaire ! La Bible n'est point » une Histoire à conter, mais un Livre » à révérer, craindre, & adorer «.

» Le monde est une comédie ; & quelque » rôle que la Fortune nous distribue, nous » jouons toujours le nôtre propre, c'est-à- » dire celui conforme à notre caractere «.

Digitized by Google

Il n'aimoit pas les échecs. *Je hais ce jeu*, disoit-il, *parce qu'il n'est pas assez jeu*. Apparemment que Montagne ne connoissoit que les jeux de délassement, & certainement le jeu des échecs n'est pas de ceux-là ; mais il y en a d'adresse & de combinaisons, faits pour exercer le corps ou l'esprit ; les échecs sont dans le dernier cas.

Il se moque du Curé de son village, qui, toutes les fois qu'il grêloit dans son canton, ou que la récolte étoit mauvaise, disoit à ses Paroissiens, que Dieu étoit en colere contre eux. Il ne faut point juger des dispositions de Dieu à notre égard, par les événemens temporels & ordinaires, nous courrions risque de nous tromper ; Dieu sait ce qu'il fait, & nous ne le savons pas.

» Quand nous sommes au milieu d'un » orage, il nous semble que tout l'hémis» phere est en feu ; cependant le mauvais » temps ne s'étend peut-être pas à une » demi-lieue de nous «. C'est ainsi que nous ne jugeons de ce qui se passe dans le monde, que par ce qui nous entoure de plus près.

Que de contradictions dans les jugemens & dans la conduite des hommes !

Digitized by Google

» J'ai connu, dit Montagne, un Juge, » qui du même papier sur lequel il avoit » écrit la condamnation d'un adultere, » écrivoit des billets doux à la femme de » son voisin «.

» Si vous voulez que je prise un homme » ce qu'il vaut, ne me le montrez point » enveloppé & empaqueté ; retranchez de » sa personne la hauteur de ses patins & » échasses. La base n'est pas de la statue «. Cette pensée, singuliérement exprimée, est fort juste ; on ne doit estimer dans un homme que ce qui est réellement à lui. Ainsi la noblesse, les dignités, les richesses, peuvent attirer notre considération ; mais nous ne devons notre estime qu'au mérite personnel.

» Il n'est si homme de bien, qui, s'il » mettoit à l'examen des loix, ses pensées » ainsi que ses actions, ne se trouvât pendable dix fois dans sa vie «. Cette pensée est fausse & outrée. Sans aller chercher mes exemples plus loin, je suis bien sûr, non seulement de n'avoir jamais fait d'action qui ait mérité la corde, mais de n'en avoir jamais conçu le projet. La pensée qui suit est plus juste. » Nous n'avons » garde d'être gens de bien, selon Dieu, » puisque nous ne le saurions être selon

Digitized by Google

» nous «. Cela est vrai; quel est l'homme qui n'a pas bien des choses à se reprocher? mais ce ne sont pas des crimes pendables.

» Notre monde, dit Montagne, vient » d'en trouver un autre (l'Amérique) non » moins grand, plein, & membru que » lui, toutefois si nouveau, & si enfant, » qu'on lui apprend encore son A B C «. Il convient que nous lui avons vendu nos leçons bien cher, & que la conduite que les premiers Conquérans de l'Amérique ont tenue à l'égard des Sauvages, est abominable; que nous ne les appelons ainsi, que parce qu'ils n'ont pas fait de si grands progrès que nous dans les Arts; mais ils ont conservé les vertus que nous avons perdues; bonté, loyauté, franchise. » Il nous » a bien servi de n'en avoir pas tant qu'eux: » ils se sont, par cet avantage, perdus, ven- » dus, trahis eux-mêmes «. Les réflexions que l'on pourroit fire sur cet article, sont effrayantes.

» On se met souvent mal-à-propos en » chemise, pour ne pas mieux sauter qu'en » pourpoint, ou en *saye* (habit pesant) «.

Nous fuyons la correction, au lieu qu'il faudroit en profiter: » Mais à chaque oppo- » sition, dit Montagne, au lieu d'y tendre » les bras, nous y tendons les griffes «.

Digitized by Google

Un des principes de Montagne, eſt celui-ci : » Il faut ſe prêter à autrui, & ne » ſe donner qu'à ſoi-même «. C'eſt ce que l'on appelle aujourd'hui l'Egoïſme.

C'eſt quelquefois une conſolation, quand on ſouffre, de ſavoir à qui reprocher ſon mal. On veut avoir une eſpece de victime que l'on puiſſe immoler à ſes ſouffrances. Un Gentilhomme, voiſin de Montagne, étoit fort ſujet à la goutte, & vivoit d'un fort mauvais régime. Les Médecins lui conſeillerent d'en changer, de ne boire que de l'eau, & de ne manger rien que de doux & de ſain. Il le fit, & n'en eut pas moins la goutte. Alors il ſe mit en colere contre ſon Médecin : » Docteur, lui dit-il, je reprends mon ancien » régime ; dans mes précédentes attaques, » je ſavois à qui m'en prendre, je jurois » contre le vin, le jambon, les ragoûts ; » à préſent, contre qui voulez-vous que je » me fâche ? contre vous, morbleu ? contre vous « ?

Montagne, citant Plutarque, dit que les femmes n'aiment les guenons & les petits chiens, que parce que les diſpoſitions qu'elles ont à l'amour leur font chérir ces animaux, faute d'objets plus dignes de leur attachement. » Nous

Digitized by Google

» voyons, dit-il, que l'ame en ſes paſſions
» ſe pipe (trompe) elle-même, ſe dreſſant
» aux faux ſujets & fantaſtiques, plutôt
» que de n'agir contre quelque choſe «.

Cependant Montagne ne faiſoit pas l'honneur aux femmes de les croire capables de ces grandes & parfaites amitiés, dont il faiſoit un tel cas, qu'il diſoit qu'on n'en pouvoit jamais concevoir qu'une en ſa vie, & pour un ſeul objet. » La ſuffi-
» ſance ordinaire des femmes, dit-il, n'eſt
» pas pour répondre à cette communica-
» tion, & leur ame n'eſt pas aſſez forte
» pour ſoutenir l'eſtreinte d'un nœud ſi
» preſſé & ſi durable «.

Il y a des gens à qui il arrive comme à un certain Gallus Vibius, dont parle Séneque. C'étoit un Philoſophe qui ſe mit en tête de connoître parfaitement les cauſes & les effets de la folie. Il s'y appliqua ſi fortement, qu'il devint fou. *Il ſe pouvoit vanter*, dit Montagne, *d'être devenu fou par ſageſſe.*

» Souvent on croit hors les gonds de la
» raiſon, ce qui n'eſt que hors les gonds de
» la coutume «. Cela eſt vrai; mais les coutumes généralement reçues, quoiqu'elles ne ſoient pas la raiſon même, méritent bien de la conſidération & du ménagement.

Digitized by Google

Il y a des gens que l'on récompense en voulant les punir ; mais ce n'est pas le compte des Tyrans. Un Sénateur Romain, nommé Gallio, ayant déplu à Tibere, celui-ci voulut l'exiler dans une isle éloignée, & la premiere qui lui vint dans la tête fut celle de Chio. Le Sénateur obéit, & partit sans faire la moindre représentation. Quelque temps après, Tibere apprit que Gallio se trouvoit très-bien dans son exil. L'isle étoit belle & fertile, il s'y étoit formé une habitation charmante. Il avoit laissé à Rome sa femme, qui étoit maussade, querelleuse, & lui rendoit le séjour de la capitale fort désagréable. Le Tyran, instruit de ces circonstances, changea de batterie ; il rappela Gallio, le força de revenir à Rome, & de rester dans sa maison, sans en sortir, avec sa femme, à laquelle il donna un pareil ordre. Quelle méchanceté !

Les Mexicains adoroient deux especes de Dieux, les bienfaisans & les malfaisans ; mais ils honoroient beaucoup plus les derniers, par la crainte qu'ils en avoient. Cortès ayant vaincu la petite armée d'une peuplade de ces Barbares, ceux qui étoient échappés au carnage & s'étoient réfugiés dans la ville, lui envoyerent une députation pour

Digitized by Google

pour lui faire leurs soumissions. Un des Députés lui adressa ces paroles : » Si tu » es un Dieu cruel, voici cinq esclaves » que nous t'amenons ; nous allons les » sacrifier devant toi ; mange-les, & sois » content. Si tu es un Dieu débonnaire, » nous t'offrons de l'encens, des fleurs & » des plumes «.

Il prétend qu'il est plus aisé de faire de la poésie que de la bien connoître (d'en bien juger) ; que nous avons bien plus de Poëtes que *d'interpretes de poésie* (bons juges en cette matiere) ; il s'explique, en disant que la belle & haute poésie a le feu & le brillant d'un éclair, sur lequel nous ne pouvons fixer notre vue : ainsi tous les défauts de détail d'une belle piece de poésie nous échappent ; *car*, ajoute-t-il, *elle ne pratique point notre jugement, elle le ravit & le ravage.*

» Pour moi, je n'aime, dit-il, que les » Livres plaisans ou faciles qui me cha- » touillent, ou ceux qui me consolent, » ou me conseillent à régler ma vie & » ma mort «. Montagne a pleinement raison quant à la derniere espece de Livres; les Ouvrages moraux sont toujours bons & utiles quand ils n'ennuient pas ; mais quant aux premiers, quels sont ceux qui

Digitized by Google

chatouillent ? cela dépend du goût & du caractere d'esprit du Lecteur.

» Peut-être, dit Montagne, gens plus » sages que moi ayant l'ame forte & vi» goureuse, peuvent se former un repos » plus spirituel ; mais moi, qui ai l'ame » commune, j'aime à me soutenir par les » commodités corporelles «. Maxime Epicurienne.

» Il faut retenir à tout nos dents & nos » griffes (c'est-à-dire de toute notre force), » l'usage des plaisirs de la vie, que nos » ans nous arrachent les uns après les au» tres «. Autre principe de la même Philosophie.

» La plus contraire humeur à la retraite, » c'est l'ambition ; la gloire & le repos » sont choses qui ne peuvent loger en » même gîte. Quittez avec les autres vo» luptés, celle qui vient de l'approbation » d'autrui «. Maxime Stoïcienne.

Montagne disoit que rien ne lui coutoit plus dans les lettres qu'il avoit à écrire, que le compliment de la fin ; & que les deux dernieres lignes où il falloit mettre *Votre, &c. Serviteur, &c.* l'embarrassoient plus que tout le reste. Il ajoutoit qu'il aimoit mieux écrire deux lettres que d'en plier & d'en cacheter une.

Digitized by Google

» C'eſt le jouir & non le poſſéder qui » nous rend heureux «.

On dit : *Heureux comme un Roi*; mais indépendamment de ce que les Rois ont plus d'affaires que de plaiſirs, ils goûtent ceux-ci bien moins que nous. » L'aiſance » & l'accoutumance, dit Montagne, leur » ôtent l'aigre douce pointe que nous y » trouvons. Penſons-nous que les Enfans » de chœur prennent grand plaiſir à la Mu- » ſique ? les Batteleurs regardent comme » une corvée, les ſoins qu'ils ſont obligés » de prendre pour nous faire rire «.

» La raiſon nous ordonne bien d'aller » tout de ſuite même chemin, mais toute- » fois pas toujours même train «.

» Quand la vertu (vaillance) même » ſeroit incarnée, le cœur lui battroit plus » fort allant à l'aſſaut qu'allant au dîner ; » voire même eſt-il néceſſaire qu'elle s'é- » chauffe & s'émeuve «. Je crois cette maxime vraie. Le ſang froid & la bravoure ne ſont qu'à l'extérieur.

Montagne penſe que l'ordre alphabétique eſt quelquefois d'une grande reſſource ; pour le prouver, il cite l'exemple d'un Duc de Normandie, qui, voulant donner un grand repas à la Nobleſſe de ſa Province, pour ne choquer la vanité

Digitized by Google

d'aucun Gentilhomme en le plaçant au dessous d'un autre, s'avisa de faire dresser une vingtaine de tables, qu'il rangea suivant les lettres de l'Alphabet, & y fit asseoir ceux dont le nom de Baptême commençoit par une de ces lettres. Spartien rapporte que l'Empereur Geta se proposant de donner un superbe festin à ses Courtisans, se trouvant embarrassé par rapport à l'ordre du service, forma ce qu'on appeleroit aujourd'hui *le menu* par ordre alphabétique, suivant la premiere lettre du nom de chaque mets; de sorte que la premiere table fut couverte de mets commençant par la lettre A, la seconde de ceux appartenant à la lettre B, ainsi des autres.

Notre Auteur blâme un usage qui s'est long-temps perpétué après lui, mais dont on sent enfin l'abus. Voici ses termes. » C'est un vilain usage & de très-mauvaise » conséquence en notre France, d'appe- » ler chacun par le nom de sa terre & » seigneurie; c'est la chose du monde qui » fait plus mêler & méconnoître les races. » Un cadet de bonne Maison ayant eu » pour son apanage une terre, est connu » & honoré sous ce nom. Cependant, après » sa mort, la terre s'en va à un Etranger

Digitized by Google

» qui en prend aussi le nom ; devinez où
» nous sommes de la connoissance de ces
» hommes & de leur origine ? Il ne faut
» en citer d'autres exemples que de notre
» Maison Royale, où autant de partages,
» autant de surnoms ; si bien qu'en cer-
» tains temps l'origine de la tige nous étoit
» échappée «. Ce que Montagne dit est
vrai. Dans le temps qu'il écrivoit, à peine
savoit-on que les branches de Courtenai
& de Dreux étoient de la Maison Royale ;
sur-tout les petits rameaux dépendans de
ces branches, étoient absolument oubliés
& méconnus. Il y avoit bien d'autres gran-
des Maisons dans ce cas-là.

La vertu dont on a toujours fait le plus
de cas en France, est la vaillance ; & la
preuve en est dans ce mot même, que l'on
emploie pour signifier courage. En l'appe-
lant vaillance ou valeur, nous indiquons
que nous ne pensons pas qu'un homme
puisse valoir quelque chose s'il n'est brave.
Nous disions encore autrefois en vers
& en prose, *vertu* pour courage ; comme
s'il n'y avoit de vertueux que les gens
braves. L'honneur des hommes consiste
dans la bravoure, celui des femmes dans
la chasteté : aussi a-t-on toujours appelé les
femmes chastes, *femmes d'honneur & de*

vertu. Encore aujourd'hui, on dit familiérement, une brave femme, pour femme honnête; & un brave homme, pour un homme vaillant.

Montagne fait cet aveu bien honteux pour son siecle. » Les autres vertus ont » peu ou point de mise en cet âge; mais » la vaillance est devenue populaire par » nos guerres civiles; &, en cette partie, » il se trouve parmi nous, & en grand » nombre, des hommes fermes jusques » à la perfection «.

Il y a tel homme qui est vaillant sur un article, & qui ne l'est pas sur un autre; » qui se tient sur la breche d'une brave » assurance, & se tourmente après, comme » une femme, de la perte d'un procès. Il » y a tel, qui étant lâche à l'infamie, est » ferme à la pauvreté; qui étant mou » contre les rasoirs des Barbiers, se trouve » roide contre les épées de ses adversaires. » De tels personnages les actions sont » louables, & non pas l'homme «.

Il y a aussi des vaillances journalieres. Montagne est en cela de l'avis des Espagnols, qui prétendent qu'il faut dire : *Il fut brave un tel jour.*

A propos des vaillances accidentelles, il raconte deux traits tirés de l'Histoire

Digitized by Google

ancienne : l'un eſt du Roi Antigonus, un des Généraux & des ſucceſſeurs d'Alexandre, qui, ayant vu un ſoldat de ſon armée faire des actions de valeur preſque incroyables, & ayant appris qu'il étoit atteint d'une incommodité qui le faiſoit beaucoup ſouffrir, ordonna à ſes Médecins de ne rien épargner pour le guérir. Les Diſciples d'Eſculape l'entreprirent, & lui rendirent la ſanté. Antigonus s'apperçut bientôt qu'il ne ſe portoit plus au combat avec la même ardeur. Il demanda au ſoldat même, qui l'avoit ainſi changé & *encouardi*. » Seigneur, c'eſt vous-même, » répondit le ci-devant brave ; vous m'avez » rendu la vie chere en m'ôtant les in» commodités qui me la faiſoient trouver » inſupportable «.

Un ſoldat de Lucullus, dévaliſé par les ennemis, & ne poſſédant plus rien au monde, ſe chargea d'exécuter un coup de main très hardi, pour lequel on lui promit une groſſe récompenſe. Il y réuſſit, contre toute eſpérance, & reçut le prix dû à ſa valeur. Quelque temps après, le Général, qui avoit pris confiance en lui, voulut encore le charger d'une ſemblable expédition. *Employez-y, ſi vous voulez*,

Digitized by Google

dit le soldat enrichi, *quelque malheureux soldat dévalisé.*

Montagne croit que la chasteté des femmes est quelquefois aussi journaliere que la bravoure des hommes; il en cite pour exemple une créature, qui, se trouvant dans une ville prise d'assaut, & étant vivement poursuivie par un soldat, se précipita du haut d'une tour dans le fossé, & se tua, pour éviter une violence qui paroissoit infiniment lui déplaire: cependant on apprit qu'elle étoit ordinairement si peu difficile, qu'elle avoit eu des complaisances pour la plus grande partie de la garnison.

Après tout, l'esprit & le cœur humain sont communément l'assemblage des plus monstrueuses contradictions. Montagne se donne lui-même pour exemple, & fait les honneurs de son caractere, en faisant les aveux que l'on va lire. » Le vent des » accidens, dit-il, m'agite selon son in- » clination; je me remue & trouble moi- » même par l'instabilité de ma posture, » & ne me trouve guere deux fois en » même état. Honteux, insolent, chaste, » luxurieux, bavard, taciturne, laborieux, » délicat, ingénieux, hébêté, chagrin, » débonnaire, menteur, véritable, sa-

Digitized by Google

» vant, ignorant, libéral, avare ou pro-
» digue ; tout cela je le vois en moi, selon
» que je me vire ; & quiconque s'étudie
» bien attentivement, trouve en soi cette
» volubilité & discordance. Je n'ai rien à
» dire de moi entiérement, simplement,
» & solidement, sans confusion & sans mé-
» lange. *Distinguo* est le plus universel
» membre de ma Logique «.

» La coutume a fait le parler de soi vi-
» cieux, & le prohibe en haine de la van-
» tance : mais quand ce n'est pas pour se
» vanter, mais pour se donner pour exem-
» ple du mal comme du bien, on peut, à
» ce que je crois, parler de soi sans s'attirer
» de reproches. Ce ne sont mes gestes
» que j'écris, c'est moi, c'est mon essence.
» Nulle vertu ne s'aide de la fausseté, &
» la vérité n'est jamais matiere d'erreur.
» Après cela, blâmer un homme qui parle
» de soi, c'est condamner le vin, parce
» que plusieurs s'enivrent. Au lieu de
» moucher l'enfant, c'est *l'énazer* (lui
» arracher le nez) «.

Il faut convenir que l'ivrognerie procure quelquefois du plaisir ; mais pour le bien goûter, il ne faut pas être trop difficile en bon vin, ni trop gourmet ; voici les propres termes de Montagne à ce sujet : » Si vous

» fondez votre volupté à le boire (le vin)
» friand, vous vous obligez à la douleur
» de le boire autre; il faut avoir le goût
» plus lâche & plus libre. Pour être bon
» buveur, il ne faut le palais si tendre.
» Les Allemands boivent quasi également
» de tous vins avec plaisir, leur fin c'est
» l'avaler plus que le goûter; leur volupté
» est bien plus plantureuse, & bien plus
» en main «.

L'enthousiasme est nécessaire pour opérer de grandes choses; on n'en vient point à bout sans une espece de fanatisme & de délire : voici les termes de Montagne.
» Comme aux exploits de guerre, la cha-
» leur du combat pousse les soldats géné-
» reux à franchir des pas si hasardeux,
» qu'étant revenus à eux, ils en transissent
» d'étonnement les premiers; comme aussi
» les Poëtes sont quelquefois épris d'admi-
» ration de leurs propres Ouvrages, & ne
» reconnoissent plus la trace par où ils ont
» passé dans une si belle carriere; comme
» Platon dit, que pour néant un homme
» rassis heurte à la porte de la Poésie,
» qu'aucune ame excellente n'est exempte
» de mélange, de folie : nous ne pouvons
» opérer de grandes choses, si notre ame
» ne quitte son siége, ne s'éleve, & pre-

Digitized by Google

» nant le frein aux dents, n'emporte & » ravisse son homme si loin & si haut, » qu'après il s'étonne lui-même de son » fait «.

Montagne trouve qu'on ne doute pas assez, parce que l'on n'approfondit pas assez ce que l'on doit croire, & ce dont l'on devroit douter. » On demande si Gallien » a dit ainsi ou autrement, & on n'ose » pas demander si Gallien n'a rien dit qui » vaille. Le Dieu de la science scholas- » tique, c'est Aristote; c'est religion de » dépendre de ses ordonnances, comme » on dépendoit de celles de Lycurgue à » Sparte. Sa doctrine nous sert de loi » magistrale, qui est à l'aventure aussi » fausse que une autre «. La preuve que Montagne avoit raison, lorsqu'il écrivoit cela il y a plus de deux cents ans, c'est que l'on sait à présent que souvent Gallien ne dit rien qui vaille, & que la loi d'Aristote est souvent très-fausse.

Montagne sentoit parfaitement qu'il falloit qu'il y eût des principes convenus entre les Philosophes, afin qu'ils pussent raisonner, en sachant chacun d'où ils partoient, & où ils vouloient aller, comme il est nécessaire qu'il y ait des loix & des rangs parmi les hommes, afin que chacun sache quelle place

Digitized by Google

il doit occuper dans la société, & quels sont ses devoirs. » Notre esprit, dit Montagne, » est un outil vagabond, dangereux & » téméraire, il est mal-aisé d'y apporter » l'ordre & la mesure. Ceux qui ont quel- » ques rares excellences au dessus des » autres, & quelques vivacités extraor- » dinaires, nous les voyons quasi tous » déborder en licence d'opinions & de » mœurs. On a raison de donner à l'es- » prit humain les barrieres les plus con- » traintes que l'on peut. En l'étude comme » au reste, il lui faut compter & régler ses » marches. Quant aux mœurs, on le bride » & garrotte de religion, de loix, de cou- » tumes, de préceptes, de peines, & de » récompenses mortelles & immortelles; » encore voit-on que par sa volubilité & » sa dissolution, il échappe à toutes ces » liaisons. Certes, il est peu d'ames si » réglées, si fortes & si bien nées, à » qui on se puisse fier de leur propre » conduite : il est plus expédient de les » mettre en tutelle. C'est un outrageux » glaive que l'esprit à son possesseur » même, quand il ne sait s'en armer » ordonnemment & discrétement. Et n'y a » point de bête à qui il faille plus juste- » ment donner des ornieres, pour tenir

Digitized by Google

» ſa vue ſubjecte & contrainte devant ſes
» pas, & la garder d'extravaguer, ni çà,
» ni là, hors les ornieres que l'uſage &
» les loix lui tracent «.

Rien de ſi humiliant pour l'humanité que les réflexions que nous pouvons faire ſur la fauſſeté, l'inégalité & l'incertitude de nos jugemens. Ils dépendent presque toujours de la ſituation où nous nous trouvions lorſque nous les avons rendus; &, dit Montagne : » Notre corps étant
» ſujet à tant de continuelles mutations,
» & étoffé de tant de ſortes de reſſorts,
» combien eſt-il mal-aiſé qu'il n'y en ait
» toujours quelqu'un qui tire de travers.
» Si l'apoplexie aſſoupit & éteint tout-à-
» fait notre intelligence, il ne faut pas
» douter que le morfondement (rhume
» de cerveau) ne l'éblouiſſe : ſi la fievre
» continue peut altérer notre ame, auſſi
» la tierce y apporte quelque altération
» ſelon ſa meſure & la force de l'accès.
» Celui qui porte de ſa maiſon au tribunal
» la douleur de la goutte, la jalouſie, ou
» le larcin de ſon valet, il ne faut pas
» douter que ſon jugement ne s'en altere.
» Ce ne ſont pas ſeulement les fievres &
» les grands accidens qui renverſent notre
» jugement ; les moindres choſes du

» monde le tournevirent. Une bonne ou
» une mauvaiſe nuit décide des jugemens
» du matin ; la bonne chere, ou le bon vin
» du dîner, de ceux de l'après-midi. Par
» conſéquent à peine ſe peut-il rencontrer
» une ſeule heure en la vie, où notre
» jugement ſe trouve en ſa due aſſiette «.

La même inégalité ſe trouve dans les jugemens que l'on porte ſur les Ouvrages d'eſprit, ſur les Livres que l'on lit, & même ſur les ſiens propres : » Que je
» prenne, dit Montagne, des Livres en
» certains jours, j'aurai apperçu en certain
» paſſage des graces excellentes, & qui
» auront féru (frappé) mon ame ; qu'une
» autre fois j'y retombe, j'ai beau le tourner
» & virer, j'ai beau le plier & le manier,
» c'eſt une maſſe inconnue & informe
» pour moi. En mes écrits mêmes, je ne
» ſais ce que j'ai voulu dire, & m'échauffe
» ſouvent à corriger, & à mettre un
» nouveau ſens (donner une nouvelle
» tournure) à mes idées, ayant perdu le
» premier qui valoit mieux «.

Montagne avoit entendu parler d'un Juge, qui écrivoit en marge de ſes Livres de Droit, ce qu'il penſoit des différentes queſtions qui s'y trouvent diſcutées. Il ſe déterminoit, tantôt pour un ſentiment,

tantôt pour l'autre, lorſque les raiſons lui paroiſſoient ſans réplique. Mais à un aſſez grand nombre d'articles, il avoit mis en marge ces mots : *Queſtion pour l'ami.* Il entendoit par-là qu'on pouvoit les décider à peu près comme on vouloit, & ſuivant qu'on s'affectionnoit à l'une ou l'autre des Parties. Sur quoi Montagne dit : » Il ne tenoit qu'à faute d'eſprit & » de ſuffiſance, qu'il ne pût mettre par-» tout, *Queſtion pour l'ami*. Les Avocats & » les Juges de notre temps trouvent à » toutes cauſes aſſez de biais pour les ac-» commoder comme bon leur ſemble «. Ce jugement de Montagne me paroît trop ſévere, & même injuſte, ſur-tout par rapport aux Juges ; il eſt vrai qu'il y a quelques queſtions pour l'ami ; mais quand on veut bien y regarder de près, il n'y en a pas beaucoup, & quand il s'en trouve, le Juge doit regarder comme ſon ami, celui qui eſt le plus favorable aux yeux de l'équité naturelle, qui a le plus de beſoin de la choſe conteſtée, &c.

Montagne eſt bien éloigné de flatter ſon ſiecle ; il convient des abus, des déſordres, & même des horreurs qui s'y commettoient, ſur quoi il fait une réflexion aſſez remarquable. » A quelque

Digitized by Google

» chose sert le malheur, dit-il ; il fait
» bon être en un siecle fort dépravé, car,
» par comparaison d'autrui, vous êtes
» estimé vertueux à bon marché «.

Il dit qu'il n'a point d'ambition, & à cette occasion : » Je me souviens, dit-il,
» de ce mot du feu Chancelier Olivier,
» que les François semblent des guenons
» qui vont grimpant contre mont un
» arbre, sautant de branches en branches,
» & ne cessent d'aller jusqu'à ce qu'elles
» soient arrivées à la plus haute branche,
» & y montrent le cul quand elles y sont «.

» Je ne sais, dit-il encore, comment il
» advient, & si pourtant advient, qu'il se
» trouve autant de foiblesse d'entende-
» ment en ceux qui font profession d'avoir
» plus de suffisance, & se mêlent de vaca-
» tions lettrées, qu'en nulle autre sorte de
» gens, soit parce que l'on attend plus
» d'eux, ou que l'opinion du savoir leur
» donne plus de hardiesse de se produire, ils
» se perdent & se trahissent. Ainsi, qu'un
» Artisan témoigne bien mieux sa bêtise
» en une riche matiere, s'il l'accommode
» sottement & contre les regles de son
» art, qu'en une matiere vile ; & s'offense-
» t-on plus d'un défaut en une statue d'or,
» qu'en celle qui est de plâtre ? Ceux-ci en
» font

» font autant, mettant en avant des choses
» qui, par elles-mêmes, seroient bonnes;
» mais ils s'en servent sans discrétion,
» faisant honneur à leur mémoire aux
» dépens de leur entendement «.

On peut ajouter à ces réflexions de Montagne, que ceux de nos beaux esprits d'aujourd'hui, qui s'égarent, font bien moins de tort à leur mémoire qu'à leur entendement; car dans les Livres de ce siecle on cite très-peu, mais on veut raisonner beaucoup, tant bien que mal.

Montagne parle toujours avec la même bonhomie de lui-même & de son Livre; il prévoit le cas où celui-ci n'auroit eu aucun succès: » J'empêcherai peut-être, dit-il,
» que quelques livres de beurre ne se fon-
» dent au marché; mais quand personne
» ne me liroit, aurois-je perdu mon temps
» pour m'être entretenu pendant tant
» d'heures oisives à des pensemens utiles
» & agréables? Aurois-je perdu mon temps
» de m'être rendu compte de moi-même
» si continuellement, & si curieusement?
» Mon Livre m'a forcé à faire des ré-
» flexions, & elles m'ont été utiles: de
» sorte que je n'ai pas plus fait mon Livre,
» que mon Livre m'a fait «.

» Personne n'est exempt de dire des

Digitized by Google

» fadaises, le mal est de les dire curieuse-» ment « ; c'est-à-dire, d'y attacher une certaine importance, & de les présenter comme de belles choses. » Cela ne me » regarde pas, car les miennes m'échap-» pent aussi nonchalamment comme elles » valent. Je ne les achete, ni ne les vends » que ce qu'elles pesent. Je parle au » papier comme je parle au premier que » je rencontre, toujours vrai & de bonne » foi «.

Montagne dit qu'il a toujours été de bonne foi dans les affaires dont il s'est mêlé, & que cela lui a presque toujours réussi. » J'ai, dit-il, une façon ouverte, » aisée à s'insinuer & à se donner crédit » aux premieres accointances. La naïveté » & la vérité pure, en quelque siecle que » ce soit, trouvent encore leur oportunité » & leur mise; & puis de ceux-là est le dis-» cours peu suspect & non odieux, qui » besognent sans que aucunement y soit » leur intérêt particulier «.

» Si nous avons promis quelque chose » seulement contraire à notre intérêt » privé & particulier, nous devons le » tenir; mais si nous avons promis chose » méchante, inique & contraire à l'intérêt » public, nous pouvons faillir à notre

Digitized by Google

» promesse, car le droit de la vertu doit
» prévaloir sur le droit de notre obliga-
» tion «. Cette maxime est bien délicate
dans l'application.

Le succès des choses que nous n'avons point approuvées, ne doit pas toujours nous faire changer d'avis. Le sage Athénien Phocion, s'étant opposé à ce que ses concitoyens fissent la guerre, ils l'entreprirent; cependant, contre son avis, elle réussit parfaitement. Un mauvais plaisant s'étant avisé de lui demander, en ricanant, s'il étoit bien content de ce que les affaires avoient si bien tourné: » Oui,
» fit-il (Phocion), bien suis-je content
» qu'il soit advenu ceci, mais ne me re-
» pens point d'avoir conseillé cela «.

Malgré toute sa bonhomie, Montagne n'étoit pas toujours aisé à persuader: voici ses termes. » Ès choses où je
» n'ai à employer que le jugement, les
» raisons étrangeres peuvent servir à m'ap-
» puyer, mais peu à me détourner. Je les
» écoute favorablement & décemment
» toutes; mais qu'il m'en souvienne, je
» n'ai cru jusqu'à cette heure que la
» mienne «. Les contradictions & les discussions n'aboutissent pas toujours à nous faire réformer notre avis, mais elles sont

Digitized by Google

toujours utiles, parce qu'en éclairciſſant l'objet, ou elles nous confirment dans notre opinion, ou elles doivent nous en faire changer.

J'ai déjà eu occaſion de dire que Charron & Montagne faiſoient beaucoup plus de cas des réflexions, que de la ſcience, & de la raiſon, que de la mémoire. » Le méditer eſt, dit Montagne, un » puiſſant étude ; j'aime mieux forger » mon ame, que la meubler «.

Il n'y a que les vérités qui offenſent, eſt une des maximes de Montagne. Il ſoutient qu'il ne ſe fâcheroit point contre quelqu'un qui l'appeleroit traître, larron, ivrogne, parce qu'il ſait bien qu'il n'eſt rien de tout cela. Il cite à ce ſujet un mot de Socrate, qui reſtoit fort tranquille, quoiqu'on lui dît les plus groſſes injures. On lui demanda pourquoi il ne ſe fâchoit pas? » Il n'y a pas de quoi, » répondit-il, car il n'y a pas un mot » de vrai dans tout ce qu'ils diſent «. Archelaüs, Roi de Macédoine, paſſant par une rue de ſa Capitale, on lui jeta ſur le corps une potée d'eau très-malpropre. Ses Courtiſans & ſes Gardes vouloient que l'on punît ſévérement ceux qui avoient commis cette imprudence.

Digitized by Google

» Non, répondit le Roi débonnaire, » ils n'ont rien jeté sur moi, puisqu'ils » ne savoient pas que je passois par-là «.

Montagne avoit une singuliere opinion concernant ces malheureux Sauvages Américains, que les premiers Conquérans du Nouveau Monde maltraiterent si fort, qu'ils les ont presque entiérement détruits; il croit que s'ils étoient tombés sous la domination d'Alexandre, ou des anciens Romains, » ceux-ci auroient » doucement poli & défriché ce qu'il y » avoit de sauvage en ce pays, conforté » & promu les bonnes semences que » nature y avoit produites, mêlant à la » culture des terres & ornement des » villes, les arts de deçà en tant qu'ils » y eussent été nécessaires, & les vertus » Grecques & Romaines aux originelles » du pays; ils eussent appelé ces peu- » ples à l'admiration & à l'imitation de » la vertu, & eussent dressé entre eux » & nous une fraternelle société & in- » telligence. Combien il eût été aisé de » faire son profit d'ames si neuves, si » affamées d'apprentissage, & ayant pour » la plupart de si belles dispositions na- » turelles «! Assurément si l'Amérique avoit été conquise par une armée de

Digitized by Google

Philosophes, ils se seroient plutôt occupés d'en policer les peuples & de les rendre heureux, que de les tourmenter pour avoir leur or & leurs richesses.

J'ai dit un peu plus haut, que le bon Montagne n'avoit nulle ambition : » Il » ne m'est jamais advenu, dit-il, de » souhaiter ni Empire, ni Royauté, ni » l'éminence de ces hautes fortunes com- » manderesses. Je ne vise pas de ce côté- » là, je m'aime trop; quand je pense à » croître, c'est bassement (petitement) » d'une croissance couarde (tranquille) » proprement pour moi, en prudence, » en santé, en beauté, & un peu en » richesses encore; mais ce crédit, cette » autorité si puissante, troublent mon » imagination. J'ai l'ame si poltronne, » que je ne mesure pas la bonne fortune » selon sa hauteur, mais plutôt selon sa » facilité; d'ailleurs, devenant vieux, » j'aiguise mon courage vers la patience, » je l'affoiblis vers le désir «.

Le résultat de tout cela, c'est que Montagne aimoit moins à s'agrandir, qu'à s'arrondir.

» Le plus âpre & le plus difficile mé- » tier du monde, à mon gré, c'est de

Digitized by Google

» faire dignement le Roi. J'excuse plus
» leurs fautes, qu'on ne fait communé-
» ment, en considération de l'horrible
» poids de leur charge qui m'étonne :
» ils sont encore plus à plaindre, qu'à
» craindre «.

La sottise est une mauvaise qualité ; mais c'est un grand malheur de ne pouvoir pas la supporter dans les autres, & de ne pouvoir vivre en société avec elle ; car on la rencontre par-tout, & tous les jours : » Pour moi, dit Montagne, » j'y suis accoutumé, nulle proposition » ne m'étonne, nulle créance ne me » blesse ; il n'est si frivole, ni si extra- » vagante fantaisie, qui ne me semble » bien sortable à la production de l'es- » prit humain «. Montagne a raison : il faut vivre avec les sots, puisqu'il est impossible de les éviter ; mais il faut les connoître pour ce qu'ils sont, & se bien garder de le leur dire.

Plutarque (à ce que dit Montagne) parle d'un certain Persan, nommé Siranès, qui étoit fort sage, fort prudent, bon politique, & qui cependant ne réussissoit à rien. On lui en demanda la raison : » Je suis, répondit-il, maître de mes

» propos & de ma conduite; mais la for-
» tune est maîtresse des succès «.

» J'ai vu les moyens les plus vulgaires,
» les plus plates raisons, les plus basses
» & les plus lâches, être couronnés par
» le succès «. Après cela, pourquoi se donner tant de peines, & prendre tant de mesures pour conduire les affaires à bien? Le monde est soumis à deux souveraines puissances, le bonheur & le malheur.

Il semble qu'il n'y a souvent qu'à mettre les gens en place, pour leur donner les talens nécessaires pour y réussir. L'Orateur Antistenes disoit un jour aux Athéniens, qu'il leur conseilloit, pour épargner les bœufs & les chevaux, d'employer au labourage les ânes & même les moutons? On lui répondit que ces animaux n'étoient pas propres à ce métier-là. » Que cela fait-il, répondit An-
» tistenes? employez-les y toujours; ne
» faites-vous pas souvent cette expé-
» rience? N'employez-vous pas les plus
» incapables & les plus ignorans de vos
» Citoyens au commandement de vos
» armées, & à l'administration de vos
» finances? Et ne voyons-nous pas que
» quand une fois ils en sont chargés, ils
» vont aussi-bien que d'autres «?

Digitized by Google

Montagne pense que la meilleure forme de Gouvernement, les meilleures Loix, & même la meilleure Religion, sous lesquelles une Nation puisse vivre, ce sont celles auxquelles elle est accoutumée depuis long-temps; d'autant plus que les changemens des usages & des longues habitudes ne peuvent se faire sans troubles. Il cite à cette occasion ce Quatrain de Pibrac, dont il dit avec raison, que » l'esprit étoit si gentil » (agréable), les opinions si saines, & » les mœurs si douces «.

» Aime l'Etat tel que tu le vois être;
» S'il est Royal, aime la Royauté;
» S'il est de peu [1] ou bien communauté [2],
» Aime l'aussi, car Dieu t'y a fait naître.

A l'égard de la Religion, Montagne cite un trait de l'Historien Romain Varron; c'est la premiere phrase d'un Ouvrage dont le reste est perdu: » Si la » République Romaine (dit Varron) » n'avoit pas adopté une Religion, je » dirois ce que je pense (de la nôtre); » mais puisqu'il y en a une déjà reçue » dans l'Etat, je ne dois parler de ses

[1] Aristocratique.
[2] Populaire.

Digitized by Google

» dogmes, ni de ses cérémonies, que
» conformément à l'usage consacré par
» nos ancêtres, & non selon ce que la
» raison & la nature pourroient m'inspirer
» de contraire «.

Montagne, dans son dernier Livre, paroît prévoir sa mort prochaine : » Je
» sens (dit-il) la mort qui me pince
» continuellement la gorge ou les reins «.
Effectivement, il avoit la pierre, & mourut d'une esquinancie. Mais il paroît plutôt craindre, que désirer de mourir au milieu de sa famille & de ses amis. » Il
» y a plus de crevecœur que de conso-
» lation (dit-il), à prendre congé de
» ses amis; je trouve que des offices de
» l'amitié, celui-là seul est déplaisant,
» & oublierois ainsi volontiers à dire ce
» grand & éternel adieu «. La situation d'un mourant est ordinairement fâcheuse au physique, & dans nos mœurs elle l'est presque autant au moral. Il est entouré de gens qui le tourmentent, la plupart du temps à bonne intention; mais toujours de maniere à lui rendre le passage de la vie à la mort plus embarrassant & plus désagréable. » Le cœur vous serre
» de pitié, d'ouïr les plaintes des amis,
» & d'aventure de dépit d'en ouïr d'au-

Digitized by Google

» tres feintes & masquées «. Montagne voudroit qu'on ne fût accompagné dans ce moment terrible, que d'un seul ami, qui vous dise avec douceur & prudence, ce qui vous convient en pareille situation. » Si nous avons besoin de Sage-femme » à nous mettre au monde, nous avons » bien plus besoin d'un homme encore » plus sage à nous en sortir «.

» Je veux que ma mort ait part à » l'aisance, & à la commodité de ma » vie; c'en est un grand *lopin*, & d'im» portance, & souhaite qu'il ne démente » pas le passé. La mort a des formes » plus aisées les unes que les autres, » & je désire les plus promptes molles » & douces «.

Changeons d'objet. Montagne prétend que l'on fait une infinité de faux raisonnemens, fondés sur ce que l'on dit plutôt: *comment est-ce que cela se fait?* que l'on ne dit, *cela est-il vrai? cela existe-t-il?* C'est par ces questions que l'on devroit commencer; mais point du tout, on raisonne à perte de vue, sur des bases fausses ou incertaines. » Notre esprit bâ» tit aussi-bien sur le vide que sur le » plein, & sur l'inanité (néant) que sur » la matiere. Je trouve quasi par-tout,

Digitized by Google

» qu'il faudroit dire : il n'en est rien,
» & emploierois souvent cette réponse :
» mais je n'ose ; car ils crient que c'est
» une défaite, produite de foiblesse d'es-
» prit & d'ignorance, & me faut ordi-
» nairement bateler par compagnie, &
» traiter des sujets & contes frivoles, que
» je mécrois entiérement «.

» L'erreur particuliere fait d'abord
» l'erreur publique ; &, à son tour,
» l'erreur publique fait l'erreur parti-
» culiere «.

» Si j'eusse eu à dresser des enfans,
» je leur eusse tant mis dans la bouche
» cette façon de répondre : *qu'est-ce à
» dire ? je n'entends pas ; est-il vrai ?*
» qu'ils eussent plutôt été Docteurs à
» soixante ans, qu'ils n'eussent fait les
» Docteurs à dix ans, comme ils font «.

» Je voudrois qu'il y eût des Parle-
» mens qui eussent le courage de rendre
» un Arrêt en cette forme : *La Cour n'y
» entend rien*, avouant ainsi librement
» & ingénument leur ignorance en choses
» trop obscures, imitant les Aréopagites,
» lesquels se trouvant pressés d'une cause
» qu'ils ne pouvoient développer, ordon-
» nerent que les Parties en viendroient à
» cent ans «.

» Je veux être convaincu pour croire ; » on a beau me citer les Auteurs les plus » graves, les personnages les plus dignes » de foi, si l'on ne persuade ma raison, » je ne cede point aux autorités. Ma » créance ne se manie pas à coups de » poing «.

» En aucune chose l'homme ne sait » s'arrêter au point de son besoin, de » volupté, de richesse, de puissance ; » il en embrasse plus qu'il n'en peut es- » treindre : en curiosité de savoir, il en » est de même ; il se taille de la besogne » bien plus qu'il n'en peut faire, & bien » plus qu'il n'en a à faire. Tacite a rai- » son de louer la mere d'Agricola, d'a- » voir bridé en son fils un appétit trop » bouillant de science «. A présent en France, il est rare d'avoir trop d'envie d'apprendre ; mais très-commun de croire tout savoir, quoiqu'on n'ait rien appris.

Il ne faut faire des Livres, ni quand on est trop jeune, ni quand on est trop vieux. *Quiconque met sa décrépitude sous la presse, fait folie.* Cette maxime n'est pas toujours juste, cela dépend beaucoup de la matiere du Livre, & du caractere de l'Auteur. Au reste, si on prend le mot

de décrépitude au pied de la lettre, il est certain que dans ce cas-là c'est folie de se mêler de quoi que ce soit.

» Si mon visage (dit Montagne) ne » répondoit pour moi, si l'on ne lisoit » dans mes yeux & dans ma voix la » simplicité de mon intention, je n'eusse » pas demeuré si long-temps sans que» relles & sans offenses, avec cette in» discrette liberté, de dire à tort & à » droit tout ce qui me vient en fan» taisie «. Montagne fait ici, sans y penser, ou du moins sans paroître y penser, un grand éloge de lui-même. Qu'il est beau, & qu'il est heureux d'avoir une physionomie qui dispose les gens en votre faveur, qui les persuade à moitié de ce que vous allez dire avant que vous ouvriez la bouche ! mais qu'il est cruel & embarrassant d'avoir à prouver le contraire de ce qu'annonce une physionomie fâcheuse & sinistre !

» Les plus belles vies sont à mon gré » celles qui se rangent au modele commun, » avec ordre, sans miracles & sans extra» vagances. La vieillesse a besoin d'être » traitée un peu plus délicatement ; re» commandons-nous à Dieu pour cet âge, » qu'il nous accorde alors la santé & la

Digitized by Google

» ſageſſe, mais une ſageſſe gaie & ſo-
» ciale «.

Ceux qui croient qu'en prenant des femmes qui ne ſont pas riches, ils les trouveront plus traitables & plus reconnoiſſantes, ſe trompent : » A une femme » déraiſonnable il ne coute pas plus de » paſſer par-deſſus une raiſon, que par- » deſſus une autre «. Il ne faut pas plus ſe fier à l'économie de celles qui n'ont rien apporté, qu'à la chaſteté des femmes laides.

Une femme ſe rend à tel perſonnage & en fait ſon amant, qui ne voudroit ſûrement pas en faire ſon époux. Je ne dis pas ſeulement par rapport à ſon état & à ſa fortune, mais encore par la conſidération ſeule de ſon caractere perſonnel. Il y a bien des arrangemens très-tendres & très-agréables, au milieu deſquels on n'eſt pourtant pas fâché de s'être conſervé un moyen de les faire finir. On peut faire de ſa femme ſa maîtreſſe, il eſt même à ſouhaiter que cela arrive ; mais peu de gens ſe ſont bien trouvés d'avoir épouſé leurs maîtreſſes. Je ne parle pas des vieilles habitudes ; le mariage eſt quelquefois une façon de les couronner, & de les perpétuer honorablement.

Digitized by Google

» Sans espérance & sans désirs, nous
» n'allons plus rien qui vaille «. La possession, le droit acquis, nous ôtent l'espérance & le désir, & par conséquent nous font négliger l'objet auparavant si désiré. Les femmes, par exemple, » soudain qu'elles sont
» à nous, nous ne sommes plus à elles «.

» Si les femmes veulent avoir part aux
» Livres (c'est-à-dire composer, écrire,
» se faire imprimer), qu'elles fassent des
» vers : la poésie est un amusement qui
» leur est propre, c'est un art folâtre &
» subtil, déguisé, *parlier*, tout en plaisir,
» tout en montre comme elles «. Montagne n'entend sans doute parler que de la poésie légere.

Suivant Montagne, un galant homme n'abandonne point sa poursuite auprès d'une Dame, s'il n'est refusé que par des raisons de modestie ou d'indifférence générale ; mais s'il s'apperçoit que la Dame ait fait un choix contraire, & qu'une autre inclination s'oppose à celle qu'il veut inspirer, il doit y renoncer.

» Un bon mariage ne doit point trop
» appartenir ni ressembler à l'amour, mais
» bien plutôt à l'amitié. Ce sont deux
» choses qui ont quelque cousinage ; mais
» il y a entre elles beaucoup de diversité.

» Ne

Digitized by Google

» Ne troublons point leurs noms & leurs
» titres ; c'est faire tort à l'un & à l'autre
» de les confondre «.

» Si l'on ne fait pas toujours son devoir
» en mariage, au moins faut-il toujours
» connoître ce que l'on se doit l'un à
» l'autre. C'est trahison que de se marier
» sans s'épouser «.

Le proverbe qui dit, que pour faire un heureux mariage, il faut que la femme soit aveugle & le mari sourd, est aussi juste que plaisant (suivant Montagne).

» Je n'aime point qu'une femme ne me
» fasse du bien & du plaisir que par pitié,
» je suis Gascon & fier; j'aime mieux ne
» vivre point, que de vivre d'aumônes «.

Montagne se met en colere contre les femmes qui, n'ayant point aimé leurs maris pendant leur vie, les pleurent ou font semblant de les pleurer après leur mort. » Est-ce pas (dit-il dans son langage
» Gascon) de quoi ressusciter de dépit,
» qu'une femme qui m'aura craché au nez
» pendant que j'étois en vie, me vienne
» frotter les pieds quand je ne suis plus «?

» La vertu que j'estime le plus dans une
» femme mariée, est la vertu économi-
» que «.

» Je n'aime point ces ménages où la

» femme ne se mêle de rien, ne se donne
» aucun soin, & où Monsieur revenant
» tout accablé du tracas des affaires, en-
» viron midi, trouve que Madame est
» encore après se coëffer & s'attifer en
» son cabinet de toilette. *C'est à faire*
» *aux Reines, encore ne sais-je* «.

Il n'est pas toujours vrai que la beauté annonce de la bonté, des qualités aimables & estimables, ni que la laideur indique le contraire. » J'ai vu (dit Montagne), en
» une face pas trop bien composée, se
» loger quelqu'air de noblesse, générosité,
» probité, & fiance (bonne foi): comme
» au rebours, j'ai lu par fois entre deux
» beaux yeux des menaces d'une nature
» maligne & dangereuse «.

Montagne prétend qu'il faut dans l'éducation avoir également attention de former le corps, le cœur, & l'esprit. » Ce
» n'est pas, dit-il, une ame, ce n'est pas
» un corps que l'on dresse, c'est un homme,
» il n'en faut pas faire à deux fois.

Il faut rendre le corps des jeunes gens propre à tout, & à supporter toutes sortes de fatigues, même les déréglemens & les excès, s'ils avoient le malheur de s'y livrer. Mais il faut en même temps leur en inspirer le dégoût: » Que le jeune

» homme puisse faire toutes choses, &
» n'aime à faire que les bonnes «.

Il faut bien plus s'occuper à cultiver les dispositions naturelles d'un jeune homme à la sagesse, à la prudence, à la conduite des affaires, que de lui charger la tête d'érudition. Il vaut mieux qu'il soit *habile homme*, qu'*homme savant*; & pour cet effet, il faut lui donner un conducteur qui ait plutôt la tête *bien faite* que *bien pleine*.

Il faut apprendre aux jeunes gens l'Histoire, de façon qu'ils en sachent moins l'ordre chronologique, les dates précises, & les circonstances indifférentes, que l'application que l'on en peut faire au temps présent. Pour cet effet, *il faut moins apprendre les Histoires, qu'apprendre à en juger.* Mais la maniére de présenter la morale de l'Histoire aux jeunes gens, est assez délicate : il n'y a rien de si aisé que de les ennuyer en leur présentant la Morale comme telle, & l'Histoire comme un magasin de Morale. Il faut que l'enfant ne s'apperçoive pas que l'on veut l'instruire; qu'il retienne les préceptes en oubliant de qui il les tient, mais qu'il se les approprie; &, comme dit Montagne, qu'il en *emboive ses humeurs*.

» Au reste (ajoute-t-il) la vérité & la
» raison sont communes à un chacun,
» & ne sont non plus à qui les a dites
» premiérement, qu'à qui les dit après «.

Il y a une Philosophie si simple, si naturelle, si douce, qu'elle n'est pas plus difficile à apprendre aux enfans qu'un Conte de *ma mere l'Oie.* » Un enfant
» en est capable au partir de sa nourrice.
» La Philosophie a des discours pour tous
» les âges, depuis la naissance des hom-
» mes jusqu'à leur décrépitude «.

Il faut profiter de la curiosité d'un enfant pour lui insinuer des maximes utiles, en ne paroissant que répondre à ses questions. » Ainsi la sottise même &
» foiblesse d'autrui lui sera instruction;
» à contrôler les actions d'un chacun, il
» s'engendrera envie des bonnes, & mépris
» des mauvaises. Le cabinet, le jardin,
» la table & le lit, la solitude & la com-
» pagnie, tous lieux, toute heure seront
» d'étude pour l'enfant; car la Philoso-
» phie, comme formatrice des jugemens
» & des mœurs, a le privilége de se mêler
» par-tout. Insensiblement l'enfant ne dira
» pas tant sa leçon comme il la fera; il
» la répétera en ses actions: enfin il ou-
» bliera ce de quoi il a été secouru

Digitized by Google

» (c'est-à-dire ses leçons) ; mais on verra » par la suite de sa vie l'usage qu'il en a » fait «.

Montagne se plaignoit que les Précepteurs de son temps faisoient apprendre par cœur à leurs Disciples telle ou telle Sentence de Cicéron, sans jamais leur demander ni leur dire ce qu'ils en pensoient. » On nous les plaque en la mé» moire (dit-il) toutes *empennées*, comme » si les lettres & les syllabes étoient de » l'essence de la chose «.

Lorsqu'on aura bien appris à un jeune homme à distinguer la sottise d'avec la raison, à estimer l'une & à mépriser l'autre, il faudra aussi lui apprendre qu'il ne faut pas se moquer ouvertement des sottises qui se disent en notre présence, » car elles » sont en trop grand nombre ; & qui vou» droit toutes les relever auroit trop à » faire, & ne passeroit pas un jour sans » querelles «.

Si l'enfant ne paroît avoir aucune disposition à réfléchir sur ce qu'il voit & sur ce qu'il entend, mais qu'il n'ait que de la mémoire, & d'ailleurs de la force & de la légéreté de corps, autant vaut-il lui laisser passer son temps à jouer à la paume, que de lui remplir la tête de choses dont

Digitized by Google

il ne peut tirer aucun profit. » Le Latin
» & le Grec le rendront plus sot & plus
» présomptueux ; en sortant des Ecoles,
» dont il devroit rapporter l'ame pleine,
» il ne la rapportera que bouffie «.

S'il est incapable de tout, qu'il n'ait pas plus de mémoire que de raison, pas plus de courage que de force, ni aucun goût pour les grandes & bonnes choses,
» je n'y trouve d'autre remede (dit plai-
» samment Montagne), sinon qu'on le
» mette Pâtissier dans quelque bonne
» ville, fût il fils d'un Duc.

» J'aime les natures (*caracteres*) tem-
» pérées & moyennes. L'Archer qui outre-
» passe le blanc, fait comme celui qui n'y
» arrive pas; & l'on est également ébloui
» & aveuglé à monter tout-à-coup vers
» une grande lumiere, comme à dévaler
» à l'ombre «.

La Philosophie est par elle même douce, aimable, & de bonne compagnie, aussi bien que sage. » C'est *baroco* & *baralip-*
» *ton* (1) qui rendent les Pédans, prétendus
» Philosophes, ainsi crottés & enfumés ;

(1) Mots baroques qui indiquoient des formes d'argumens ridicules qui étoient en usage dans les Colléges, dans le temps qu'on y enseignoit la Dialectique d'Aristote.

Digitized by Google

» mais ces gens-là ne connoissent la vraie
» Philosophie que par ouï-dire. Quant à
» elle, elle *sereine* les tempêtes de l'ame,
» & apprend à la faim & aux fievres
» mêmes à rire. La plus expresse marque
» de la sagesse, c'est une esjouissance
» (*gaieté*) constante ; elle est comme la
» partie la plus élevée de l'athmosphere,
» où l'air est toujours clair, pur, & sans
» nuages «.

» Il y a des ames qui, par stupidité,
» ne sont choquées de rien, & ne sont
» sensibles qu'à ce qui fait mal à leur
» propre individu. Qui prendroit cela pour
» de la Philosophie & de la sagesse, se
» tromperoit bien : c'est *une ladrerie spi-*
» *rituelle.* L'esprit de ceux qui en sont
» attaqués est bien malade ; mais le corps
» s'en porte fort bien «.

» Pour savoir la mesure de la constance,
» il faut connoître celle de la souffrance «.
» Il faut qu'un homme se regarde dans le
» monde comme celui qui va en la presse
» (c'est-à-dire, qui est dans une foule) ; qu'il
» serre les coudes, qu'il gauchisse, qu'il
» recule ou qu'il avance, voire qu'il quitte
» le droit chemin suivant ce qu'il ren-
» contre ; qu'il vive, non tant selon soi
» que selon autrui ; non selon ce qu'il se

Digitized by Google

» propose, mais selon ce qu'on lui pro-
» pose; selon le temps, selon les hommes,
» selon les affaires «.

Les Médecins prescrivent le régime conformément au tempérament & à l'état de leurs malades ; de même le Philosophe prescrit la conduite à chacun, conformément à son caractere, & aux circonstances où il se trouve. J'ai connu tel malade qui voyoit son Médecin manger du melon, du jambon, & boire son vin pur. » Doc-
» teur, lui disoit-il, vous prenez bien
» des libertés que vous ne me permettez
» pas. Vraiment, répondoit le Médecin,
» c'est que mon estomac est différent du
» votre, & que je me porte bien «.

Le monde est rempli de gens qui disent:
» Si j'avois le maniement des grandes affai-
» res, je montrerois ce que je sais faire «.
On peut & on doit même leur répondre:
» Comment vous êtes-vous conduits dans
» votre famille? comment avez-vous gou-
» verné vos affaires particulieres? Pour
» se montrer & exploiter, bon naturel n'a
» que faire de fortune; il se monte éga-
» lement à tous étages, & derriere comme
» sans rideau «.

Il faudroit que le mauvais succès des disputes dans lesquelles nous nous enga-

geons mal-à-propos & nous ſuccombons, nous corrigeât. J'ai connu, dit Montagne, un homme qui avoit un Valet qu'il avoit chargé de l'avertir des ſottiſes qu'il faiſoit, & de l'empêcher d'en faire de nouvelles. Un jour que ce Gentilhomme étoit prêt à parier ſur un fait ſur lequel il pouvoit ſe tromper, ſon bon Domeſtique le tira par la manche. » Monſieur, lui dit-il, prenez » garde; à la fin vous vous ruinerez : je » vous ai déjà vu perdre comme cela plus » de cent écus en mauvais paris; croyez-» moi, Monſieur, croyez-en les autres, » & ne gagez plus «. L'expérience & la raiſon doivent remplir auprès de nous les fonctions de ce bon Valet.

» Toutes paſſions qui ſe laiſſent goûter » & digérer, ne ſont que médiocres «. Les grandes paſſions ſont fougueuſes, & produiſent ſur le champ de grands effets.

» Tuer ſon ennemi eſt bon pour pré-» venir l'offenſe à venir, & non pour » venger celle qui eſt faite. Il y a dans cette » action plus de crainte que de bravoure, » plus de précaution que de courage. Ce » n'eſt pas contre lui, c'eſt pour ſoi que » l'on s'en défait. Qui rend les tyrans » ſi ſanguinaires, c'eſt le ſoin de leur » ſûreté; leur lâche cœur ne leur fournit

» d'autres moyens de s'assurer, qu'en ex-
» terminant ceux qui les peuvent offenser,
» jusques aux femmes, de peur de quelque
» égratignure «.

» Il faut avoir (quand on le peut)
» femme, enfans, des biens, & de la
» santé, & sentir le prix de tout cela;
» mais non pas s'y attacher de maniere
» que notre sort en dépende: il se faut
» réserver une arriere-boutique, toute
» nôtre, toute franche, en laquelle nous
» établissions notre vraie liberté, & pen-
» ser quelquefois en discourant & riant,
» comment nous ferions si nous étions
» sans femme, sans enfans, sans biens,
» sans train, sans valets, afin que si
» l'occasion advenoit de leur perte, il
» ne nous soit pas nouveau & difficile
» de nous en passer «.

Un homme caustique & malin disoit (suivant Montagne): *Ce ne sont pas les folies d'àprésent qui me font rire, ce sont les sagesses.*

Pourquoi les Médecins amusent-ils leurs malades avec tant de fausses promesses de soulagement & de guérison, si ce n'est afin que » l'imagination, sur-
» prise & trompée, supplée à l'imposture
» de leurs apozemes «?

Digitized by Google

» Je visite plus volontiers (dit Mon-
» tagne) les malades & les malheureux
» que je ne connois pas, que mes pa-
» rens & mes amis quand ils sont dans
» ce triste état ; parce qu'il m'est plus aisé
» de considérer les inconnus d'un œil
» philosophique, de juger de l'impres-
» sion que fait sur eux la maladie & le
» malheur, & de faire à ce sujet un
» retour sur moi-même ; au lieu que,
» quant à mes amis, l'intérêt que je
» prends à eux me trouble dans cette
» étude «.

» Si la douleur de tête & le mal de
» cœur nous venoient avant l'ivresse,
» nous nous garderions bien de trop
» boire ; mais la volupté, pour nous trom-
» per, marche devant, & nous cache son
» affreuse suite «.

» Tâtez avec le doigt un corps rabo-
» teux, il vous pique, ou vous déchire ;
» passez la main sur un corps poli, vous
» ne sentez rien : de même la maladie
» & la misere se sentent vivement ; la
» santé & l'aisance habituelle peu ou point.
» Ainsi nous ne sentons point les choses
» qui nous oignent, au prix de celles qui
» nous poignent «.

Platon dit (suivant Montagne) que

Digitized by Google

pour être bon Médecin, il faudroit avoir eu toutes les maladies que l'on veut guérir, & avoir passé par tous les accidens & les circonstances qui les accompagnent : avec une pareille expérience, on pourroit inspirer bien de la confiance; mais autrement, nous ne pouvons regarder nos Médecins que » comme des Pi- » lotes qui nous conduisent sur des mers » sur lesquelles ils n'ont jamais navigué, » & qu'ils ne connoissent que par des » cartes, la plupart du temps très-fau- » tives «.

Si votre Médecin vous ordonne quelques drogues qui vous déplaisent, ou vous défend quelque chose dont vous ayez envie, » qu'il ne vous chaille (im- » porte), dit Montagne, je vous en » trouverai un autre qui ne sera pas de » son avis «.

» J'honore les Médecins (dit-il), mais » non pas pour la néceſſité, car je suis » persuadé que l'on peut se passer d'eux; » mais parce que j'en ai beaucoup connu » qui étoient très-honnêtes gens, & » très-dignes d'être aimés. Je ne les » blâme point de faire leur profit de » notre sottise, car la plupart du monde » fait ainsi. Je les appelle quand je suis

Digitized by Google

» malade, & ils me viennent toujours
» à propos, car, ſur-tout dans ce temps-
» là, je ne demande pas mieux que d'être
» entretenu (de cauſer) avec des gens
» d'eſprit, & je les connois pour tels.
» Cependant je les paye comme les au-
» tres; au reſte, c'eſt moi qui leur preſ-
» cris ce qu'ils doivent me commander.
» Par exemple, de m'abrier (vêtir chau-
» dement), lorſque je crains d'avoir froid.
» Je leur laiſſe le choix de décider ſi l'on
» mettra dans mon bouillon des poireaux,
» ou des laitues; ou ſi le vin que je
» boirai à mon ordinaire, ſera du blanc
» ou du clairet, & ainſi des autres choſes
» qui ſont indifférentes à mon appétit
» & à mon uſage «. Il paroît que Mon-
tagne ne connoiſſoit pas aſſez l'impor-
tance de la médecine & du régime,
pour en faire le cas qu'ils méritent.

» Voilà une dent qui me vient de
» choir (dit Montagne), ſans douleur,
» ſans effort; c'étoit le terme naturel
» de ſa durée; pluſieurs autres de mes
» dents ont eu le même ſort; ma vue,
» mon ouïe ſont diminuées preſque in-
» ſenſiblement; pluſieurs parties de mon
» être ſont déjà mortes, d'autres demi-
» mortes. C'eſt ainſi que je fonds &

Digitized by Google

» m'échappe à moi-même. Quelle bê-
» tise seroit-ce à mon ame de se plain-
» dre du dernier saut d'une chute déjà
» si avancée, & de s'en fâcher comme
» si elle étoit entiere « ?

» Combien de sots n'ai-je pas vus dans
» mon temps, auxquels une mine froide
» & taciturne a servi de titres de pru-
» dence & de capacité «?

» Je préfere l'ignorance à la demi-
» science, ou à la fausse science. L'igno-
» rance entiere est une carte blanche,
» préparée à recevoir ce qu'il plaira
» au doigt de Dieu d'y peindre & d'y
» graver «.

» Il y a quelques années qu'un grand
» personnage, de qui j'ai la mémoire en
» recommandation singuliere, au milieu
» de nos grands maux, lorsqu'il n'y avoit
» ni Loix, ni Justice, ni Magistrat
» qui fît son office, s'avisa de publier
» quelques chétives réformations sur les
» habillemens, la cuisine, & la chicane «.
Celui dont veut parler Montagne, est le grand Chancelier de l'Hôpital, qui effectivement, au milieu des troubles, fit quelques loix somptuaires, & quelques réglemens de Police; mais s'ils n'ont pas été alors exécutés, ils sont du moins

Digitized by Google

restés consignés dans les archives de la Magistrature. Ce sont des monumens du zele & des bonnes intentions de ce grand Magistrat, & on y a eu recours dans les temps plus heureux.

Les expériences sont souvent trompeuses en morale comme en physique: on cite des faits, on en veut tirer des conclusions; mais il faut savoir toutes les circonstances d'une affaire, le quand, le pourquoi, le comment, pour savoir ce qu'il en faut conclure. D'ailleurs, il ne faut pas toujours juger des conseils par les événemens.

» L'événement fait la science, & non » la science l'événement «.

» Si les autres se regardoient attenti- » vement & se jugoient de bonne foi » comme je fais, ils se trouveroient » comme moi, pleins de sottises & de » fadaises. M'en défaire, je ne le puis sans » me défaire de moi-même. Nous en » sommes tous confits, tant les uns que » les autres; mais ceux qui le sentent, » en ont un peu meilleur compte, en- » core ne sais-je «.

» Il faut avoir de l'avisement à l'en- » fourner; mais quand vous êtes une fois » embarqué, toutes les cordes tirent, & » force est d'aller «.

Digitized by Google

» Il n'eſt que de trouver le bout du
» fil, alors on en dévide tant qu'on veut.
» Il y a plus loin de rien à la plus petite
» choſe du monde, qu'il n'y a de celle-
» là juſques à la plus grande «.

» Les Charges les plus importantes
» ne ſont pas toujours les plus difficiles à
» exercer «.

» Peut-être que les choſes ont par
» elles-mêmes leurs poids, meſure, con-
» dition, & mérite; mais, quant à nous,
» notre opinion nous les préſente comme
» elle l'entend. La mort paroît effroyable
» à Cicéron, déſirable à Caton, indiffé-
» rente à Socrate «.

» Notre aiſance & notre indigence
» dépendent également de notre opi-
» nion; la richeſſe, la gloire, la ſanté,
» n'ont de beauté & de plaiſir que ce
» que leur en prête celui qui les poſſede.
» *Chacun eſt bien ou mal, ſelon qu'il ſe*
» *trouve* «.

» Il y a des gens auxquels ce grand
» avantage de la raiſon, de quoi nous
» faiſons tant de fête, ne ſemble avoir
» été donné que pour leur tourment;
» la connoiſſance des choſes fait mieux
» connoître aux lâches le danger, & leur
» inſpire la crainte, ainſi de beaucoup
» d'autres.

Digitized by Google

» d'autres. Mieux vaut bêtise & igno-
» rance, qui nous laissent en paix, que
» esprit & science, qui nous ôtent le repos
» & la tranquillité «.

» La fortune ne nous fait par elle-
» même ni bien ni mal, elle nous en
» offre seulement la matiere & la se-
» mence «.

» Comme d'une grande quantité d'her-
» bes différentes on n'en compose qu'une
» seule salade, de même, d'une grande
» quantité d'avis se forme une opinion
» générale «.

Le préjugé & l'usage ont beau attaquer la juste opinion que nous devons avoir des choses, on y revient toujours. » Un
» homme a beau être monté sur des
» échasses, si faut-il encore qu'il marche
» avec ses jambes. Serions-nous placés sur
» le plus élevé trône du monde, si n'y
» sommes-nous assis que sur notre cul «.
C'est avec raison que l'on a blâmé la trivialité des expressions de Montagne, mais quelquefois elles ne font que mieux sentir la force de ses pensées.

» On me fait douter du vraisemblable,
» & même le haïr, quand on me l'annonce
» comme trop certain & infaillible «.

Il faut connoître le mérite du fond

Digitized by Google

d'un Ouvrage, avant que d'en examiner & d'en critiquer le style. » C'est ainsi qu'on » ne doit pas s'arrêter à l'écorce d'un fruit, » avant d'en avoir goûté l'amande ou la » chair. Ce n'est qu'après avoir avalé le » bon vin que contient une belle coupe, » que l'on en admire la gravure & l'ou» vrage «.

» Si nous appelons miracles tout ce » que notre raison ne nous permet pas » de concevoir, nous en voyons tous les » jours «.

» L'accoutumance (*l'habitude*) nous fait » faire des choses que nous n'aurions ja» mais osé entreprendre, si elle ne nous » y avoit conduits insensiblement. On » raconte qu'une femme de village ayant » pris en affection un veau, & s'étant » habituée à le porter dans ses bras dès » l'heure de sa naissance, gagna cela par » l'accoutumance, que, tout grand bœuf » qu'il étoit, elle le portoit encore «.

On adopte bien plus aisément les mœurs des gens avec qui l'on vit, qu'on ne les engage à se prêter aux siennes. » Un arbre ou une herbe transplantée » prend plutôt le goût du terrein qui le » nourrit, qu'il ne lui communique le » sien «.

Digitized by Google

» Qui dans ſon enfance a trompé en » jouant aux épingles, dans l'âge mûr » trompera en jouant aux écus «.

Montagne ſe plaignoit que de ſon temps il y avoit beaucoup de Commentateurs & peu d'Auteurs. Quoique la forme des Livres ſoit à préſent bien changée, cela eſt encore vrai, ſi l'on ne veut accorder le nom d'Auteur qu'à ceux qui ont le mérite de l'invention ou des découvertes.

Dites à nos Européens que les Nations ſauvages de l'Amérique ſont très-eſtimables; que leurs principes approchent bien plus que les nôtres de ceux de la République de Platon; qu'ils ne connoiſſent ni les friponneries, ni la chicane, ni la politique traîtreſſe, ni l'ambition, ni le déſir des richeſſes; qu'ils n'ont pas même dans leur Langue de mots propres à exprimer le menſonge, la trahiſon, l'avarice, l'envie, le libertinage; ils vous répondront: *Tout cela ne va pas trop mal, mais ils ne portent point de haut de chauſſes* (culottes).

» La ſcience eſt une bonne drogue, » mais elle prend ſouvent le goût du vaſe » qui l'étuye (*la renferme*) «. C'eſt-à-dire, que la ſcience ſe reſſent beaucoup du caractere du Savant. C'eſt ce que Montagne

confirme encore par la maxime ſuivante: » En quelques mains la ſcience eſt un » ſceptre, en d'autres c'eſt une marotte «.

Platon n'eſt, dit Montagne, *qu'un Poëte démeſuré*: c'eſt-à-dire, dont les vers ſont rompus. Toutes les ſciences humaines, dès qu'elles s'élevent, *s'accoûtrent* du ſtyle poétique; c'eſt-à-dire, que l'Auteur a alors recours tant qu'il peut aux grandes idées, aux métaphores, aux expreſſions nobles & ſublimes; car c'eſt ce choix d'idées & d'expreſſions qui fait la Poéſie, & non pas la meſure, encore moins la rime. Mais, après tout, la Poéſie n'eſt aux différens objets auxquels on l'applique, que ce que la parure eſt aux femmes; elle fait valoir les ſujets communs, elle fait illuſion ſur les fauſſes idées, elle rend la Fable intéreſſante: mais comme les femmes qui ſont jeunes & parfaitement belles peuvent ſe paſſer de parure & d'art, de même les ſujets parfaitement heureux n'ont pas beſoin que la Poéſie leur prête ſes charmes. » Les » femmes (dit Montagne) emploient des » dents d'ivoire où les leurs naturelles leur » manquent. Au lieu de leur vrai teint, » elles s'en forment un de quelques ma» tieres étrangeres; elles ſe font un em-

Digitized by Google

» bonpoint de coton aux hanches & à la » gorge «. Ainſi équipées, on les admire, » on les pourſuit, & on ne reconnoît » l'illuſion que lorſqu'on les approche de » fort près «. C'eſt ainſi qu'un grand nombre de beaux vers répandus dans une Tragédie ou dans un Poëme épique, nous les font regarder comme admirables, quoiqu'en les examinant de près & de ſang froid, on y trouve des défauts conſidérables.

» Que nous ſert-il d'avoir la panſe » pleine de viandes, ſi elles ne ſe digerent, » ne ſe transforment en nous, & ne nous » fortifient « ? Il en eſt de même du ſavoir mal entendu, mal digéré.

Nous liſons ſouvent de bons Livres de Morale, de Philoſophie, d'Hiſtoire, qui pourroient nous former le cœur & l'eſprit; mais nous n'en profitons pas, nous nous contentons d'en admirer le ſtyle & les beautés : » Nous reſſemblons à celui qui, » ayant beſoin de feu en iroit querir chez » ſon voiſin, & y en ayant trouvé un beau » & grand, s'arrêteroit là à ſe chauffer, » ſans plus ſe ſouvenir d'en rapporter » chez ſoi «.

» Si nous pouvons être ſavans de la » ſcience d'autrui, nous ne pouvons être

Digitized by Google

» sages que de notre propre sagesse «.
» Il a beau aller à pied (dit Montagne), » qui mene son cheval par la bride. Le » malade n'est pas à plaindre, qui a sa » guérison dans sa manche. C'est ainsi » que je me tranquillise sur ma conduite, » sachant bien quels sont les Livres qui » peuvent me servir à la rectifier ; mais » ce n'est pas le tout que de connoître » les remedes, il faut en user. Prendre » les Livres n'est pas les apprendre «. Sans doute, si les voir étoit les connoître, & les parcourir étoit les étudier, les possesseurs des grandes Bibliotheques & leurs Bibliothécaires seroient les plus savans hommes & les plus grands Philosophes du monde, ce qui n'est pas.

» *L'écrivaillerie* (la rage d'écrire & de » faire des Livres) semble être le symptome d'un siecle débordé ; nous n'écrivîmes jamais tant que depuis que nous » sommes en trouble, ni les Romains » tant que lors de leur ruine «.

Les vices & les défauts des hommes se manifestent plus à proportion, qu'ils sont à portée d'être remarqués. » Un seing & » une petite verrue au front & au visage, » paroissent plus qu'ailleurs une grande » balafre «.

» C'eſt grand dommage quand les mé-
» chantes gens ne ſont pas des ſots «.

» L'ambition n'eſt pas un vice de petits
» compagnons «. Cette penſée de Montagne n'eſt pas juſte ; il y a de l'ambition pour toutes ſortes d'états, & pour toutes ſortes de gens.

Montagne ſentoit bien que l'uſage de la queſtion étoit également cruel & fautif. » Il me ſemble, dit-il, que ce ſoit
» plutôt un eſſai de patience que de vé-
» rité «. Ce n'eſt que de nos jours que l'on a ſupprimé en France la queſtion préparatoire. Mais ne doit-on pas s'étonner de ce qu'on n'a pas également ſupprimé celle après la condamnation ?

» Ce n'eſt pas, dit Montagne, pour
» corriger un homme qu'on le pend, mais
» pour corriger les autres par lui «. Par cette raiſon, les ſupplices effrayans ſont utiles ; ainſi, lorſque l'on condamne un coupable au ſupplice de la roue ou du feu, quoique preſque toujours il ſoit étranglé avant de le ſubir, le ſpectacle n'en impoſe pas moins au peuple : mais la queſtion donnée dans une chambre particuliere, ne peut produire ce ſalutaire effet ; & c'eſt bien inutilement qu'on l'emploie, puiſque l'expérience apprend que

Digitized by Google

si le criminel révele ses complices ; c'est presque toujours à son Confesseur, & à la vue de l'appareil du supplice.

La conversation des vieillards est souvent ennuyeuse, non pas parce qu'ils nous racontent ce qu'ils ont vu & su autrefois, ce qui est ordinairement curieux & intéressant, mais parce qu'ils oublient qu'ils nous l'ont déjà dit plusieurs fois, & que le répétant, ils ne nous apprennent plus rien. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui *rabâcher*, mot qui n'étoit point inventé du temps de Montagne.

» Pour être bien secret, il le faut être par » nature, & non par obligation «.

Suivant Montagne, la plupart des Princes ne se contentent pas qu'on soit discret, ils veulent qu'on soit menteur ; & c'est sur ce point que les honnêtes gens sont embarrassés.

» Les richesses viennent plutôt du bon » ordre & de l'économie bien entendue, » que de l'abondance de la recette «.

» Je vois tout aussi près la misere avec » au delà de deux mille écus de rente, » que si elle étoit tout contre moi «. Six mille livres de rente étoient alors un revenu fort honnête pour un Gentilhomme de Province comme Montagne. Mais

Digitized by Google

quand on ne ſait pas économiſer un revenu borné, on éprouve bientôt les horreurs de l'indigence & du beſoin.

» Ce n'eſt pas la diſette, c'eſt plutôt » l'abondance qui produit l'avarice «. Sans doute, puiſqu'on ne peut pas reprocher à l'homme qui eſt pauvre, des épargnes, qui ſont de vrais actes de léſinerie dans l'homme qui peut s'en paſſer.

» L'avarice & la profuſion (qui ſont les deux extrêmes) » ſe rencontrent dans le » déſir immodéré d'attirer & d'acquérir » par toutes ſortes de voies, comme l'en- » fance & la décrépitude ſe rencontrent » dans l'imbécillité de l'eſprit & l'incapa- » cité de raiſonner «.

» Celui qui prétend brider les Juges » & leur tailler leurs morceaux par la mul- » tiplicité des Loix, ſe trompe, parce » qu'il y a autant de liberté & d'étendue » à l'interprétation des Loix, qu'à leur » façon «.

Je penſe que c'eſt Montagne qui ſe trompe; car il y a des Loix, & ce ſont les bonnes, aſſez claires, pour que les Juges, ni les Procureurs mêmes ne ſoient pas les maîtres de les interpréter autrement que dans leur ſens naturel & véritable.

Montagne, pour faire entendre qu'afin

de bien juger de la situation des gens, il faut auparavant se mettre à leur place, se sert de cette expression singuliere, mais énergique : « Pour moi, lorsque je veux » juger de la nécessité d'un homme, je me » plante en sa place, & j'essaie de chausser » mon ame à son point «.

» C'est le propre de l'esprit d'avoir son » opération vive & soudaine, & le propre » du jugement de l'avoir lente & posée «.

Les politesses trop répétées deviennent inciviles. Quand on a proposé jusqu'à trois fois à une personne de s'asseoir ou de passer la premiere, si elle refuse, c'est opiniâtreté de sa part ; si vous persistez, c'est persécution de la vôtre.

Néologisme de Montagne.

Montagne convient que son langage François est altéré en sa prononciation, & même dans son style, par l'accent & les expressions barbares de son pays. » Il dit » qu'il n'y a jamais eu homme de ces Pro- » vinces qui ne se sentît, comme lui, de ce » *ramage*, quoiqu'il ne sache pas vrai- » ment le patois Périgourdin, mais seule- » ment les mauvais mots usités parmi ceux » qui parlent François en Périgord «.

» On parle, dit-il, plus loin que notre » Périgord, vers les montagnes, un lan- » gage Gascon, que je trouve singuliére-

Digitized by Google

» ment beau, bref, ſignifiant, mâle, &
» militaire plus qu'aucun autre, nerveux
» & puiſſant, autant comme le François
» eſt gracieux, délicat, abondant «.

Il paroît qu'il ne ſavoit pas plus ce Gaſcon-là que le Périgourdin; mais qu'il ſe ſervoit ſeulement de quelques façons de parler Gaſconnes, pour rendre les choſes que le François ordinaire ne pouvoit pas ſuffiſamment exprimer. » Quand j'ai une
» bonne Sentence à rendre, dit-il, c'eſt
» aux paroles à me ſervir & à me ſuivre;
» le Gaſcon y arrive, ſi le François n'y
» peut aller «.

Après cela, il eſt aiſé de concevoir que Montagne ne s'eſt fait aucune difficulté de forger des mots nouveaux, & des expreſſions inuſitées juſqu'à lui, mais qui lui ont paru propres à rendre ſes idées mieux que n'auroient fait les mots François ordinaires: ainſi l'on peut faire un petit Dictionnaire Néologique des expreſſions de Montagne, en diſtinguant les mots dont notre Langue lui eſt redevable, & que nos meilleurs Auteurs modernes ont employés à ſon exemple, d'avec ceux qui n'ont pas fait la même fortune, quoique quelques-uns l'euſſent peut-être auſſi bien mérités.

Digitized by Google

Expreſſions Françoiſes à préſent uſitées, dont on a l'obligation à Montagne, & dont il s'eſt le premier ſervi.

Accoutumance, pour dire habitude.

C'eſt Montagne qui a mis à la mode le mot ſi commun aujourd'hui de *diverſion*; mais il ne l'entendoit pas toujours comme on l'entend à préſent, quand on dit faire diverſion à quelque choſe.

Enfantillage.

Empaqueté.

Enjoué.

Ecrivaillerie, *Ecrivailleur*, pour exprimer de mauvais Ouvrages, & de mauvais Ecrivains.

Se gendarmer.

Inepte, pour dire incapable, mal habile.

Incompréhenſible.

Indicible.

Inimaginable.

Montagne appelle lui-même ſon Livre un *rapſodie*. Ce mot eſt tiré du Grec, & veut dire lambeaux ou morceaux de Poéſie. Homere chantoit lui-même ſes rapſodies, c'eſt-à-dire des morceaux de ſon grand Poëme de l'Iliade. Cette expreſſion s'eſt conſervée pour exprimer

Digitized by Google

toutes ſortes d'Ouvrages découſus, & composés de pieces & de morceaux.

Vagabonder, pour dire courir le monde.

Expreſſions que Montagne a haſardées, mais qui n'ont pas fait fortune.

Abrier, pour dire ſe mettre à l'abri.

Aſſagir quelqu'un, le rendre ſage.

L'abêtir, le rendre bête. Ces façons de parler n'ont point été adoptées, cependant elles ſont très-expreſſives.

Attrempence, pour dire modération, eſt un vieux mot dont Montagne a encore fait uſage, & qui eſt très-expreſſif.

Bien viener quelqu'un, c'eſt-à-dire lui ſouhaiter la bien venue.

Donner des bonnetades, c'eſt-à-dire ſaluer du bonnet. Comme on ne porte plus de bonnet aujourd'hui, on dit donner des coups de chapeaux.

Chevir, c'eſt-à-dire ſe ſervir de quelque choſe, en jouir. Ce mot eſt encore en uſage parmi quelques payſans, qui diſent, par exemple : je ne peux pas me chevir de ma main, c'eſt-à-dire me ſervir de ma main, quand elle a été bleſſée.

Courtiſanie ou *Courtiſanerie*. Il ne faut s'attacher à aucune Courtiſanie, c'eſt-à-

Digitized by Google

dire, qu'il ne faut point agir, ni parler comme les Courtisans.

Enazer, arracher le nez.

Emboire. Il faut que la morale emboive les humeurs, c'est-à-dire pénetre dans les ames. *Emboire* est le verbe d'où vient le participe imbu. C'est un terme d'art qui ne s'applique communément qu'à la façon dont les couleurs s'attachent à la toile & aux étoffes dans la teinture & dans la peinture. Montagne le prend dans un sens plus métaphorique.

Esjouissance, gaieté tranquille & constante. Ce mot est plus expressif que toutes les périphrases que nous sommes obligés d'employer pour rendre ce qu'il veut dire.

Estuyer quelque chose, pour dire le renfermer comme dans un étui.

Fagotage. Montagne appelle son Livre, tantôt un fagotage, tantôt une fricassée. On n'oseroit plus aujourd'hui employer ces expressions basses & triviales, même en parlant des Ouvrages les plus méprisables, & les plus ridicules.

Gardoire de faits, pour dire magasin de faits, ou mémoire.

Des litures & des *traçures*, pour dire des ratures & des effaçures. *Liture* vient du Latin.

Digitized by Google

Un homme ou une chose *membru* ou *membrue*, pour dire fort & vigoureux.

Se piper, pour dire se tromper.

Le Prêcher; il faut bien, dit Montagne, distinguer *le Prêcher* du *Prêcheur*; le Prêcheur ne se dit plus, cependant il exprime bien ce que Montagne vouloit dire dans cette occasion.

Prime-sautier. Montagne dit que les femmes ont l'esprit prime-sautier, c'est-à-dire qu'elles courent, sautent, volent à la conclusion, sans vouloir s'arrêter à réfléchir sur les moyens. C'est l'effet d'une imagination vive & pétulante.

Sereiner l'ame, c'est-à-dire la calmer, la tranquilliser, l'éclairer, y répandre un jour pur & serein.

Voilà tout ce que m'a fourni Montagne, sa morale, ses pensées, & même son style. Je ne dirai plus qu'un mot d'un jugement qui a été porté de lui par le célebre *la Bruyere*, Auteur des *Caracteres*. Il dit que deux illustres Auteurs du dix-septieme siecle, *Balzac* & *Pascal*, ont blâmé Montagne par deux raisons bien différentes, mais fondées sur le caractere de l'un & de l'autre. Balzac n'avoit que de l'esprit de l'éloquence & du style, & n'étoit pas capable de goûter la raison

Digitized by Google

naturelle, & la bonne Philoſophie morale dont Montagne eſt rempli. Il y trouvoit des vices de langue, un ſtyle ſerré, concis, & quelquefois obſcur; c'en étoit aſſez pour qu'il lui déplût. Paſcal, au contraire, étoit le plus parfait Logicien, le meilleur raiſonneur, le plus grand Moraliſte, l'Ecrivain le plus méthodique de ſon temps. Il trouvoit que Montagne manquoit abſolument d'ordre & de méthode dans ſes Eſſais; que ſes raiſonnemens n'étoient pas toujours clairs, ni juſtes; que ſa Morale n'étoit pas exacte; c'en étoit aſſez pour exciter ſa critique, & mériter ſes reproches. Mais des Juges moins ſéveres, en reconnoiſſant tous ces défauts à Montagne, trouvent avec raiſon que c'eſt un Auteur charmant, & le Coryphée des Ecrivains du ſeizieme ſiecle.

FIN du quinzieme Volume des Mélanges, &c. & de la dixieme Partie de la Lecture des Livres François.

TABLE

Digitized by Google

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

Livres de Philosophie, de Sciences & Arts composés & imprimés au seizième siecle. Page 1
Ontologie, ou Science des êtres. 4
Théologie & Religion naturelles. 5
Théologie naturelle de Raymond Sebonde. 6
Les trois Vérités, par Pierre Charron. 8
Des Esprits. 11
Agrippa. 14
De la vanité des Sciences, par Agrippa. 20
De l'excellence du Sexe féminin, par Agrippa. 31
Philosophie occulte d'Agrippa. 32
Albert le Grand. 39
Extrait de quelques secrets contenus dans les Livres d'Albert le Grand. 48
Apomazar, Artémidore, & Anselme Julien. 54

Arcandam. 59
Auger Ferrier. 60
Manuscrit d'Astrologie. ibid.
Diurnal fatal, par Viard. 61
Démonomanie, de Bodin. 62
Cardan. 66
Cattan. 81
Jean de la Taille. ibid.
Le Pere Crespet. 82
Lambert Daneau. 84
Grévin & Jean Wier. 86
Thomas Erastus. 97
Grimoires. 98
Lavater. 104
Le Loyer. 105
Pierre Massé, René Benoît, & le Pere Naudé, Minime. 113
Jean de Meun. 120
Sextessence Diallactique, par de Mons. ibid.
Pneumalogie du Pere Michalis. 121
Mizauld. 122
Augustin Niphus & Dumoulin. 123
Adamantius, Mélampe, & autres. 124
Jules Obséquent & Polydore Virgile. 125
Robert Dutriès. 127
Peucer. 129
Psychologie, ou Science de l'ame & de l'esprit humain. 134

Pomponace. 135
Pic de la Mirandole. 136
Campanella. 137
Jordano Bruno. 139
Pereyra. 142
Portius. ibid.
Calvin. 143
Logique. 148
Morale. 152
Vieux Livres de Morale connus au seizieme siecle. 154
Fleur de vertu. 156
De la Sagesse, ou du Moyen de parvenir, &c. par Béroalde de Verville. 162
Heur & malheur du mariage. 164
Ouvrage de François de Billon, en l'honneur des Dames. 168
Civilité puérile & honnête. 173
Colloques de Cordier. 175
Théatre du Monde, par Boistuau. 176
Jean des Caurres. 181
Charron. 203
Principales Maximes du Livre de la Sagesse *de Pierre Charron, avec quelques explications nécessaires pour l'intelligence de l'esprit dans lequel ce Livre a été écrit.* 210
Montagne 253
Reflexions sur quelques opinions morales

Digitized by Google

& littéraires, qui paroissent avoir été particulieres à Montagne. 262
Néologisme de Montagne. 330
Expressions Françoises à présent usitées, dont on a l'obligation à Montagne, & dont il s'est servi le premier. 332
Expressions que Montagne a hasardées, mais qui n'ont pas fait fortune. 333

FIN de la Table.

Digitized by Google

ERRATA

Pour ce quinzieme Volume.

PAGE 18, ligne 28, *lisez* Telles sont les anecdotes que nous allons rapporter.
P. 134, l. 17, Physique, *lisez* Métaphysique.
P. 141, l. 2, 1700, *lisez* 1600.
P. 142, l. 3, conduier, *lisez* conduire.
Idem, l. 27, cn, *lisez* en.
P. 157, l. 17, étrange, *lisez* étranger.
P. 165, l. 6, du temps du, Pape, *lisez* du temps du Pape.
P. 173, l. 28, ditions, *lisez* éditions.
P. 195, l. 9, vouult, *lisez* voulut.
P. 237, l. 13, ont acquises, *lisez* ont acquis.
P. 269, l. 21, fire, *lisez* faire.
P. 336, l. 5, Paseal, *lisez* Pascal.
Idem, l. 21, *dixieme*, lisez *huitieme*.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google